

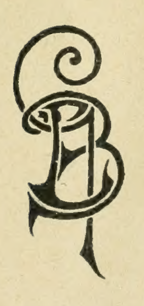
à l'ami
M.

James Vandrunen

Heures Africaines

Algérie. — Sahara. — Congo

Iles de l'Atlantique



BRUXELLES

Georges BALAT, Éditeur

47 — 1900

Heures Africaines

ALGÉRIE

Dimanche, 19 mars 1893. A bord du *Maréchal-Bugeaud*. Après une nuit de tumulte, nous avons laissé la bourrasque aux Baléares. Le temps, soulagé de sa crise, est satisfait et très doux ; il prend une humilité d'après colère. Le bleu du ciel est fait de repentir et d'excuse, — et l'on pardonne à la souriante matinée qui se baigne dans des rayons d'azur frais.

Un trouble charmeur habite l'immense environnement d'eau et nous accueille... Les vagues se meuvent comme des gestes lents qui entrainent sur l'insaisissable et le déconcertant des flots.

La mer, grande dissipeuse de soucis, éveille la contemplation : elle est allégeante et menteuse, — comme tout ce qui console.

Au fond de l'horizon, paraissant tirées d'un magasin, des nues se dressent, s'attachent et s'équipent pour le décor d'une grande représentation méditerranéenne.

Je retrouve sur le pont un des officiers du bord, un Marseillais dont le langage a une précision personnelle. Hier, dans le port de la Joliette, en admirant la correction mécanique et le coup d'aviron de l'équipe d'une baleinière de l'Etat, il me disait :

— Ces mathurins!... Ils tirent bien en chœur...

Le mot me rappelait cette descriptive expression à l'endroit d'un boiteux : il bredouille des jambes.

L'officier marseillais, au plus fort du coup de vent, hier soir, m'affirmait que le temps était « bien maniable ». Aujourd'hui, il déverse sa colère sur ces « Aztèques d'Anglais ».

— Bagasse! Les hommes ont des figures de porte-manteaux, et les femmes des poitrines de semaine sainte.

Et il se résume :

— Ah! fichtre, oui! que j'espère bien ne plus y retourner dans cette espèce d'Angleterre!

Puis, il rit comme un tonnerre de belle humeur.

Je l'accompagne dans sa visite du bâtiment, et nous voici à la proue, dans les quatrièmes classes. Des soldats, des lignards de méchante mine et la tenue insouciante, sont entassés sous la garde d'un caporal. Un ballot humain expédié aux bataillons d'Afrique, vilains bougres, insoumis

viciés, racaille de grande ville, campagnards contaminés et perdus, tous allant aux aventures, leur baluchon dans un mouchoir, leur avoir total dans une vieille caisse à fruits.

Au milieu de ces troupiers avariés, un Arabe mystérieux, la tête longue et grave, le profil à grandes lignes droites. Sous un très ample burnous brun liseré de gris, il porte un manteau blanc qui vient coiffer la tête où un enroulement de cordelettes fait coiffure. En arrière, l'étoffe retombe en capuchon terminé par une pointe bleue. L'homme semble avoir logé l'austérité de sa face et la pensée de son front dans une chapelle faite de drapements et de soigneux apprêts de couleurs. Debout, appuyé sur un bâton à clou-tis de cuivre, il sort négligemment de sa savate un pied trapu, court et large, un pied en sabot de cheval. Et l'Arabe, en belle immobilité, ne semble rien percevoir de ce qui l'entoure. Son indifférence superbe demeure sans aucun contact. Il n'observe que des lointains, — demandant à l'horizon les premières terres africaines.

Un caporal en tablier bleu apporte le café dans un chaudron. Chaque gamelle est plongée dans le réservoir à déjeuner commun. Un seul des commensaux possède, non sans fierté, le luxe d'une cuiller en plomb drôlement déformée. Le caporal garde pour sa consommation personnelle une bonne part du café et une meilleure part de sucre. Et tous avalent, très gloutonnement et avec délices, de grosses trempettes de pain.

L'Arabe, toujours debout et immuable, drapé dans ses complications d'étoffes et souverainement étranger à tout compagnonnage, regarde l'espace : sans sourciller, il fixe le soleil d'un regard qui a en même temps de la familiarité et du défi, — le regard d'un homme qui doit tutoyer le ciel.

Alger... Les premières bouffées d'air africain prises avec curiosité sur la Place du Gouvernement.

Le décor d'un orientalisme éclairé à blanc. Platanes et palmiers jettent une ombre mauve sur le mouvement de la foule. La mosquée de Djama-Djedid, — style d'alcazar attendant la peinture, — trône dans sa lourde complexion en masse blanche aux côtés de son minaret carré. La statue et le caracolement figé du duc d'Orléans président une tranquille assemblée d'Arabes méditatifs, accroupis le long du soubassement. Dominant les magasins et les constructions des Européens, se dresse, comme une falaise de maisons, l'étagement de la vieille ville en pans crayeux, droits, avec des rectangles bleus ; et au pied, s'agite, au milieu des marchands de journaux et des tramways poussiéreux, une vie d'honnête préfecture. Le café Apollon avance une terrasse couverte exploitée à mi-voix par de poisseux camelots tunisiens. Le palais consulaire se carre dans un luxe archi-province.

Sur le sol de la place à longues crevasses, se noue

une flânerie au souffle frais de la mer; c'est la concentration de la vie urbaine, le va-et-vient du côté des pêcheries, le mouvement enfilant la rue de la Marine ou regagnant les escarpements de la ville arabe; les promeneurs disparaissent sous les arcades vers le théâtre; des paresseux suivent la balustrade qui domine l'attardant spectacle de la rade. Et partout, une animation bariolée remue une fantaisie de costumes, une étrangeté d'étoffes et de nuances. Des cireurs, gamins mulâtres, une fleur passée sous la calotte rouge, poursuivent les étrangers d'un secouement de chiffons. Les journaux sont criés au pas de course, tandis que les bancs, accaparés par des alignées de bédouins silencieux, font des expositions de têtes de pachas vaincus, de tristesses belles, de résignations toujours fières... Un plein air bigarré vit de pittoresque à surprises : un Arabe qui allume les réverbères, des femmes voilées un peu carnavalesques, des marchands de singes, la pestilence des buvettes « casse-croûte », des Tunisiens qui vendent des poignards et des Italiens qui jouent le Beau Danube bleu. Un chef prestancieux, timbré de la Légion d'honneur, boit avec majesté une limonade à la porte d'un café. Et partout les rôderies perpétuelles de brutes sombres hautement équarries, de pauvres hères en tragique déguenillement, les uns nuls, inoffensifs d'indolence, d'autres les yeux mauvais, et beaucoup traînant comme une charge leur prostration qui avoue la conquête et l'amoindrissement.

Distraction composite et surprenante, cette rencontre de races, ce rond-point de populations, et l'apprivoisement de l'Arabe auprès de l'européanisme en garni dans de l'architecture mauresque. La civilisation du Nord se démène et commerce autour de scènes musulmanes : deux Arabes se quittant et avec une componction de manières d'agha se baisent la main. Persistance des vieux temps toujours étrangers au tapage d'affaires, et étonnés encore à côté de la cohue et de la surcharge des quais que les caisses et les marchandises rendent américainement montueux. L'impassibilité arabe perdure par coins dans ce mouvement d'arrivées et de départs; et cette Place du Gouvernement, au-dessus de l'entassement des entrepôts, béante comme un large degré dans ce méli-mélo de barbaresque avec l'administratif français et le débarquement des touristes, forme le marchepied de l'Afrique.

Par le quartier arabe, une ruelle en escalier à larges degrés, grimpe, tortueuse, indécise entre les façades nues de masures passées à la chaux. Les balcons et les encorbellements, dans des vis-à-vis mal assurés, se rapprochent, barrent l'espace et couvent des passages noirs. Une fraîcheur humide suinte. Les murs lézardés par des tasse-

ments inégaux, écroulés, sont, par places, épaulés sur des arcs habillés de végétation. Un bleu fade revêt quelques murailles. Le long d'un agressif cailloutis, des boutiquettes s'ouvrent dans l'ombre, en cavernes, en taupinières et soufflent, fétides et moites, de mauvaises haleines. Cela sent la cave et les moisissures, les provisions gâtées et la graisse chaude. Ruelles en sentines, gardant, sur leurs gravats, des écœurements de lavoir, et s'en allant le long de maçonneries pelées, lourdes et disjointes, mêlant à leur ordure des détails charmants : un vantail dont le bois travaillé minutieusement est peint de radieuses couleurs vives, l'enfilée, dans un lambeau de palis, d'un couloir aux murs faïencés, des vestibules sous des rosaces de sculptures, des étages se soutenant sur des poussards et des contre-fiches en bois de cèdre, un commencement d'escalier dont les marches de marbre sont éclairées par une discrète fantaisie de lanternes galantes...

Par endroits, aux heures du matin, sous ces portes béantes, passe une bousculante activité; c'est l'évasion, en pullulement, d'une vie clandestine, tassant, en ces habitacles renfrognés, une parentèle complaisamment étendue et généralisée à tout un quartier.

La ruelle jette son monde dans un grouillement de miséreux, et fait un affairement placide, la hâte sans presse d'Arabes en maraude qui, cherchent chiennement, flairent les boutiques, attendent l'aubaine d'une occasion.

L'intimité crasseuse de la vie musulmane déborde des taudis empilés et encombre la rue.

Un carrefour, — nœud de ruelles et d'impasses où s'est installé un commerce poussiéreux, — concentre la circulation. Des vendeurs, à coups de coude, promènent des fruits, des poissons. D'autres demeurent accroupis sur les seuils. Les négociants notables sont tapis dans les boites exiguës qui leur servent d'échoppes : et, impassibles dans leur odeur d'ail et d'œillet, ces têtes de « fils de corsaire » surveillent de regards biaiseurs l'approche du client. Une foule compacte mêle et cogne des bourricos surchargés et des vieilles, trainaillantes, déféminisées, le nez sale et les paupières écillées ; les porteurs invectivent, des marchands hurlent : partout, des gamins, petits truands jaunes, sarabandent à travers la cohue qui sent la laine vieille rancie dans la crasse ; et molle sous un balancement de blanches et hermétiques draperies, passe une femme que l'enjuponnement arrondit et que l'on devine jeune à la grâce de la démarche et à la lueur fugace d'un beau regard jeté par l'ouverture en lucarne que fait le voile pointé sur le nez.

Devant l'hôtel se massent des palmiers hauts, très dignes, vivant en sereine et auguste assemblée…

Arbres calmes, perpétuant leur sénatoriale gravité. Leur flegme compassé, leur superbe, inutile et engourdi, et leur morgue imperturbablement sévère s'érigent en grands plumeaux verts, — et leurs verticales gourmées ont de pontifiantes ramures.

Mais, dans cette impassibilité gazouille en folie vivace, en joie impertinente, une sautillante gaminerie d'oiseaux, une joueuse effronterie, un moqueur guilleri de moineaux qui se poursuivent dans les barbes de cette magistrature de la végétation... Un effet de confetti irrévérencieux sur la robe d'un président de Cour de Cassation.

Aux pieds de l'architecture romano-arabe de l'église Saint-Philippe, — façade d'exposition coloniale, — sur les si longues marches en encombrante avancée, s'affale l'indolence d'une cinquantaine de pauvres diables jaunes, gueux au museau cendreux, Marocains en guenilles, vieux en monceaux, flâneurs misérables, camarades du hasard, étendus en poses molles. Une gueusaille gîte là, au long du jour, somnolant dans un entortillement de burnous troués et de haïks effilochés. Ce campement de mendigots, congrès de la gouape arabe, bric-à-brac humain, est médusé dans le désœuvrement des journées vides. L'avachisse-

ment de ces lassitudes sans cause s'étale dans l'inconscience obstinée de fatalistes convaincus que le dieu leur doit le morceau de pain.

Dans la fixité de leur torpeur, ces brutes, la pensée dérobée, vivent nuls; c'est le nirvana des rues. Leur veulerie demeure même majestueusement dédaigneuse devant les attaques picotantes d'une active et multiforme vermine leur sillonnant les chairs : ce sont là vétilles qui ne doivent pas troubler la sérénité reposante d'un fils d'Allah.

Par un grand effort, et fatigué de repos, l'un parfois, se dresse pour rebobiner son turban, couleur de crasse, autour d'un crâne rogneux, écorché par le rasoir. Et puis, l'arbi fatigué se renveloppe dans ses chiffons gris et reprend son sommeil équivoque.

C'est une étagère de fainéantise gravide, d'ataraxie atone, engourdie dans une inaction sans mots, et dormant ses jours sous le soleil. Cette non-vie mijote ainsi, sans fin, dans une oisiveté tiède dégageant de répugnantes combinaisons d'aromes.

Sur la place, manœuvrent, tirailleurs de la mendicité, des escouades de moutards mi-nus, d'admirables négrillons, de petits arabes nerveux,

la poitrine au vent : ils font éclater de grands rires sous de blanches galeries de dents ; ils ont des façons simiesques et des éveils futés ; leur insouci secoue des paquets de chiffons sur des chairs poussiéreuses ; et drôlement fagottés, ils font un petit carnaval pouilleux. Ces petits implorants frondeurs ont des regards vifs sous de beaux fronts malins. Les uns tendent une main de ramoneur avec d'humbles gentillesses ; comiquement, ils geignent : « Two pence, Sir !... » — et devant un refus, ils ont des drôleries impertinentes assaisonnées de : Goddam !... D'autres, traînant une boîte et des brosses à cirage, grimacent des invites : Cirer... Mesieu ?... Le ferai bien... Te le zoure !...

En attendant le client, cette marmaille polissonne, de droite et de gauche, organise des joueries tumultueuses auxquelles succèdent des luttes, des batailles à coups secs, des fuites dont la déroute et les chocs font des carambolages de passants.

Une baroque musique vaguant par les rues... Les Turcos en blouse grise arrivent bon pas ; puis, un gros de tirailleurs algériens aux mufles bruns, à longues dents, remue de grandes guêtres blanches dans la poussière. En tête, parade l'aigreur égratigneuse d'un flûtis dont les cinq notes

festonnent un insolite ramage sur une cadence ronflée par des tambours trapus, les darboukas. Une sauvagerie grinçante, ces fifres. Leurs notes plaintives ont mal. Elles disent, en *lamento* blessé, une mélopée de captif. C'est confus et régulier, en monotonie de douleur et de soumission...

Et les bons noirs, heureux du brillant de leur tenue et de la marche dans l'attention des rues, rient en grimaces épanouies.

Sous l'ébrasement d'une porte, près de la montée de Rovigo, une horreur de créature, avorton vieilli, être massacré par une excessive vie de fatigue et tassé sous l'accablement des ans : une femme gît, recroquevillée, le menton aux genoux et d'une bouche éculée marmonne des suppliques.

Des lambeaux de lambeaux de chiffons incolores étoilent le réseau de chemise jeté en guise de robe sur le voûtement de l'échine.

Le front est cravaché de rides; et des plaies avouent les hontes, les ravages et les accidents de l'organisme catascrofuleux.

La vieille, au teint gris fantôme, redresse une face d'effroi au bout d'un cou tendineux; et cette déchue, ruine d'être, allonge aux passants une main chevronnée d'ulcères violâtres.

Un café arabe. Sur un banc natté qui longe les murailles nues, des indigènes, empaquetés dans leur burnous, sont allongés ou accroupis, jambes croisées, leur bâton entre les genoux et les pieds à l'air, les savates étant déposées devant la banquette.

Dans l'ennui calme de l'inaction, ces consommateurs à jeun font songer à des tailleurs sans ouvrage.

Aucun tapage. Un embêtement doux; une atmosphère insipide de paresse dans un peu de fraîcheur.

Au fond de la salle, s'élabore à petites tasses, sur des braises, le sirupeux caoua, le café maure.

Ces gravités de faïence ont l'hébétude d'une anémie cérébrale. C'est le détachement de la vie, le « zutisme » de simples prostrés par les stupéfiants. Une fascination les tient comme bâillonnés et garrottés dans une silencieuse et vague contemplation, la pensée amputée et, machinalement, une tasse à la main.

Dans une fraîcheur de demi-jour silencieux, la mosquée sombre paraît ternie d'une continue buée d'oraisons.

La salle est vaste, nue; des tapis et des nattes étouffent les pas; au milieu, un édicule en bois taillé, enjolivé d'arcatures en damier et de lampions vides, constitue la chaire, le minbar.

Au seuil, non loin du carré où sont abandonnées babouches et savates, coule la fontaine dans laquelle trempent les pieds des fidèles en dévotes ablutions.

Des coins, où se postent d'ordinaire les hezzabins, diseurs du koran, s'élève en vague murmure très faible, la récitation des cinq prières obligées.

Le calme de ferveur convaincue, de pensée abîmée est engageant et propice au recueillement...

Un grand beau vieillard survient, la tête surchargée des deux capuchons de ses burnous attachés par des cordelettes brunes; quelques mèches apparaissent de cheveux couleur de respect. La face basanée a une pure gravité, un profil d'autorité. Ce chef, pieds nus, se prosterne, baise la poussière des nattes et redressé, les bras ouverts, les lèvres tendues, prie en adoration vers cette apothéose des croyances que sa conviction perçoit dans les koufiques peintures du plafond.

Un renégat — guide en quête de monnaie — s'est approché et me dit les naïves et solennelles superstitions, les traditions formelles de bêtises, l'effroi de certains noms dangereux à pronon-

cer, portant malheur à qui les évoque même en riant...

Néanmoins, et même avec le préalable bain de pieds, ces mosquées paraissent supérieures à nos églises, la nudité des pieds étant aussi symboliquement respectueuse que la nudité de la tête. L'atmosphère est d'un recueillement plus pur: la méditation s'y dévoie dans moins de distractions et ne se leurre pas en exaltations artificielles devant des chemins de la croix et des statues mal faites. Le catholicisme théâtral est institué pour les rustres ébahis devant les représentations de la messe avec grande mise en scène, défilés de chasubles d'or et double prix des places. Sans les parfums et la musique qui ont de religieux excitants, le culte est ici plus personnel; la prière ne se confectionne pas en assemblées générales à heure fixe. Le rituel libre abandonne son interprétation à des natures plus rêveuses. Dans ces mosquées puissamment closes, fortifiées contre les vociférations du dehors, le calme tendre des tapis, la multiplicité des murs, la magie du silence, livrent à elle-même, dans une idéale sérénité, la méditation qui affine les âmes.

Au Bel-Ombrage, à côté des esbrouffeuses claironneries de la Kasbah, avant le départ de la longue route montante, une fontaine songe...

De vieux arbres indisciplinés, dans cette pure liberté, balancent de vastes panachures. Et dans l'ombre, la fontaine est jolie par le caprice d'une composition plaisamment drôle en style de petit bonheur. Au flanc, une masse assise en vigoureux soubassement, tout à coup sabré, semble l'ébauche, la mise en train d'une puissante conception, — négligée. De l'autre côté, une rampe sans aboutissement. Entre les deux, un déconcertant tracé de murs plats; une ornementation qui se borne à liserer le chaperon de la muraille d'une triangulation en dents de scie. Mais, au centre, en avancée dans le bassin, une placide niche logée sous une voûte étonnante : intrados en plein cintre, extrados en ogive, — et le fond damassé de faïences dont les tons vifs sourient au beau temps et à la clarté de l'espace.

Coin aimable, câlinement méditatif; nid de repos, imprégné de calme affectueux.

Le ciel tendu de mauve laisse tomber des douceurs nuancées. Dans ce refuge qui défie les chaleurs, l'eau s'éjouit d'un frisson de béatitude. Les feuillages remuent, dans le rire du bassin, des reflets comme des pensées. Des verdiers, marmaille de l'espace, emportés dans leurs jeux, promènent sur ce miroir du ciel des taches d'ombres en fuite.

Là-bas, sur un tertre, un Arabe debout, les bras au ciel, fait sa prière; puis, agenouillé, le dos ployé, baise le sol avec une superbe piété; ses lèvres, sans tricherie dans la pleine poussière,

embrassent en toute reconnaissance la terre féconde, la terre nourricière, la terre qui donne le pain et les fleurs.

Du bout de la jetée de Kheir-ed-Din, sous un soleil à blanc, l'admiration de la rade se déploie.

Autour d'Alger, de ses terrasses en marbre et de ses koubbas, se bombent les coteaux jardinés. Des constructions mauresques sont émiettées dans les riches verdoyances où se pavane l'orgueil des massifs d'eucalyptus. Les anciens forts turcs ruminent une vieille gloire inoffensive. Les magasins étagés, les entrepôts qui s'enfoncent sous la ville excitent un fourmillement d'affairés sur les rampes du port. Les coupoles du Sahel allument leur brillant de faïence sur un fond de schistes gris, de palmiers et de yuccas.

Toute la baie déroule ses lignes de collines en séries couvertes, comme d'une jolie mousse, d'une dense végétation de lentisques et d'oliviers. Les dernières montagnes font des manières coquettes dans un gris bleu très fin, et le tableau s'éteint en effacements, en jolies sinuosités tendres dans de l'espace clair. Les nuances douces et les lignes molles sont affectueuses; l'espace n'inspire pas d'effroi : c'est un infini bon.

Et sur tout, en glorification, se magnifie l'enthousiasme du soleil souverain, grand maitre

flamboyant, infatigable semeur de rayons, et qui fait la couleur vivante. La lumière nacre, satine et diamante les appariages de tons, une lumière obstinée et prodigue dont l'irradiation force l'intensité jusqu'à la fatigue, une lumière fluide qui excite les vibrations de l'éther, une lumière qui lutte avec la couleur, la pénètre et la détrempe, une lumière lavée qui aquarellise le paysage.

Le ciel est d'azur intact : l'apparition d'un morceau de nuage est manifestement la venue d'un étranger; il n'est pas du pays, et passe.

La mer en grand limbe bleu amoureusement fixe a des tonalités chaudes, étranges; de l'enchantement exotique colore en lassitudes les flots de la grande remueuse, les flots qui balancent des intensités violettes, des traînées hyacinthes, des tonalités d'Orient.

Au milieu du jour, sous l'averse de clartés chaudes, les montagnes, ceintes d'un réseau d'harmonies multicolores, semblent immobilisées dans une extase Les nues brodent un accompagnement bleu à cette interprétation de la nature. A peine quelques brumes craintives s'effument en rêves dans les loins; tout est implacablement clair, lénifié, solennel dans un silence lumineux : une région de mirages sous un ciel de sacre...

Un charme tendre, sans heurt de tons vifs, donne aux sites de captieuses nuances, l'inconsciente vie d'une candeur florale... C'est un pays qui invite à pincer de la harpe, — et on s'y promène dans de l'aquarelle.

Des heures, à pas de flânerie dans les jardins du Hamma, le jardin d'essais où s'acclimatent les végétaux de climats éloignés. Toute la flore des pays chauds en soigneux arrangement dans une serre découverte; les verdures ont des caprices si contournés qu'elles font des bouquets sans fleurs. Ce n'est plus notre poésie de printemps effeuilleur de roses pâles, mais une splendeur expressive, puissante et trapue, ramassée avec de belles ardeurs; les racines nouées autour de troncs violents semblent entrainer le sol. Des colosses gris, avec de véritables crinières au vent, font pousser d'entiers bosquets d'une venue. Sous des verts sombres qui ont des intensités noires, se gonfle une opulente fantaisie, une massivité opiniâtre. Mais de jolies finesses se détaillent sur le beau calme du vert triomphal; de vastes feuilles se tendent en voiles; des exfoliations déploient des écrans et tassent de l'ombre; à des branches, pendent des draperies avec une grâce de longues brisures. Les bambous érigés en beaux pilastres alignent une majesté de colonnade; dans une allée spéciale, des caoutchoucs voûtent leurs inextricables frondaisons et enferment une ombreuse fraicheur. Les figuiers de Barbarie soudent leurs palets et enfilent des chapelets; les

bananiers, avec leurs branches droites drapées de voilures, ont des frimousses de moulin à vent; et des vapeurs dans le beau soleil trainent en fumées d'or sur les plantes en flammes vertes.

Des paons, les ailes libres, passent au-dessus des serres.

Au bas des jardins, le chantonnement de la mer accompagne l'étonnement que donnent les prodiges des floraisons équatoriales. Partout, se gonfle et éclate une nature expansive; des emportements bouillonnent sous la furie des sèves, une suracuité de vie fait explosion. Sous le soleil frénétique versant de généreuses fécondations, les formes se tordent et décrivent des nervosités tracassées; une expression d'art très neuf émane de cette végétation qui esquisse bien le fantasque de nos chimères.

Au crépuscule, dans l'abstrait d'un coin reculé où se massent de frôleuses houles de ténèbres, sur un sol jonché de pétales et de feuilles, l'absolue solitude répand une impression d'éden inviolé.

En rectangle, dans une clôture d'arcades, bourdonne la chatoyante confusion du marché.

Bateliers et pêcheurs apportent leurs charges; marchands de bestiaux et bouviers marocains gesticulent devant les bouchers et les cafetiers;

des portefaix aux mines terreuses vont en maraude; les fruits s'amoncellent en éclats de couleurs chaudes. Des attroupements arrêtent des Maltais aux cheveux longs et des Espagnols prodigues de mimique et menaçant du couteau; des servantes mahonnaises pavanent la jolie coiffure d'un foulard rayé vif. Une diversité confond les muletiers, les crieurs, les Maures, les Kabyles et les Mzabis, les Juifs portant la lévite et le bonnet noir, les Andalous en grègues blanches, la lourde couverture rouge sur l'épaule. Des nuées d'indigènes rôdent. C'est une panachure de costumes circulant entre vendeurs et chalands qui discutent et poursuivent des colloques à distance. Des aromes forts de victuaille se mixturent des senteurs du cuir près d'un bric-à-brac où longuement marchande, à voix basse, un juif à l'échine convexe. Un tailleur, l'aiguille de cuivre sous le fez et le front marqué d'un signe bleu, soutache une gandoura. Un cuisinier travaille à pleines mains dans ses casseroles. Un bouquiniste attend dans une immobilité très veillante. De pauvres loqueteux, couchés sur des paquets de chiffons, barrent le passage.

Autour des clients soupesant la marchandise, s'animent des scènes divertissantes, la comédie du trafic. Des marchands épient avec des expressions chacaliennes; des vendeurs retors et térébrants attaquent la clientèle par des boniments sirupeux et des regards en coups de vilebrequin; d'autres, silencieux, demeurent devant leur éta-

lage, et veillent soupçonneux, l'air mi-figue, mi-raisin. Et les comptes sont faits et refaits en pesant la monnaie, avec rejet absolu des pièces trouées.

Une poussée conduit dans une autre foule, au milieu de Maltais, matelots rogues au béret fourré; des Italiens rabroueurs écartent les Musulmans; puis, voici les ménagères en capes noires, et les muettes petites femmes arabes, dominos blancs, qui intriguent sans mot dire. Des Maures guenilleux, la peau bise et le mufle camard, la gent croche et torve des traficants réprouvés jettent des interpellations rauques et des éveils de méfiance. Puis encore, les jurons des âniers fouaillant leurs bêtes, les heurts d'une courrerie de porteurs, jambes nues et offrant leurs larges cabas nattés, s'ajoutent à l'étonnante fresque en mouvement, — tandis qu'en un coin, sous le beau soleil, sont tassés des mendiants qui dénudent des moignons et installent une exposition de tibias avariés.

Un long repos sur la côte, près de Mustapha supérieur, au delà des parcs et des hôtels trop chics où passent, fantômes attifés, des Anglaises tousseuses, la poitrine défoncée.

La vaste immensité, l'espace sur la mer.

Au loin, la claire langueur d'Alger étendue en

blanche baigneuse allongeant, comme des bras, les avancées de ses grandes digues.

Au-dessus d'un hérissement de cactus, la côte se déroule étalant des paquets de verdures orgueilleuses, des tas de bâtisses en craie, des coupoles accouvillonnées dans les bosquets, des enceintes carrées en tas de neige, des marabouts dont le tombeau se bombe comme des œufs immenses; puis, sortant des entassements de bicoques plates, le carré net et le dôme de la mosquée de Djama-Djedid; et plus loin encore, des coins tranquilles et sacrés où dorment des pachas vaincus.

Sous la violence de la lumière qui darde, les blancs sont incandescents; aucune grisaille ne patine les lointains; c'est la luminosité dure et intransigeante qui déteint l'azur. Sous un ciel, bleu de vitrail, les détails accusent et précisent leur finesse dans une cristalline pureté. Le cap Matifou se dresse comme une chimère attentive devant la grandeur de l'horizon d'eau. Des arbres à longues branches, des palmiers échevelés ont une agitation heureuse. Une nature tendre se baigne dans une vaporisation de chaleur.

Plus près, dans le faubourg qui vit au pied du coteau, des maisons ont une ampleur de caravansérail et un fourmillement gris s'enchevêtre sous leurs arcades.

Sur la route qui se dévide le long de la mer, un cavalier, le burnous au vent sur le trot léger de sa monture, file dans l'éloignement — comme un papillon blanc.

A la porte d'un bureau de l'administration militaire, appuyé au mur, un imposant cheik ou kaïd attend en belle solennité, songeant à ses douars, là-bas, à ce kaïdat sur lequel il règne en blanc dynaste dévotement obéi... Un ténébreux superbe, le teint chaud, la barbe drue. Modelé avec des vigueurs précises, le masque est d'un beau conquérant, presque d'un fabuleux héros de batailles dans les légendes d'acier. Sa prestance, dans l'arrogante négligence de ses burnous, domine des visions de tueries, des apothéoses d'assauts dans des clameurs d'ivresse et des incendies de palais.

Son impassibilité reste souveraine, et dans ses yeux, profonds et noirs, attachés à des lointains, vivent des lueurs de grands rêves. Mais, sur un hâle de bronze sont tracées des lèvres régulières, galamment ombragées, des lèvres qui doivent être savoureuses aux caresses. En grand seigneur, en homme de race, ce cheik a le profil rude et aussi impérieusement sensuel, — et sa voix doit être timbrée pour la récitation des pieux versets dans les grands espaces.

Et longuement, toujours dans un mutisme orgueilleux, ne daignant pas, l'Arabe, se haussant sur un transcendant dédain, attend en sa hautaine passivité d'existence.

Dans un caboulot algérien, bouchon d'ambulants, une salle noire et basse sur un carrelage poisseux. Des Arabes tranquilles et les yeux émaillés de fixité, sont établis par séries de six à à un banc de bois qui sert de table.

Pour deux sous, le patron sert une tasse de tcherba, bouillon de chèvre mélangé de tomates et de riz, accompagné de rares rogatons et relevé de condiments picratés. Dans un pot à moutarde sont plantées des cuillers de bois dont s'arment les convives sans souci de nettoyage. Sur la table, est encore un broc d'eau fraiche que chacun saisit pour boire à même quand la soif lui en dit. C'est la suppression des serviettes, des verres et de tout le superflu du fourniment de bouche.

Pour la suite, vient une exiguë portion de salade dans une soucoupe; le pitancier assaisonne en versant une bouteille dont il bouche en partie le goulot avec le pouce pour modérer le débit.

Et la desserte, toujours en vue de la simplification, est jetée sur le sol gluant d'huile et de mets écrasés, — ce qui éveille les convoitises de vilains chiens faméliques postés aux abords de la repoussante gargote.

La traînerie du retour, ruminant la journée, le long du calme des maisons éteintes. Les lourdes bâtisses des magasins sont barricadées et dorment.

Quelques Arabes équivoques furettent sous les arcades de la rue Bab-Azoun.

Enfin, s'ouvre la Place du Gouvernement, béante devant la mer... La nuit est tiède ineffablement, sans lune; une nuit dont la muette transparence est bonne; une nuit recueillie, précautionneuse sous le silence, et qui semble, dans son obscurité tendre et sous quelques étoiles hésitantes, veiller un univers souffrant. Paix grise étendue sous le noir bleu qui veloute le ciel. La Méditerranée tait toute brise. L'air ne se filtre d'aucune fraîcheur. C'est la saveur douce d'une nuit sucrée.

Dans les campagnes, une étape suivant les routes allongées sous un soleil endormeur. Une élégante banlieue toujours printanière avec des plants de caroubiers, des talus armés de figuiers de Barbarie et de cactus qui dardent leur feuillage en garde.

Des villas claires, parées de jonquilles, amassent un peu d'ombre dans les jardins de mimosas et de roses. Des citronniers pâles se rangent en quinconces; de traitresses senteurs d'oranger rôdent et guerroyent avec l'arome des poivriers qui garnissent les tonnelles.

Le soleil surchauffe. Une langueur fatigue; un accablement engourdit.

Dans la pleine campagne, s'étendent des champs pavoisés d'une fête de fleurs: violettes, narcisses et roses allument de la joie, — qui laisse, tout de même, inconsolables, les bananiers dont les feuilles remuent de tristes déchirures.

Des maisonnettes mal réchampies et des cassines échalassées abritent, de-ci, de-là, les cultivateurs; et partout se disperse une pléiade de koubbas, édicules en cube coiffés d'une coupole chaulée et quémandant un bout d'oraison au musulman voyageur.

Dans un lumineux poudroiement, passe un Arabe planté sur l'arrière-train d'un tranquille petit âne impassible aux coups secs de la matraque aussi bien qu'aux injonctions des : arrchouah!

Plus avant encore, quand se forment les gorges que creusent les premiers contreforts de l'Atlas, une végétation toquée par le désordre de ses pousses, verse un peu d'ombreuse fraîcheur sur les chemins allant et venant, en lacets. Des collines tendent des versants boisés de pins et de chênes verts; les montagnes s'amassent, les cimes se révèlent et se superposent, et une eau vive, le long de capricieuses berges, gazouille des invites au repos.

Une femme va, d'un pas lent, balançant des paresses. La chevelure en ondoiement gras, d'un noir lumineux, est enjoaillée de plaques de métal; le menton carré affirme une énergie calme; une croix est peinte en bleu sur le front, et des luisants s'allument dans les yeux, des yeux d'encre, des yeux de soir.

De sa carrure pleinement charpentée émane une chaleur de vie, un souffle de chaudes luxures affirmées par les yeux qui disent de la gourmandise de chair.

Elle passe, nonchalante, bras nus et ballants, le corps lâchement enveloppé d'indiennes légères et roses, retenues par une ceinture large à longues et riantes rayures.

Six heures. Le soleil finit sa journée et couvre ses feux.

Place du Gouvernement, je m'accoude à la balustrade dominant le port, devant la baie et les longues étendues de côtes qui enlacent la mer.

Les montagnes de la Kabylie sont bleues; le ciel a des nuances d'aurore avec des roses indécis. Des nuages gris entassent des falaises dans les fonds.

Les maisons de Mustapha, dans les paquets de verdures, profilent leur netteté détaillée, et semblent rapprochées.

L'eau calme, immensément étendue, parait un miroir de bel acier que nettoie le reflet rasant d'une voile blanche.

Le cap Matifou fait le gros dos.

Partout, une pure tranquillité se repose dans les premiers silences du crépuscule. Le soir commence une préparation d'ombres... La solennité du calme, le spectacle surnaturel emportent la pensée dans d'autres mondes, des mondes placides et de solitudes parées d'étonnements.

Algériennement indolent et fataliste, le bon chemin de fer trottine sur ses roulettes avec des attentions pour le cher vieux matériel qui, après carrière sur le continent, prend sa cahotante retraite le long du Sahel. Ce railway familier a une exploitation coloniale, de la technique musulmane, et son exactitude est mixte comme les trains.

En n'esquintant pas la fragilité des voitures doyennes, il laisse commodément voir le paysage, ses détails, ses teintes évaporées, sa fraîcheur matinale. Les couleurs retrempées s'éveillent et s'étirent dans des frissons de lumière. Le ciel satiné, très douci. Des sables ocreux, des terres empierraillées. Une chaumière décapitée devant laquelle des cactus en fer de lance semblent de faction...

Puis, un colorisme plus vigoureux sur le brun du sol, chante une nature fertile. Des champs se déployent : des chevaux actionnent des manèges d'irrigation : les prairies se fleurissent, pimpantes, et de jolies verdures envahissent les labourés. Les talus se feuillettent des palets épineux des figuiers barbaresques : les aloës épanouis ont des figures de grands artichauts hérissés de stupéfaction. Au milieu de paquets d'eucalyptus, devant des haies de joncs, dans des jardinages de jasmins, de roses du Bengale, de myrtes blancs et de rouges lentisques, des fermes ont approprié les murailles de vieux haouchs arabes et font décor de fantaisie orientale. Les oliviers, les jujubiers sauvages, les pistachiers de l'Atlas tendent des rideaux. De petits ânes, l'air de grave satisfaction, la mine de placide philosophie, dévorent de plantureuses feuilles.

Indifférents à ce convoi, qui est un train-train pas inquiétant, des naturels, — toujours et inéluctablement empêtrés du grand burnous sale, — parachèvent la symétrie des vignobles et toilettent la terre devant des fanfares de fleurs.

Une amusette toujours et un tableautin de genre, les petites stations arabes, les haltes de quatrième importance annoncées par : trois minutes d'arrêt... Buvette!

La baraque administrative est de style candide et rural ; une installation élémentaire dans laquelle l'arrivée d'un train jette de l'effarement. Devant la maisonnette à tuiles roses, près de grands arbres ennuyés, des gorets noirs, de petits cochons nègres, tiennent une réunion grognante... Le chef de gare apparait dans un rôle d'ermite à casquette galonnée. Et le service, — qui se borne au déchargement d'un panier de poules, — est effectué par un facteur loqueteux dont la tête grise est emmaillottée d'un foulard rouge.

Une flânerie le long du train jusqu'à la locomotive asthmatique montre des bédouins très solennels charrés en troisième classe et de sombres fils de pachaliks qui s'essuient la figure dans les rideaux de leur compartiment.

Ménerville : une fadasserie de constructions étriquées, un bourg interlope, un ramassis de chaumines bêtasses et une place à l'air morne de banlieue oisive. Sur cette place, suivant la tradition, l'importance présidentielle est dévolue à une auberge, la maison Blanchard, où se manipulent d'interminables parties de manille. De l'autre côté, le pharmacien « notre docte concitoyen » exhibe les complications de son laboratoire sous un grand cadran emblématique. Au milieu de la place, un banal abreuvoir joue les fontaines de médiocre

province. Dans les coins, par tas, roupillent des miséreux, des trainards veules, qui attendent, sans désir, un éventuel travail.

De jeunes drôles à grandes dents, — le type de l'Arabe domestiqué et quémandant, — taquinent et houspillent un vieux qui prend ces sottises très au sérieux, débat, contredit et déclare avec de furieuses gesticulations affirmatives.

Sur cette culture d'ennui, dans ce manège morose où tournaillent des existences apprivoisées, le temps se renfrogne et une petite pluie dure tombe comme un arrosage de désolation sous un ciel de zinc.

Une étape par les vastes étendues de la Kabylie. La région est très ouverte sur de grands développements d'horizons.

En pleine brousse, passe la galopade d'un cavalier dressé sur une haute selle rouge; le capuchon serré, l'homme passe, très théâtral, suivi d'une agitation de manteau blanc dans le vent.

Les routes claires se tendent à travers le broussis hirsute. Des ruines de forts, des architectures mauresques font un plein air oriental.

Des casseurs de cailloux, des guenilleux à visage de forçat, bocardent, à cheval sur le tas de pierrailles.

Des garçonnets suivent au pas de course des ânons qu'ils fouaillent à larges coups de trique.

Sur une proéminence du terrain, un Kabyle est planté, les yeux emplis d'attention... Plus loin, encore d'autres guetteurs pareils, blancs taciturnes regardant interminablement, scrutant les lointains, attendant, impassibles et obstinés, devant les fonds de roches grises et les monts neigeux vêtus d'une blancheur de dominicain.

Des jacasseries de femmes kabyles entourent une pitoyable fontaine d'où flue, mélancoliquement, un petit jet calme et uni comme un menu cordon de cristal ; cette régularité semble étirer le liquide et filer de l'eau.

Les gaillardes au teint mat et gris, sont lourdes, bouffies de cette graisse molle que les Arabes apprécient hautement chez le beau sexe. Les cheveux se tressent de laines rouges. Les bras et la poitrine portent en sonnailles des bijoux de cuivre et des insignes ; de grosses bagues d'argent cerclent les doigts.

Une des Kabyles, chemisée d'étoffes flottantes, a, ficelé sur le dos, un enfançon rudement ballotté dans les travaux maternels. Elle écure des tasses de tôle émaillée, les frotte à pleins doigts et les essuie dans un pan de sa robe-chemise.

D'autres femmes dépêchent une sommaire lessive, lavent à grosses trempades et rincent. Et pour expulser l'eau sale qui imbibe et gonfle le linge, elles jettent le paquet sur une pierre et le piétinent de leurs pieds larges où les doigts semblent attacher des nœuds de chair.

Les douars, campements gris et bruns, isolent des nomades inquiets, gens farouches qui boudent à l'autre sang. La curiosité sans insistance peut se risquer vers ceux de ces villagesqui daignent quelques affaires avec les Européens. Mieux vaut aller seul, très franchement, la figure amicale, les mains dans les poches, sans armes comme aussi sans la tutelle des manteaux bleus qui sont les gardes champêtres, les agents des administrateurs du pays. Les Kabyles, en contact avec les colons, mettent un chic d'indifférence, avec peut-être un peu de mépris, à laisser le négligeable visiteur circuler dans l'enclos de huttes basses, de tentes brunes à rayures, sous lesquelles pointent des perches de soutènement. Ces tentes sont ceinturées d'un muret de terre battue formant soubassement et permettant un passage d'air sous la toile. Les gourbis sont couverts de petits roseaux, du *diss*, en couches tassées et rafraichissantes. Autour de ces sommaires demeures, bombent des entasse-

ments de provisions et de fourrage. Devant le seuil, les hommes qui ont des mines de capitan, veillent avec un jeu de physionomie bravache, l'arme à la main.

Les soins du ménage comme les travaux domestiques sont délaissés aux femmes, jugées êtres d'essence très inférieure et même dénués d'âme. Par les baies et sous les retroussements de la toile, on voit, dans la pénombre de la tente, la couche du maître devant deux petites fenêtres ouvertes en meurtrières pour le guet et la défense. Au pied de la couche seigneuriale, sur le sol, une natte est destinée au repos de l'épouse respectueuse. Tout le long du jour, enfants, chèvres, poules font, dans ce grand empaquetage de la tente, un tout singulier, grouillant sur des cendres, sur des chiffons et des détritus. Un coin est approprié comme magasin pour les denrées, dattes, huile, eau, figues, farine.

Les dames du logis, moins farouches que les rigoureuses musulmanes des villes, se montrent sans soins; devant leur tente, elles cuisinent à pleines mains, assaisonnent des salades de chardons ou procèdent à l'opération très importante de l'élaboration du kouskousse : l'orge écrasée à la meule est façonnée en pâte avec de l'huile ou du lait; des morceaux de chèvre ou de mouton sont insérés dans ce pâté qui, en suite d'une cuisson faible, est servi avec une sauce rude au piment rouge...

Quatre naturels sont assis par terre, autour

d'un même plat de kouskouss; chacun, à l'aide d'une cuiller en bois, taille devant soi, dans le pâté, un trou et y verse la sauce; et ils mangent dans cette assiette collective.

Plus loin, deux femmes raccommodent une charrue en bois. L'intervention du maitre, en agriculture, se limite aux semailles; toutes les autres peines incombent à l'épouse.

Près des tentes, de petits chevaux, la nervosité sèche et la queue à longs crins, sont ligaturés par un des paturons de devant à un piquet. Des chiens affamés, la mine hargneuse, le museau fureteur, circulent, la tête basse et la dent menaçante, — mais le simulacre de ramasser un caillou met prestement en fuite ces animaux efflanqués et couards.

Dans un gourbi, un homme livre sa tête au barbier qui rase net toute l'enveloppe cranienne, sauf la mèche supérieure au sommet de l'occiput, la mèche sacro-sainte, par laquelle Mahomet doit un jour saisir ses enfants fidèles.

Des femmes, qui ont été puiser de l'eau aux ruisselets de la vallée, reviennent en cortège; elles portent le liquide précieux dans des outres en peau de chèvre, en peau goudronnée ou dans de grandes amphores en terre grossière passée au feu. Le récipient est mis sur le dos comme une hotte; le fond est soutenu par une ceinture passant sur la tête, le haut étant retenu par une corde d'alfa barrant la poitrine.

Les villages éphémères recherchent les hau-

teurs, parce qu'ils ont toujours une inquiétude belliqueuse; ils vivent en éveil devant l'imminence d'une claironnée annonçant le branle-bas de bataille. Tout l'arrangement a une prétentieuse façon de camp, un souci de soldatesque et de défensive. Une garde illusoire s'entête et veille devant cette misère peu enviable, devant ces tas chiffonneux qui figurent, malgré tout, une propriété et de l'indépendance. Un orgueil se dilate dans cette persistance d'un simulacre de lutte; leur imagination les institue toujours redoutables janissaires et aghas, sous des frocs effiloqués, d'un gris sordide, couleur de misère. Une fierté parade dans les pâleurs de cire et dans les hautes attitudes de volonté calme de ces guerriers suggestionnés; ces nobles barbaresques, sans manifestations verbeuses, gardent le geste rare mais frappant et tranchant, affirmant la souveraineté péremptoire et les pensées nettes qui font le front limpide. Lamentables grands seigneurs, dans leur petit morceau de strict nécessaire, ils regardent fleurir de la liberté radieuse sur ces lopins étriqués; ainsi elle garde, jalousement, sa superbe insouciance, la race de ces hommes qui, ayant gagné trois sous, achètent une mandarine, des dattes et du tabac, et refusent avec mépris tout travail jusqu'à demain.

Vers les montagnes. Des arbres secs, tordus, de maigres bois souffreteux, endurent la flagellation des rafales.

Le vent emporte des plaintes endolories.

La locomotive monte toujours, anhèle et se faufile dans des tranchées profondes, ravinées par les pluies... Au passage du col, l'horizon est bosselé de montagnes en paquets, en masses rondes. Les versants étalent des verdures grêles, des taches végétales anémiques, des placards de moisissures champignonnant sous un ton faux de vert transposé.

Les plaines déclives, arides et rousses, s'esseulent; la montuosité s'effarouche sans la superbe de l'élévation pyrénéenne. Des éboulements écarlates, des roches rougeâtres teintent du tragique rogue, sans mise en scène.

Après Souk el Haad, Beni-Amram, Palestro et les rives de l'Isser, le paysage, sur des lointains clairs, s'imprègne d'une tonalité spéciale et se fronce dans une expression étrange... Les verdures basses ne sont plus qu'un rampement de plantes craintives. De larges vallées molles, dénudées, festonnées de crêtes, ouvrent et taillent les étendues dans l'abandon et dans la poésie fruste de montagnes rêveuses, absorbées. Les routes se sont arrêtées dans le découragement. Et l'inac-

cessible, non farouche, est devenu une abstraction du paysage, de l'intimité de nature sans violence; les pics sont peu abrupts; des flancs ouverts, coule un rouge de saignée; des schistes s'effritent et dégringolent en ruines brunes; les hauteurs ne déchirent pas, mais dentellent le ciel d'un bleu grave mêlé de violet...

Un absolu de tranquillité, du paisible majestueux, le repos d'un songe en bleu et rouge.

Au campement de Bouïra, autour d'un piquet, des chevaux arabes, bêtes élégantes, moirées de gris. L'œil est ferme de décision, les jambes délicates comme aciérées, les muscles vifs et mouvants, et sous la peau, des frémissements disent l'impatience et l'ardeur de cette noblesse chevaline. Finement dessinés en belle animalité, quoique petits et comme réduits et concentrés, ils ont la ligne hautaine, et sont alertement fiers, — comme s'ils avaient lu M. de Buffon. Le harnais flottant, l'allure libre, ils mâchent le mors à grandes plaques de métal; leur fringance reste en éveil, dans l'insouci des fatigues. Ces chevaux de race barbe, que l'on ne voit jamais huilés de sueur, sont taillés pour les audacieuses chevauchées, pour les charges enlevées dans le crépitement des mousquets. Ils ont l'agilité bondissante, la vélocité souple, et le travail de la nervosité semble leur faire un corps

rempli de ressorts... Ils partent, les naseaux tendus, jetant du défi à l'espace; ils dominent la distance et se grisent de vitesse; ils franchissent les obstacles, — ayant toujours la bravoure fougueuse d'un départ en furia.

Sur le talus, une fillette kabyle, attifée d'une ceinture rayée qui enveloppe le corps, la tête arrangée dans un foulard rouge, coupe à la hachette des herbes qu'elle entasse dans une corbeille... Elle est jambes nues, les bras à l'air jusqu'à l'aisselle, et elle montre une naissance de poitrine jeune sous une large amulette de cuivre pendue au cou. La maigre sauvageonne a la peau fardée par le soleil et la saleté. Sa figure rustique de petite pastoure est curieuse, avec des yeux de gazelle et un nez drôle de gigolette faubourienne.

Enfoncée jusqu'à mi-jambe dans l'herbe haute, elle se redresse; et sa coquetterie gamine et gracile s'immobilise en de jolies poses, laissant une feinte d'étonnement et d'inquiétude braquée sur le passant.

La grande contagion du soir avance sur la route longue dont le tracé se perd et se trouble. Le ciel

safrané s'éteint en semi-clartés d'ombres. Dans les plaines arides et rétrécies, les touffes agonisantes sont d'un vert épuisé, un vert cadavre. Un glacis terne s'allonge à l'occident, des gris luisants semblent oubliés dans les coins de sombreur. Et bientòt, la submersion dans le noir est totale : le morne ténébreux règne : c'est la nuit épeurante, le calme solennel qui étreint...

Mais, brusquement, un tapage de haines et de colères aboyantes s'allume et bouscule la nuit songeuse; des chiens, — de ces infâmes et baveuses bêtes que l'on voit, l'échine sèche, ròder et épier tout le jour, le museau bas, les oreilles couchées, l'œil hypocrite, — des chiens se battent, se mordent; ils liquident leurs rancunes, se déchirent, se dévorent avec férocité et leur acharnement hurle la rage et la douleur.

Au-dessus de cette sinistre chiennerie, — meute enragée, les yeux rouges et les crocs sanglants, — un désordre de cris jette au vent de l'effroi et des souffles de fureur.

Vers le massif de la Djurjura, dans la monotonie grise des herbes, dans le demi-deuil des longues bandes d'alfa, la broussaille encore envahit, gagne, lutte, conquiert et revêt les terrains obliques. Le gris perle pommelé du ciel porte de petits nuages qui fanfreluchent les nues. Dans cet éclairage, les

lignes du pays rappellent des coins du Tyrol, avec une tonalité plus céramique. Des solitudes très vastes; parfois, la timidité d'une cabane ou la gaucherie d'un puits; — et encore de l'abandon, sur un fond de gorges en imposant panorama.

A une altitude plus avancée, les terres se sèchent et se durcissent; le roc, revenu à la charge, s'impose en écrasantes formations. Le sol rigide tente de la verticalité et échoue en dégringolades de pierres, en failles crevassées encaissant des torrents d'eaux bouillonnantes. Les émergences plutoniennes trahissent leur fatigue par des affalements; la roche désagrégée, rongée par l'air, la montagne attaquée par les eaux s'en vont en éboulis, succombent en profils mous et las; les superbes altitudes s'avachissent, dessinant une symbolique physiographie de la race arabe et de ses orgueils domestiqués.

A El Adjiba, aux pieds du pic de Galland, au delà des plants d'oliviers et de vignes, les surélévations, les violences terriennes dardent de la défense, s'érigent en murs d'arrêt; les strates d'ocres rouges se vrillent de trous, de cavernes, de repaires redoutables.

Ici, surtout, l'arrivant constate une autre formation, une géologie étrangère, un continent bizarre, une impression africaine. Le roc détient le sol; les verdures épuisées et rogneuses ne se plaquent qu'en dartres, en plaies moisies, en stigmates sur les puissantes assises; la verdure pauvre ne paraît plus qu'une maladie des pierres.

A Beni-Mançour, dans les larges attaches de la chaîne des Biban, le délabrement des roches grandit. Les formations en bosselures, boursouflées d'anciennes fureurs, s'escarpent rugueuses, traçant de fiers profils de montagnes inébranlables. Aux pieds, les fragments pierreux se broient en sables rouges, bruns, de ton hématite. La végétation de genêts frustes parsème du gris argent sur des terrains en amas de brique pilée. Et ce rocailleux roux, cette sécheresse de scorie signalent un pays rôti, la torréfaction d'un sol passé au four.

Une foule commérante suit une Mauresque qui vient à cheval, au pas, entre deux gendarmes, solennellement... La voyageuse porte un gala misérable avec une conviction de grande toilette. Une coiffure enroulée et aigrettée surmonte de lourds cheveux nattés et enduits, dessinant des onduls à angle droit et faisant des tempes grecquées de noir. Des sequins battent au haut d'une grosse face bistre, ronde et camuse; de riches sourcils

moustachent le front; un œillet rouge, planté derrière l'oreille, s'épanouit à côté de l'œil gauche. Un tartan aux nuances exténuées s'entr'ouvre sur une poitrine couverte de colliers et de breloques, — parmi lesquelles une tête de poisson de sable sur un morceau de drap rouge, ce qui est le fétiche le mieux recommandé. De volumineux bras jaunes passés à la graisse, tiennent les rênes, — et la gaillarde paradante, s'en vient apparemment satisfaite du petit émoi qui l'escorte.

Je m'informe... Cette amazone a brûlé son enfant : la famine sévissait; la nourriture était introuvable; la mère et le petit devaient mourir de faim... Ne voulant pas pour l'être faible les affres du long supplice, la sauvagesse a allumé un bon feu de bois et a jeté l'enfant dans les flammes libératrices... Le forfait a été dénoncé et la force armée a arrêté la criminelle qui, la conscience en paix, n'a point voulu s'en aller honteusement. Elle a prétendu revêtir ses plus beaux effets et quitter sa demeure à cheval, seigneurialement et la tête haute, comme une personne de qualité.

La superbe rousseur du défilé d'El Kantara, les roches en surajoutes, le formidable du granit, les masses défensives casematées, de grands méplats

rose cinabre, un vieux bordj turc, un désastreux travail d'érosion, les ravinements et les ruptures des couches, des escarpements sous les crêtes argileuses tailladées, les efflorescences salines et les masses de sulfate de chaux annonçant l'improductivité, un tourment de lignes tombant dans le défoncement d'une citerne, — puis le défilé par une faille immense, béant comme sous un grand coup de cognée, livre un étroit passage... Et des terrains glabres s'ouvrent indéfiniment; l'affaissement du sol tombe sous de longs vallonnements de sables; une nivellation se fait; le terrain croulier se distend en solitudes éperdues vers l'effroi du néant à l'horizon vide... C'est la prime impression du désert : un aspect d'infini monotone pesant sur des sables entassés comme de la poussière de ruines.

La zone première, empierraillée et chaotique, est bossuée de tertres; des plantes, en excroissances maladives, végètent; quelques pans mornes tentent un redressement sur ces landes sèches, déchiquetées, rachitiques, — mais ne dessinent que de grosses dunes effondrées. Sur cet écroulement gît la sensation d'une formidable démolition, d'un lendemain de cataclysme : c'est le pays de la rafale, traîneuse de déroutes.

Par places, dans un fond humide, un oasis, des paquets de tamaris, des verdures timides gracieusent sous les grands éventails des palmiers. Et au delà, reprend le désorientement, les indécisions égarantes sur les plaines accablées, sur les terres

d'immenses lassitudes. Des crevasses, gravées comme des rides, marquent la vieillesse et l'usure... Le découragement seul traîne dans la contrée de totale désagrégation. Et l'implacable calcination signifie l'éternelle stérilité, la tristesse ocreuse du désert, — comme une immense inertie de la nature dépouillée, sous la seule et lumineuse indifférence de l'atmosphère.

Dans un coup de sirocco, font irruption autour de nous, des vols de sauterelles et de criquets, en invraisemblables légions, suivies d'autres et incessantes invasions innombrables et mille fois myriadaires. L'espace entier est moucheté de jaune et de vert. De toutes parts, tremble un pointillement de l'atmosphère, une agitation de frissons, une grésillante vibration ; et sur le sol tressaillent des infinités de points d'ombre. Comme une grêle verte, la migration des sauterelles aux ailes stridentes passe dans un long frémissement de l'air.

Un de ces nuages vibrionnaires s'abat. La masse tombée investit le sol, butine de tous les côtés et installe dans les environs une dense occupation. La puissance s'affirme de la multiplication de l'infime unitaire et la calamité rongeuse opère et ravage.

En attendant le saute-vent qui fera coup de balai

libérateur, un vilain gringalet crapoussin, boitaillant sur ce sol animalisé et tapissé de sauterelles, charge dans des sacs le gibier orthoptère... Les bestioles seront épluchées par un arrachement des ailes et accommodées dans une friture pour la délectation vengeresse des estomacs pas fiers.

Biskra, le chef-lieu du cercle des Zibans, est l'avenante cité blanche à un étage. Les maisons à arcades, en briques séchées au soleil, en matériaux passés à la chaux, sont d'un type uniforme et plat; la porte, sans vantail, montre un escalier raide et droit, grimpant normalement à la rue. Sur la façade, un auvent relevé forme appentis et met de l'ombre dans la boutique faite d'un grand trou cubique, autrefois blanchi. Ces secs habitats, prolongés dans un courtil servant plus de débarras que de jardinet, laissent toute la vie béante à la rue; l'existence domestique déborde, vient respirer et s'étendre à l'aise sur la terre battue de la tortueuse voirie. Les logettes basses, en terriers maçonnés, doivent seulement donner un peu de fraîcheur aux heures brûlantes; et dans les ténébreux intérieurs rances, croupit un commerce paresseux, offrant, sous des voiles de poussière, gâteaux de dattes et pâtes de miel, sucreries fadasses parfumées, ferronneries, cuivres marte-

lés et tordus, amulettes fabriquées avec l'argent monétaire, encens d'ambre et de musc, jujubes, marqueteries byzantines, broderies métalliques sur cuir... Le négociant placide, — chez qui les minutes sont plus longues encore que chez le perruquier, — est stagnant et attend tout des circonstances probablement favorables : il a, du reste, cloué un fer à cheval sur sa porte, ce qui appelle toutes les sortes de bonheur. La pacotille est disposée sur le sol, et le marchand s'installe au milieu, assis jambes croisées; il semble n'être là que par orgueil et ostentation, affichant publiquement l'importance de son bien. Parfois, trois ou quatre clients platoniques, étendus sur des nattes, lui tiennent compagnie, causant par vagues intermittences. Après midi, le propriétaire ne manque pas de faire la sieste; il s'allonge devant sa porte et dort après avoir placé sous sa tête la clef de son volet. L'acheteur, au courant des usages locaux et familiers, s'annonce par un solide coup de pied, quand il n'a pas de temps à perdre.

A la fin du jour, la fraicheur attire de l'animation; les rues vivent; des promenades passent en revue une population basanée, les joues ambrées et barbues de soies noires, des gars fringants et fanfarons, la badine à la main, des vieillards froids, la pensée en exil et les idées désertes, des femmes lourdes, la taille large sous de flottantes jupes rouges, la tête tortillée d'ornements échafaudés; ces indigènes, aux yeux de douceur, portent avec des secousses rudes leurs petits, les

« mouchachous » nus, le cou encombré d'amulettes.

Biskra est la cité saharienne tendre et pensive, d'un arrangement typique; ses verdoyances et son recueillement en font un séjour de repos. Un intérêt aussi s'insinue, et de mystérieuses intuitions entraînent vers des images d'anciens temps, vers la primitivité de la race. Dans ces rudiments sociaux rappelant les naissantes civilisations, des coins se révèlent qui ne masquent pas encore la simplicité archaïque; il y a toujours du début dans ces peuplades et dans leur industrie manuelle; et un peu d'observation retrouve dans la vie arabe une ébauche de sociologie, des maladresses d'organisation, une naïveté communale.

Bénédiction des oasis, les palmiers érigés dans leur solennité verte, semblent, comme au bout d'une hampe, agiter des drapeaux. Ces prestancieux végétaux, droits comme en éveil, haussés comme des signaux, et portant leur ébouriffement capital tout au bout de l'allongement vertical de leur tige, sont des arbres-girafes.

Ils prennent, dans le vent, un mouvement grave d'éventement et paraissent condescendre à épousseter.

Le plus respectable est le palmier-dattier, ser-

viable monocotylédone dont le stipe cylindrique, sans ramifications, s'élève à plus de trente mètres. Au bout de ce mât, des gerbes s'ouvrent en bouquets de courbures gracieuses. Les feuilles se mélangent de spathes ligneuses qui donnent les panicules, les fleurs et les régimes de fruits nourrissants, « le pain du désert ».

Les Sahariens dessèchent les dattes, les compriment en tablettes. Ils emploient les pétioles comme matériaux de construction ; et des folioles, ils confectionnent des paniers, des nattes, des chapeaux ; le tronc enfin sert dans la bâtisse. Et cet arbre à tout faire vit plusieurs siècles, toujours distribuant ses bons et multiples offices.

La sveltesse de ses lignes a des effets de grande parure végétale et décore les perspectives; ses formes élancées en un jaillissement épanoui, profilent de gigantesques flores spontanées jetées dans l'espace comme de puissantes fusées vertes.

Les palmiers, sous leur panache onduleux, veilleurs graves, ont une beauté sereine. Etonnants de force sûre et paisible, ils sont les semeurs d'ombre bienfaisante sous un ciel desséchant; ils résistent avec flegme à tous les incendies, tranquilles triomphateurs des brasiers du soleil... Manifestation bienveillante de la nature, clémence du sol, le palmier généreux qui livre tant de produits utiles à l'homme des Zibans, finit aussi par le griser d'un petit vin blanc aigrelet.

Le palmier est, en évidence, le pavillon indigène, le symbole de la patrie... On rapporte

qu'aux temps des gloires musulmanes, le calife Abdérame, guerroyant en Andalousie et ne trouvant pas la joie dans les richesses de l'Espagne, envoya chercher au sol natal un palmier. Et le poète fait dire au calife en adoration : « Toi aussi, noble palmier, tu es étranger sur cette terre... Les doux zéphyrs des Algarves te balancent amoureusement... Tes racines plongent dans un sol fécond... Ta cime s'élève jusqu'au ciel, — et pourtant tu pleurerais comme moi, si, comme moi, tu pouvais te souvenir ! »

Dans le quadrilatère de la place à arcades écrasées, le perpétuel fourmillement blanc est un marché autant qu'une bourse régionale et une assemblée où circulent les potins, les cancans et les nouvelles. Le temps n'ayant guère d'importance, les gens du pays et des alentours se complaisent au marché, et sans lassitude, y restent en permanence, attendant, attendant toujours, — tandis que les animaux sont hébergés au fondouck, l'étable publique... Une foule, une cohue calme et promeneuse s'enchevêtre, regarde, cherche et circule sans bousculade entre les négoces étendus sur le sol. Ces étalages offrent de vieille bimbeloterie, des fonds de bazar, miroirs encadrés de cuir rouge, lézards empaillés, babouches

brodées et sachets à amulettes, des victuailles bizarres et pas propres, olives noires, riz et dattes, sauterelles frites, jujubes, nèfles du Japon... Des marchands de sel occupent un coin réservé; d'autres colportent des cornes de gazelle et des dépouilles d'ourane; un gamin offre des tourterelles à plumage violacé: un autre vante la qualité de coussins touaregs. Un chameau surchargé, la face douce, se fraie un passage, lentement; des mendiants chantonnent des jérémiades, — et l'oisiveté de la foule aborigène poursuit sa longue flânerie. Les porte-burnous, aux façons vagues et l'indifférence hautaine, sinuent dans les groupes, sans but, sans lassitude. Aux cafés voisins, quelques moins vaillants sont étendus, les savates défaites, ou bien, assis sur les mollets, jouent dans des cases un jeu qui tient à la fois des dames et des échecs.

Le commerce patient se pratique par crises, par chamaillades; les négociations sont brusquement babillardes et chicanières; le marchand vantard déclame son boniment, tandis que l'acheteur, subtilement méfiant, recule en d'interminables hésitations... Et la monotone errance et l'attente reprennent. D'autres fois, des enchères sont improvisées; un vendeur circule criant des prix, excitant des offres. Les règlements de comptes sont méticuleux: attentivement, les traficants comptent, retournent et soupèsent les « sordi » et rejettent avec répugnance le cuivre espagnol. Puis, ils se saluent, se baisent les mains, accom-

plissent les formules d'un cérémonial sacré. Toutes les conventions sont verbales, et qui manque à la parole donnée est signalé à la réprobation publique.

La cote du jour met le prix d'un chameau à 125 francs et celui d'un âne à 15 francs. Autour d'un engagement d'affaire, s'amasse un attroupement de badauds donnant des avis, ajoutant dans un langage tousseux, une pincée de gaieté aux chiffres contestés... Mais, on s'écarte respectueusement : un vieillard vient, conduit par un enfant : c'est un marabout, un descendant de Mahomet; et quelques-uns s'approchent et embrassent l'épaule ou la main du vétuste bonhomme.

De toute cette négraille en manteaux couleur de pain brûlé, se dégagent des relents de poussière, une odeur de cuir chaud, une écœurante fadeur, une fermentation de sueur grasse.

Et sans répit, la grande ballade des manteaux blancs, gris, jaunes, bruns, remue à l'air tiède, avec un bonheur gâcheur de temps... A 11 heures du soir, des marchands s'obstinent; leur éventaire est éclairé par une lanterne d'écurie; des ronds de dormeurs roulés dans leur friperie, des causeurs en amas gris sont installés sur le cailloutis du sol. Ils persistent, n'attendant rien. Mais, la place garde une sensation de vie commune et des éventualités d'affaires, — et le tempérament accommodant de l'Arabe estime fort inutile de remballer et de transporter des charges qu'il

faudra ramener sur le marché demain matin : donc, il attend, économisant une peine rechignante.

Près de l'oasis de Biskra, dans les dépôts calcaires de la Fontaine-Chaude, au pied de collines pierreuses qui sèment des coquilles et des fossiles, un petit lac entretient des grenouilles et un piteux herbage raté. Mais, c'est au moins une figuration de verdure, et les chameaux — attendant les négociations des caravanes qui vont s'engager dans le désert, — viennent là promener leur tranquillité magistrale, leurs airs d'inspecteurs bonasses.

Le chameau de bât, le djemel, a la masse carcasseuse et doucement puissante sur des jarrets loupeux; les yeux se voilent du clignement de longs cils gris; le regard est fondu dans un ensommeillement; et le grand quadrupède ne marque son orgueil que dans un redressement de la tête portée très haut.

Le moment venu de travailler, l'entrave à la jambe de devant contraint chaque animal à l'agenouillement; puis, la charge est entassée et arrimée; les bonnes bêtes porteuses se redressent alors, blindées d'endurance, et s'en vont d'une allure balladeuse, dans un roulis de l'échine; les sabots raclent le sol, le cou oscille cherchant

des effets gracieux, et un remuement machinal des lèvres continue une illusion de nourriture.

Ils font processionner leur marche flexueuse, les méharis qui convoient à travers les grands espaces sablonneux; et ils gardent un peu de la mélancolie des longues plaines mortes où ils vont toujours, toujours obstinément vers le recul de l'horizon. Un frémissement secoue la fatigue avec la poussière, et ils poursuivent leur marche machinale, indifférents aux heures, indifférents aux étapes, indifférents à la conformation grotesque de ces bosses qui remuent un comique grave sur ce polichinelle zoologique.

Une légende arabe raconte que l'autruche est née d'une oiselle et d'un chameau.

Le relief du djebel, où le Col de Sfa ouvre un cran, fait crouler vers les plaines une confusion de grosses pierres, un enrochement de galets, de blocs calcaires et de cailloux roulés. Des dépressions, des sillons durs descendent et s'évasent vers les enrues des oueds. L'aridité signifie une impitoyable sauvagerie.

De la crête du djebel Sfa, entre le plateau d'El Outaïa et la région de Biskra, — sous le ciel en camail mauve assombri de gris, lourd de nuages de sables, — la vue voyage et s'égare sur des

étendues de terres rouges et de pierrailles rogues, dans un farouche et rébarbatif paysage. Par places, se déploie un misérable tapis végétal ; des arbustes rabougris s'obstinent, ainsi que des herbes maigres, des ramilles coriaces, de chlorotiques graminées, des jujubiers sauvages, le henné, des touffes assoiffées d'alfa et surtout la fameuse et foraine rose de Jéricho dont les capitules se déploient et s'épanouissent au contact de l'eau.

Les branches poudreuses et les plantes revêches sont rongées par des peuplades d'orthoptères sauteurs.

Des lézards gris, le ventre gonflé, les yeux longs et fendus, reposent savourant le soleil. Au moindre contact hostile, l'arrière-train en écailles hérissées, bat et gambille, et l'animal, sinuant, godillant de la queue, se faufile entre les cailloux.

Au large, des troupes de gazelles souples, l'oreille attentive, passent en légères galopades.

Je me suis attaché un boy, un garçonnet roulé dans l'obligatoire drap blanc. Il me guide, servant de truchement au marché, de commissionnaire tout le long du jour et de porteur dans les excursions. Il met de la fierté dans ces fonctions accessoires; porter des minerais, mon ombrelle ou ma boussole est pour lui une dignité, une promotion ; la boussole, particulièrement, lui semble

vénérable et cabalistique. Quand il a vu l'aiguille aimantée obéir aux mouvements d'une lame de canif, il s'est jeté à genoux et a déclaré avec émotion :

— Ça, sidi, marabout !

Quand je sors de l'hôtel de l'Oasis et que le gamin, allongé dans le sable, se précipite pour commencer son office, il embrasse les jumelles et la boussole, objets surnaturels dont le contact doit certainement assurer le bonheur de la journée... Dans mon équipement, il a trouvé d'autres objets de surprise ; mais surtout mes bottines ont conquis sa plus réquérante admiration. Si je suis assis, il s'accroupit devant moi et, respectueusement, il caresse mes chaussures, les considère, les détaille, et il tire son mouchoir pour les essuyer, les astiquer, les faire très belles ; puis, il reprend sa contemplation en petits ébahissements. Et encore, il repasse sur le cuir le chiffon rouge et surtout troué qui lui sert à tous usages, hormis les soins du nez. Quand un chien approche, il tord le chiffon, enferme une pierre dans un nœud et attaque la bête ; ce carré d'étoffe est employé pour attacher et pour porter ; il l'enroule, en confectionne une poche ou un sac.

Je me suis familiarisé avec ce petit factotum qui vend, pour quelques sous, un ingénieux dévouement de toutes les heures. Il a nom Bachir Ben Si Salah. Bachir a la figure bonasse, avec des yeux de chien et de très grosses lèvres ; le pauvret tousse pitoyablement et fume des cigarettes avec

gloutonnerie. Il s'exprime au moyen de dislocations de termes et de bizarreries dont il faut trouver la clef. A présent, je sais qu'il dit : *demain ce soir* pour : demain soir, ou bien : *il n'y a pas venir* pour : il ne viendra pas. En parcourant la ville, il m'explique les habitants : « Lui, grand riche... beaucoup de douros... » Je veux entrer dans un magasin, il s'accroche à mon veston :

— Macache !... Toi pas là... Lui, youdi !

Bachir est étourdiment gaspilleur. Quand il a quelques sous et une heure de congé, il court au marché acquérir des œufs, une orange, des dattes qu'il emballe dans son mouchoir ; et l'éventuel surplus de sa fortune, il le joue aux cartes avec des camarades. Il s'installe par terre, le long d'un mur et cartonne avec acharnement. Alors, en me voyant passer, il a une joie rigoleuse, un petit aplomb superbe et redressé, une satisfaction de manier de l'argent ; il me nargue peut-être bien un peu en semblant affirmer que chacun peut avoir son tour de faire le grand seigneur. Il est flatté de me voir rester un moment le spectateur de la partie engagée... Quand il gagne et ramasse l'argent, il examine et retourne les sous pour s'assurer de leur authenticité ; et le contrôle sévèrement effectué, il fourre les pièces dans sa babouche.

Je puis le trouver encore ou chez le raseur qui lui racle le crâne, ou bien au café arabe où il se fait servir, pour deux sous, une tasse de kahoua qu'il savoure avec une arrogance de petit pacha, la cigarette allumée.

Deux heures, — sous un soleil en délire. La chaleur impose des charges de fatigue. L'air est fait d'accablement...

Médusé dans le désœuvrement, l'intellectualité suffoquée,— on subit la cuisson molle... La pensée patraque s'annihile dans l'assoupissement général. Et en espérant la sieste, l'être emprisonné dans l'engourdissement ressent et le mal de l'immobilité et l'horreur du mouvement.

L'attention trouble perçoit confusément, tout autour, les craquelures de choses qui grésillent et qui rôtissent, — et la résignation attend l'universelle flambée.

Les jeunes personnes des Ouled-Nayls, — la grosse tribu du cercle de Laghouat, — viennent à Biskra tenter l'étranger et amasser une dot en vendant tout ce que possèdent les belles filles. Leur pécule laborieusement conquis, elles retournent aux tentes natales, se marient et sont vertueusement heureuses.

A Biskra, toutes habitent la même ruelle. Vers

4 et 5 heures, elles promènent leur grande toilette et se font remarquer et désirer. Nonchalantes, elles flânent et œilladent. Une profusion de bijoux carillonnent autour d'elles; dans le lobe de l'oreille passe un grand anneau de bien dix centimètres de diamètre; aux chevilles et sur l'avant-bras, s'enroulent des séries de bracelets et de cercles lourds; et sur la poitrine tombent des colliers et des chaînes de pièces d'or et d'argent, des perles, des coraux et des verroteries qui trépident et se choquent et battent, dans la cadence du pas, une musique de sonnaille.

Ma curiosité a voulu approcher une de ces demoiselles de naïve galanterie... La jeune fille, coiffée d'un grand trapèze de tulle empesé sous un pendillement de perles, s'est montrée plutôt flattée de mon impertinent abordage, et nous nous sommes promenés sous les palmiers de très amicale façon.

La belle aux cheveux noirs estropie quelques expressions françaises assaisonnées de termes anglais. Elle s'appelle Farfaria et elle a, comme elle dit : 15 ans et 1 an... Et quand elle ne trouve plus ses mots, elle rit aux éclats.

La figure est régulière, d'un ton chaud, porcelainé par les fards et les couleurs; des yeux d'un luisant métallique noircis au kohl sous des sourcils peints; le nez droit; la lèvre lourde saillant dans l'ovale du visage. La robe, très ouverte sur les épaules et la poitrine, découvre la grâce forte d'un corps de belle sève, une carnation de jeune maturité, l'épanouissement précoce des pays

chauds. Ses serpentueuses façons sont d'une coquetterie brutale avec des soumissions tendres et une humilité d'esclave.

Elle m'a déclaré que pour une pièce d'or, elle danserait pour moi tout seul... Et me voici dans sa chambre.

Le logis, au premier étage, est très restreint, avec une seule fenêtre habillée d'un rideau de bengaline maïs relevé à l'italienne. La muraille porte des chromolithographies banales, des découpures de journaux illustrés et une colichemarde ébréchée. Pour ameublement, un grand lit, deux chaises houssées de travaux au crochet, une toilette armée d'un copieux flacon de Lubin. Le sol carrelé disparaît sous une natte de grosse paille, et sur le lit, de méchant bois peint, s'étagent sept matelas plats.

Farfaria allume des grains d'encens et se déshabille devant son lit. Elle enlève ses bijoux, sa coiffure et ses voiles, l'eudja et le haïk ; puis, au-dessus de la tête, par retroussement, elle retire cinq robes qui se superposaient et engraissaient sa corpulence... Elle n'est plus vêtue que d'une lumière soyeuse : une nudité maigriotte s'exhibe totale. La peau, délicatement bistrée en ton de topaze brûlée, a des matités sombres ; mais la structure des lignes graciles est gâtée par le ventre trop rebondi, — et des ongles passés au henné ajoutent des mains d'éplucheuse de noix. Des reflets bleus vibrent dans la chevelure; ce corps de jeunesse généreuse dans une senteur chaude fait un œillet de chair vive.

La Ouled Nayl prélude aux danses par des salamalecs en contorsions, et exécute, le visage froid, une manœuvre, une cadence d'automate agitant une très calme nudité. Des battements de mains et des inflexions du corps scandent un léger chantonnement murmuré. Dès ce moment, la danseuse accentue et insiste, s'abandonne en attitudes plus penchées; ses pas alanguis approchent des avancées de la poitrine, avec des retraites agaçantes; des cambrures font saillir les flancs en essais de dislocations. Cette gymnastique de ventriloque est accompagnée d'une plainte nasillée coupée de petits appels. Le lamento miaulé devient un peu haletant. La femme s'énerve et s'anime encore; sa sauvagerie sans violence se livre à un simulacre d'enthousiasme; une excitation de fatigue fait tourbillonner et pivoter l'almée qui a pris un foulard et zèbre l'air des rayures du tissu. Le mouvement, alors, se saccade et s'irrite. La femme se trémousse dans des torsions de vipère agressive, les sens grisés d'une furia dolente... Et, brisée de surexcitation, épuisée, elle se jette sur son lit, les lèvres frémissantes de soupirs, les yeux troublés de câlines attirances, — et les bras tendus.

La volupté de Biskra est la grâce de nature, la réalité magnifique de son parc : une merveille

mignonne, un morceau de forêt jardinée, toute la fantaisie touffue de la flore tropicale. Les allées se bordent d'arbres feuillagés curieusement, d'essences aux branches serpentines sous des ramées de couleurs vives, sous des frondaisons qui déploient de l'ombre. Les acacias et les daturas, les mimosas parfumés, des arbustes armés d'épines et de lances, des ficus font les rentiers le long d'un ruisseau où nageottent des barbeaux argentés. D'élégantes panicules de fleurs bleues, des corolles en bouquets, les thuyas, mûriers, bananiers, orangers, tamaris tassent une luxuriance vivace; des aloès dressent des hampes légères parées de feuilles en oriflammes vertes, et toute la tribu des bambous s'étend, se multiplie en longs jeux de baguettes. Les pankas des palmiers répandent l'odeur des eucalyptus dorés de fleurs…

Aux heures soleilleuses, cette végétation grasse et énergique allume des tons violets, exaspérés de chaleur, éparpillés sur des floraisons épiques. Des allées foncent en chemins de mystère, entraînant la promenade dans un charme épanoui. Des recoins de fraîcheur se fortifient contre la température fusante.

Après la fatigue du jour, quand le soir, préparant les nuits insomnieuses, solidifie la compacité des ombres dans l'espace sans souffle, le parc, baigné de calme, détend les nervosités lasses. On s'attarde devant le ciel étoilé, opulent d'un bleu de joyau, on s'attarde sans fin sur les allées cendrées de clarté lunaire, dans l'air mauve satiné de fraî-

cheur, près du ridelis de l'eau... Dans les taillis discrètement obombrés et devant la figuration étrange des plantes, réside une jouissance d'immobilité, une douceur élyséenne, — et l'on s'attarde encore en des rêves vagues et cléments, qui semblent faire les yeux doux à la pensée.

A la pointe du jour, le dégourdissement de la nuit chaude, les premiers rires clairs de l'avant-matin, les hésitations de l'aurore, les timidités roses et défaillantes de la lumière qui approche.

Une transparence vive circule comme un appel et réveille les couleurs. Les nues étirent leurs indécisions paressantes. Une clarté neuve irradie dans le bleu du ciel, — et l'on se régale d'une bienfaisante sensation de baignade dans une fraicheur sans froid : un réconfort avant la torride splendeur du jour.

Au sortir de la compacité des maisons rectangulaires, à un tournant de route, des tas d'Arabes accroupis font, en un grand demi-cercle silencieux, un congrès blanc. Les visages encapuchonnés

sont attentifs et patients... Au centre, à côté d'un gamin, un vieillard aux rides profondes, à la longue barbe blanche, parle, déclame. Cet orateur est le taleb, le malin, le savant nomade. Devant lui, dans le sable, sont ouverts de crasseux parchemins chargés de simagrées graphiques, reproductions de textes épigraphiques de l'époque des Khalifes, formules mystérieuses, moyens de l'art divinatoire.

Le bonhomme, tandis que son acolyte bat du tambourin, chantonne des versets du Coran, puis précise la date par un décompte à haute voix des années depuis le temps où Mahomet, fuyant la Mecque et les Koraïchites, s'en fut à Médine... Mais, ces préambules constituent un simple appel, une annonce publique qui convoque la curiosité d'alentour.

Ce taleb est le documenté, celui qui sait lire. Pour la foule illettrée, vivant dans l'ignorance des événements, il est la gazette ambulante, le journal parlé. Il apporte les nouvelles : il fait part des drames survenus dans les tribus voisines ; il notifie la mort des chefs, les avènements et les révoltes. Et cette gazette vivante a aussi son feuilleton : le commerçant en publicité verbale narre, en manière de supplément, des histoires extraordinaires, hauts faits surnaturels, exploits héroïques, gloires et fastes indigènes...

Il dit avec une brutale conviction ; il se lève, va et vient, joue tous les rôles, simule la douleur ou clame l'enthousiasme, et répand autour de lui

une attention angoissée. Les bernables auditeurs sont pénétrés au point de reproduire, en ensemble mimé, tous les gestes du narrateur... Mais, celui-ci, au bon moment pathétique, au passage où le feuilletoniste écrit : « la suite à demain », laisse son auditoire ému, expectant, bouche bée et les bras en l'air, — et il demande, en guise d'encouragement, l'octroi de quelque monnaie avant la poursuite du mirifique récit.

Et les pièces, lentement tirées des sacoches, tombent autour du tambourin devenu la caisse du joueur de faits-divers, colporteur de petites nouvelles.

A la suite d'une pauvre caravane de chameaux accablés de caisses, de mannes et de colis, j'ai risqué une étape dans le désert, — mais, bientôt, il a fallu renoncer à cette véhiculisation vacillante sur les vastes enjambées du ruminant. La cadence ambulatoire de la bête a une brusquerie de tangage : des secouades vous retournent les intestins.

Ayant adopté, comme moyen de transport moins saharien mais plus stable, un grand âne flegmatique, j'ai souhaité photographier le chameau, mon ex-monture... Le chamelier, — un vieux à face bise, clignant des yeux bleu pâle sous des paupières tannées, — s'est pris à réflé-

chir devant ce projet; il s'est concerté avec ses associés et, par l'intermédiaire de mon boy, il déclare exiger tout d'abord que lui, le patron respectueux du Coran, ne figure point sur la photographie. Il fait comprendre que, sans doute possible, le portrait c'est un décalque, comme une petite couche enlevée à l'individu, et que, muni de son image, je posséderais une portion de sa personnalité et par conséquent quelque pouvoir sur lui... Mais, finalement, et moyennant une accommodante rémunération, il n'a pas vu d'inconvénient à me laisser prendre cette part de la personnalité de son chameau.

Nous haltons dans le désert... Tout autour de nous, l'immensité nue, des plateaux pierreux, des landes rouges, des plaines limoneuses desséchées. Des traînées de sables bruns serpentent; une siccité rêche, une dénudation implacable dépouillent l'illimité de ces plages sans eau. Les ondulations des rives d'un oued tari dessinent des dunes rousses, effondrées. Il semble que cet océan solide a roulé des marées de sables avec des vagues festonnées, et puis, s'est arrêté, épuisé dans la cuisante chaleur, et s'est solidifié.

Dans la partie alluviale du désert, se disséminent des plantes hâves et malingres, un déchar-

nement gris de flore désertique, une pâlotte végétation arborescente, — dont les ramilles desséchées sont pavoisées de filaments de laine rouge pendus par des caravanes, en signe de fétichisme. A côté de ces touffes asphyxiées, gisent des ossements blancs; la fuite d'un lézard ou d'un serpent glisse vers un paquet d'herbes grillées : seul mouvement, unique indice de vie, — et le silence accablant pèse sur l'immobilité sévère de la contrée vide.

Quand midi soleille dans ces perspectives d'abandon, les sables imprégnés de calorique sont lumineux et réverbèrent de l'éblouissement.

Vision d'infini matériel, le désert béant dans l'effacement de toutes lignes délimitantes, c'est, très ouvert et dépouillé d'obstacles, l'inabordable libre, l'impénétrable de l'immensité. Une accablante torpeur couvre ces terres de découragement et arrête. Des inquiétudes graves rôdent et tourmentent. Une angoisse des choses plâne dans le silence... Le désert est plus effrayant que la mer, parce que l'Océan a du mouvement, donc une existence. Ici, c'est l'impassibilité raidie, immobile et convulsée ; c'est la désespérance des éléments inertes. Régions de disgrâces et champs de menaces, — où germent des pensées de suicide

avec la persuasion de l'inutilité des efforts. Un vertige de mort étreint devant l'uniformité immense et la monotonie du sol où nulle route n'est plus tracée. Et l'avançante témérité du voyageur se trouble d'un malaise d'étourdissement, d'un frisson d'égarement devant le lugubre d'une terre morte, devant les affres de l'immobilité.

Après la crise d'étonnement, une accoutumance nait dans les rouges plaines sahariennes. Une belle fierté de solitude s'érige et l'épouvante du vide s'interprète en superbe et total renoncement des choses : l'abdication d'une terre désabusée, sans révélation comme sans parure, la seule substance planétaire dans son mutisme solidifié. Et cette grande détresse est hautainement franche, délibérée, — et imposante.

La méditation s'amplifie singulièrement, s'exalte d'un délire d'immensité. Des étrangetés apparaissent et compliquent le vaste esseulement ; la fantaisie des mirages, la vaporisation des nues, le bleu étonnant du ciel, les ondes arénacées, l'atténuation des tons comme un rôtissage de la couleur, une usure de vieux pays défunts. Au-dessus, l'éther a tantôt des violences d'azur, tantôt un bleuissement pâli, précautionneux, avec de bizarres mutations, passant par des roses frêles ou se barrant de sombres et brutales lueurs de déroute.

Les terrains indéchiffrables, mystérieusement simples, le sol nivelé et comme raboté à vif ont, dans la nudité de l'espace, une surnaturelle grandeur. Dans l'absolu dédain de toute industrialisation, sans souci d'existences animales ou végétales, sans même la peine de prendre une apparence de sauvagerie, la nature vit là dans le néant élémentaire. La terre, enveloppée de calme intégral, se recueille dans une profonde indifférence et dans l'oubli, — tandis que, par les magiques fins de jour, sous des nuages de flammes roses et vertes, se magnifient « les féeries du silence » que dit l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*.

L'admiration de la journée se concentre dans l'heure crépusculaire, quand des manœuvres de couleurs, autour du coucher du soleil, accompagnent le départ du jour. L'apparat est grandiose. L'horizon jette des flammes. Le désert blondoie. Du vermeil se prélasse dans le bleu; l'orange se mue en violets tendres; des lilas délicats naissent dans des langes vertes; des tons d'onyx passent au gris pensif, — et la brûlante agonie du jour, et la fièvre des colorations font tarder une veilleuse transparence dans l'atmosphère. Le grand éclat s'est amolli en fusions éthérées, mais l'acuité des ombres se précise graduellement et, dans le vent

fraichi, arrivent les molles senteurs d'oranges des oasis.

En un lent assombrissement processionnel, l'évaporation de la lumière s'accomplit. Le recueillement est mortuaire dans l'heure de large austérité; le fantastique se mélange de tendresse.

Insensiblement, les lointains se rongent; de grandes fronces d'obscurité tombent; le sol est marqueté de noir, et le doute de l'ombre est venu avec des souffles mystérieux.

Le dessin du soir accentue des brisures d'eau forte; un silence grave est tendu, — un silence écouteur, — les instincts en émoi pactisent avec la fierté du calme et l'inquiétude des choses. Et longue, longue, elle dure et persiste, et veille encore dans une grisaille, la demi-obscurité, « qui met les choses un peu plus loin des yeux et un peu plus près de l'âme » — ont dit les Goncourt.

La nuit rongeuse, la nuit lucivore épand l'amène tranquillité soirale, la paix grise, le silence nonchalant dans les ténèbres augustes... Au firmament, glacé de colorations mortes, une astralité attendrie s'échevèle et pleure des rayons pâles et des lueurs violâtres...

Elle règne unique, la lune — ascendue au zénith, comme un soleil junior, comme un astre

en doublé. La lune est devenue le cœur blanc du ciel ; elle est seule vivante et vaine, — car la solitude est si inerte et les choses si placides, que l'officieux satellite paraît perdre ses feux à fluer de graves rayons. Pour elle seule, pour son éjouement, la lune dessine des ombres et étend un blême glacis sur les sables transformés en ambre gris. Des titillations lumineuses font un éther frémissant sur l'épanouissement de repos et d'abandon : il n'y a plus dans l'air que des rêves d'oiseaux... Larges harmonies de calme tutélaire, concerts de silence, grise pamoison dans la fraicheur moelleuse de la nuit.

Le voyageur admiratif s'abandonne à la religion de la nature, tandis que la pensée va dans l'ombre et cherche, comme pour les surprendre au repos, les grandes énigmes enveloppantes.

Constantine, — engourdie sur un immense soubassement de roches, — mène une vie neutralisée par des rapprochements de tendances adverses qui se déforment et s'usent. Le frottement entre éléments disparates donne de l'agitation sans caractère, une inexpression de châtré. Elle a des airs de boy qui veut faire le fashionable, cette ville ni arabe, ni française, mais administrativement déguisée. La saleté sans allure encroûte les

services municipaux d'une demi-sous-préfecture de septième classe : des boutiques à prétentions où s'empilent des curiosités et du toc poussiéreux ; des débits de tabacs à côté de commerces de dattes en gros et en détail ; une invasion de garnison et de familles de fonctionnaires ; des marchands italiens qui colportent des mosaïques et des cuirs de Kabylie, tandis que des Auvergnats vendent du charbon devant des moricauds qui bobinent leur turban. Un théâtre banal à façade godiche, d'architecture nulle, portant les noms de Mozart et de Racine, écoute tout le long du jour les attrapades et les invectives des cochers. Des enseignes annoncent des : Modes de Paris, — et : Mahmoud Ben Koraïcki B. S. G. D. G., médaille d'or aux Expositions. Dans les cafés-concerts pour soldats, la danse du ventre se trémousse pour un sou et la demoiselle avariée interrompt ses exercices, descend de l'estrade et, mettant ses bras autour du cou d'un spectateur chaudement attentif, mendie : « donne-moi dix sous... » Des mosquées portent un numéro municipal. Des maisons neuves à quatre étages font de l'épate à côté de cabanes en planches pourries. Des femmes arabes travaillent à la machine à coudre. De larges juives grasses lisent le feuilleton du *Petit Journal*. De grands éphèbes efféminés, les yeux morts dans des mines abîmées, retroussent leur costume en drap de lit et s'essaient à la bicyclette. De mal engageantes pâtisseries ont pour enseigne une orange piquée au bout d'une gaule. Des individus allongés sur le trottoir jouent

à une façon baroque de tric-trac. Des flemmards transforment les marches de l'église en divans et pioncent interminablement sous leurs chiffons, dans des extravagances d'attitudes, — en attendant le providentiel hasard. Une marchande étale dans la rue des citrons superbes, des oranges inondées de jus; plus loin, des maltournés geignent et mendient; des juifs à cheveux gluants bricolent des cuivres galvanoplastiques; un Arabe, bousculé à un coin de rue, crie : « Toi !... Va donc payer tes dettes au café !... » Un gamin jaune, devant une échoppe, emballe son déjeuner, des olives et un morceau de chocolat, dans un même bout de journal. A la terrasse d'un marchand de vin, un nègre solennellement turbané, prend l'absinthe et s'attache à deviner le rébus de l'*Illustration.*

Et soudain, dans un angle de porte ou gisant en un coin de fenêtre, un petit morceau d'art farouche, épeuré, se blottit et émerveille : un bois taillé, des arabesques en dessins de folies, une luxuriance de spires, des complications foliacées, alternées et reployées, font vivre une infinité de fibrilles, un monde de petites lignes dans un enchevêtrement qui condense de la fantaisie.

Parmi ce monde d'arabisants et dans cette existence citadine dépitée, une sincérité originale se

pavane dans les odeurs fortes, dans la crasse remuante, dans les ferments de peste du marché arabe.

Des bas-fonds de belle horreur. Boutiques terrées, huttes en méchants palis, tentes de chiffons, cabanes faites de tôles ramassées et de vieilles caisses, abritant un trafic de quincaille, un trifouillis d'horreurs, la honte du bric-à-brac... Les burnous vont et viennent, examinent, marchandent, racontent, déclament. Des gens, en tas, sont affalés dans le sable. Des femmes accroupies tamisent le kouskouss. Des forgerons besognent, manches retroussées. De grands beaux hommes, le type grave et le teint cuit, circulent avec dignité dans cette animation pouilleuse. A travers tout, une corde amarrée à des piquets, s'allonge sur le sol et sert à attacher les petits chevaux et les ânes.

Le ton général de ce monde est enduit de terre et cendré. La négligence, sans afficher la gloriole de la crasse, a tout de même un bout de fierté, un abandon supérieur à l'ordinaire sujétion de la toilette. Le sans-soin vit amicalement avec la saleté intime et s'embrume de poussière. Les linges de teinte isabelle, les robes et les manteaux jadis blancs, passent au jaune fané, dans un ton de démodé avec la couleur mélancolique des vieux tableaux.

La solennité de l'indifférence s'émeut à peine quand une contestation devient une bataille, quand s'allume un pugilat, une rixe à cognades terribles... Les combattants ont tout de suite

ramassé de gros cailloux anguleux qui deviennent les armes frappantes; puis, ils se ruent, tapant avec rage; ils cherchent surtout à mordre au cou; ou bien, ils décoiffent l'adversaire pour le saisir par la mèche de cheveux et le renverser. Les coups de genou sont aussi de jeu ordinaire. Et les cinglades, les chocs, les furieuses agressions résonnent durement avec une brutalité de forcenés, — jusqu'à ce que l'un des deux tombe, démoli, et soit abandonné pour mort sur le terrain.

Les gorges du Rhummel se réservent la provision d'admiration que le voyageur dépense à Constantine. Une tourmente a violenté les roches; une grande déchirure s'est ouverte et garde le béant du cataclysme. Des profondeurs sombres descendent et se faufilent sous des culbutes de pierres, dans des cavernes; des résonnances de dangers grondent toujours la torture souterraine; des crevasses en forme de plaies expriment de la souffrance dans les anguleuses blessures, et dans les difformités d'accident... Un pic rebelle dresse sa vigueur de granit; et, autour du géant vêtu de gris, mitré de feuillages, le jour s'insinue et festonne des brunissures d'ombres.

Des singularités d'équilibre, un jeu de superpo-

sitions ont constitué des soulèvements bizarres et incertains, des aspects de fortifications féeriques; des gouffres semblent des tronçons de tunnel; des morceaux de murs de défense ont des meurtrières; des gargouilles font des égouts en cascades sur la gravité de la pierre... Le passant s'inquiète et s'embarrasse de perplexités par l'incompréhension des surplombs, des blocs en suspens, des effets de vacillements, des masses lézardées proférant l'imminence de furieux écrasements.

Tangant sur les hanches, bien lestées postérieurement, elles marchent dans un balancé de chairs, les juives, les belles juives de Constantine, intéressantes par leur personne et par leur habillage. Leur coquetterie originale s'accommode d'une culotte blanche, courte et révélatrice, qui engaine les jambes.

Les figures très maquillées sont un peu poupées. Elles ont des cheveux blondis, acajoutés, faisant rideau sur le front et empaquetés dans un foulard noué sur le dos; les yeux ont du brun ardent; les sourcils peints en noir s'étendent sur une peau de graisse mate à patine ivoirine; la figure est longue, le menton puissant; de grands anneaux d'or pendent aux oreilles et souvent une médaille bat sur le front. Mais l'amusant de la parure est un petit

cône de velours violet ou rouge campé de guingois sur le paquet des cheveux. L'effet est d'une carnavalesque drôlerie... Autour du cou, flotte un fichu jaune sur un châle de soie que retient une broche emblématique. Elles ont encore les bras nus, le corsage profus et sanglé, et enfin, sous le ballonnement d'un semblant de courte jupe à rayures, la culotte claire, collant au genou, affichant l'opulence des formes et les lignes tendres du mollet.

Très gaillardes et capitonnées, les pieds dans des socques à semelle de bois, elles vont, sans hâte, d'une démarche imposante qui fait avancer le ventre.

Ces juives déguisées sont, au demeurant, de belles femmes aux chairs généreuses, au sang riche, — mais l'âge les accable vite : le nez se fait très gros, les lèvres charnues se déforment, le corps massif et débordant a des turgescences ballottantes, des silhouettes de citrouilles blettes. Elles deviennent alors un écroulement, les vieilles sémites que, devant des maisons peintes en bleu, on voit accroupies, les vêtements éclatés, éventant un petit fourneau.

Le calme d'une très subalterne mosquée, loin dans les faubourgs égarés, dans l'oubli des banlieues vagues, devant des perspectives de campagnes sèches.

Une construction faite de soins dévots et de maladresses parcimonieuses : la brique et la pierre avec du marbre et du porphyre et beaucoup de lait de chaux, se mélangent dans une architecture cubique, sous la coiffure de la coupole, — cette blanche tradition, — avec l'aigrette du minaret symbolique. A l'intérieur, une rêveuse atmosphère de sanctuaire : devant des parois faïencées, des colonnettes portent des chapiteaux byzantins, des frontons dentelés, une décoration ogivale et aussi des parties de murailles lépreuses avec de sordides mouchetures. Au-dessus d'une corniche piquée de godets de verre, des baies à vitrages colorés versant une lumière atténuée, éclairent d'une tendresse recueillie le minbar, — la tribune oratoire, — et un déballage d'ornements qui confessent la gaucherie de goût, l'enfantillage affectueux de ce style bazar. On voit des veilleuses dans des verres à bière, deux orangers, un jet d'eau, des fleurs en papier, des lanternes en fer-blanc avec vitres vertes, le tsabout ou la châsse contenant probablement quelques poils d'un sous-prophète... Sur le carrelage noir et blanc, s'étendent des nattes, des tapis à grandes fleurs d'un rose très détérioré.

Trois fidèles, la figure citrine d'une belle matité grave, sont assis sur le sol, les jambes ramassées. Ils s'enveloppent dans leur burnous blanc et siègent là, indéfiniment, indolents et silencieux, — comme un élément vivant et intégrant dans l'aménagement du modeste temple...

Et de ce cloître ouvert, si obstinément paisible, émane un accablement de fatalisme : un dégagement des choses, une indifférence altière et universelle, une philosophique abstraction reconnaissant le formidable capricieux qui environne et détient, la foudroyante fantaisie pour laquelle le respect même est vain...

Les pauvres et apitoyantes diligences qui, de la place de Constantine, reconduisent les marchands indigènes aux villages des alentours : tout une collection carrossière, un musée de la circulation. Ces véhicules piteux et détraqués, on ne prend plus la peine de les nettoyer; aux couleurs oubliées s'est substitué un barbouillis de boue, de poussière et de crasse; les mécanismes sont englués et perclus; les essieux rafistolés; la caisse se décloue et perd des planches, — mais imperturbablement des Arabes se tassent dans ces vieux coffres à roues; des pyramides de caisses, de mannes, de sacs, sous des bâches trouées surmontent la voiture. Et, les ressorts grinçants, les membrures disjointes, les portières amputées, elles s'en vont, penchant de droite et de gauche, elles s'en vont cahotant, sonnant la ferraille et gémissant des craquements de vétusté endolorie...

Leur peinante mise en route semble le consen-

tement à un dernier trajet; elles font toujours le suprême voyage, ces étranges silhouettes roulantes, et leurs formes très anciennes trimbalent de la désuétude en mouvement. Premières créations véhiculaires devenues impropres et ridicules, pauvres coucous esquintés dont la caducité triste sursaute avec effroi, — ils promènent de la mélancolie et des regrets, et un peu de honte de leur bien antique figure. Ils furent les beaux coches d'autrefois, les équipages de parade aux temps de lointaine splendeur, dans les coups de fouet et le tapage des postillons enrubannés; et les voici, invalides roulants, guimbardes poussives, ustensiles démodés, les grotesques petites pataches dégingandées boitaillant en tressauts vers la disparition prochaine, le démantibulement final.

Je quitte la compagnie de trois Kroumirs d'une imposante malpropreté. Du bout des doigts, aux bras nus, au cou et jusqu'au crâne, en passant par le fond des yeux, ils sont imprégnés de poussière et croûtés de boue; toute la peau est culottée de crasse ou passée dans un coulis de suie. Le sans-soin, les souillures étalent sur le corps une couverte, un émaillage gris, un enduit qui se lustre par place, un vernis noir dans lequel les jointures tracent du craquelage… Pour réaliser ce vivant

poème d'ordure, il a fallu, certes, bien du temps, de la patience et de l'obstination. Et brusquement, un lavage banal effacerait cela?... Jamais. Car, ce sombre et cutané conglomérat est une affirmation de labeur, un affichage de travail, de l'activité certifiée. Donc, ils respectent, ils entretiennent avec quelque morgue, — noblesse de ramoneurs, — la saleté qui teint les mains et souligne les plis et les rides; ils laissent sur la peau poissante le noir se foncer et envahir; et elle devient triomphale, cette suie humaine. La racler serait sacrilège et naïveté, — puisque c'est aussi une bonne chaleur, un revêtement protecteur, un maillot économique, — cette seconde peau noire.

Vulgaire et banalisante, la propreté. L'eau pâlit et efface les traits : voyez la mine saugrenue et la figure informe des poissons... Le Kroumir, par supériorité, ne contrarie pas le tissage sombre voulu par la nature; il le laisse, comme une œuvre du temps, se développer avec tous ses accessoires. Pouilleux solennels, ils se grattent modérément et entretiennent une vermine amie, une menue compagnie, un petit monde dont ils sont les maîtres et les protecteurs.

Des soins secs, expéditifs et un peu adroits peuvent donner à cette négligence un aspect seyant et caractéristique, une malpropreté sans répugnance, même un peu coquette. La saleté devient un ornement corporel, une terreuse accentuation du teint, un fard sombre, du kohl à bon marché, une pâte de transpiration noire. On fait son visage à l'encre;

les ongles encadrés sont marquetés d'ébène. Et tout cela, en économisant du temps! Le lavage est toujours à recommencer... Ne soyons pas plus malins que les animaux qui savent bien les volontés de la nature. La poussière étant invincible, confessons, sans forfanterie bête, la victoire d'un élément plus fort que nous. Et avouons notre défaite en reconnaissant combien cette poussière qui nous assaille a sa parante valeur et aussi sa fantaisie : elle donne une allure de sans façon, un non maniérisme qui met à l'aise; elle assaisonne la peau, la décore de légers tatouages et de dessins charbonneux, — la crasse sainte qui colore la sueur du travailleur...

Alors, pourquoi souiller la belle pureté de l'eau si rare dans le désert, pourquoi offenser l'eau savoureuse faite pour désaltérer?

Dans un campement de nomades, je dépense un moment de sympathie au milieu des petits ânes...

Les bourricots, très satisfaits d'un harnachement haillonneux, pas offusqués du tout de porter des bâts couverts de boue ou des cacolets rafistolés à la ficelle, mangent posément avec une régularité de sage, le museau satisfait, la mine supérieurement philosophique... Insoucieuses au plus

grand superlatif et spirituelles par le dédain de leur réputation universellement écolière de baudets maîtres ignares, les inoffensives bourriques demeurent étrangères à tout ce qui n'est pas la sérieuse pitance. Les ânes, calés sur leurs quatre jambes en étais osseux, restent insensibles à mes offres de bons sentiments : ils mangent, sans hâte; et leur grosse tête impassible manœuvre l'une ou l'autre des longues oreilles, comme pour avertir avec charité les armées de mouches qui évoluent et pourraient finir par entamer la superbe patience asine.

Quand l'heure du travail sonnera, ils poursuivront la même méthode de calme; et ils peineront honnêtement, sans fougue imprudente, le pas mécanique, indifférent à la trique, l'œil tranquille et désabusé, le regard, dans une absolue placidité, rivé à l'absorption d'une songerie dont personne ne doit se soucier.

Hammam Meskoutine, — une coquetterie de nature, le kaïdat de la promenade.

Les gorges boisées s'égarent dans une montuosité folâtre, veloutée de graminées et d'ombellifères... Un rappel des environs de Spa, — avec une joie de végétation prodigue et des verdures en pavois. Les tamaris et les oliviers, les palmiers

et les citronniers enserrent la jeunesse verte des pépinières; les forêts de chênes-liège se déploient au-dessus de grandes fougères, sur des massifs de verdures où serpentent le lierre et les myrtes. Et de vieux thermes, avec columbaria à mosaïques, disposent du pittoresque et parent un coin de galante sentimentalité, une khroumirie bucolique.

Le ciel d'un bleu mou, presque spongieux, se dilate comme imprégné de lumière. Des eaux, éperduement coureuses, chantonnent parmi l'agacement des pierrailles; des cascades bondissent dans les argentures de la mousse. Les ombres, qui ont une timidité violette, semblent vaincues par la dominante toute clarté.

La pluie, — la pluie aux petits doigts verts, comme dit une chanson de Richepin, — a terminé son œuvre bienfaisante; elle est venue comme un propice baptême de la journée et elle a éteint la grosse chaleur.

Après l'averse, une fraicheur suave capitonne l'air; les couleurs brillent, remises à neuf, et les oiseaux repartis chantent la délivrance dans la liberté de l'espace. La poussière abattue laisse l'air filtré, clarifié et limpide; le ciel a des nuances vivaces de rire et de jeunesse; et la végé-

tation, qui sort d'un bain délicieux, se dresse refaisant sa toilette après le généreux débarbouillage.

L'eau vivifiante a versé avec de l'énergie, un éparpillement de bien aise, une voluptueuse délassitude; et maintenant, reprend partout, la joie de l'œuvre de floraison. Les foules de tigelles désaltérées, les familles de corolles douchées se remettent au labeur de vie, — et des senteurs délicates se répandent comme l'haleine des fleurs et des plantes ranimées. Une tendresse odorante flotte dans l'espace et envahit, proclamant, par toute l'atmosphère, la mystérieuse élaboration des aromes et l'immense belle humeur des travailleuses végétales ragaillardies.

A Philippeville, dans un café du quartier commerçant, sont venus s'attabler, à côté de moi, quatre mercantis habillés à l'européenne. Évidemment, quatre indigènes qui ont abandonné Mahomet pour le veston, la cravate longue et des opérations sournoisement lucratives... Ces renégats ont l'air foncièrement rossard, avec une tenue hypocrite, embarrassée d'affectation. Dans leur frimousse vilaine et cauteleuse, la peau fripée a pris un teint jaune et suiffeux qui descend jusqu'au menton mal rasé. Sous les paupières,

lourdes d'un apparent ensommeillement, des yeux salis demeurent aux aguets de l'affaire qui passera.

Sans aucun doute, ce piratant quatuor réunit des demi-castor de dernière classe, virtuoses de l'escroquerie dans toutes les formes de la légalité. Une nonchalance empruntée, un engoncement de caporaux en civil, des allures pesantes de portefaix et la chevelure soutenant mal le chapeau de feutre crient l'Arabe publiquement.

Sans s'offusquer de l'isolement où les gens du pays les laissent, ils boivent leur bitter curaçao et pignochent des biscuits secs. Quand l'un parle, semblant manigancer une combinaison, les autres rapprochent leurs inquiétudes de conspirateurs. Et si une bonne affaire allèche les cupidités, des rires de singes, des rictus en menaces de coups de crocs, grincent autour des grosses lèvres qui humectent le cigare.

Bône. Sur le commissariat de police, pointe un minaret. Et la tête mauresque de la tour porte une couronne de nids de cigognes. Une tribu d'échassiers s'est installé là un confort en plein vent, et vit très tranquille au-dessus de la badauderie.

Les nids s'ébouriffent de brindilles et de pailles

grises, — et des becs de cigogneaux surgissent, impatients de la becquée. La mère, à côté, sans émotion, fait sa toilette et épluche ses plumes.

D'autres de ces nomades du grand air vont à leurs affaires et, du bord de la corniche, mettent en branle leur lenteur anguleuse et partent d'un vol large. Et d'autres encore, recueillis, perchés sur une longue patte, somnolent, le bec enfoncé dans les plumes : un léger haussement d'ailes affirme par moment l'indifférence aux mouvements et aux clameurs des gens qui gesticulent et boursicotent, tout en bas, dans la distance qui réduit et amoindrit.

Les hauteurs de la Kasbah, à Bône, dominent le bossèlement gris de la ville, l'étagement des maisons qui, autour des dômes blancs et des motifs de verdure, descendent aux quais. De là-haut, la rade se resserre; les enrochements de blocs artificiels tendent vers le large des digues qui figurent le flottement de gigantesques serpents allongés.

Très peu de mouvements vivent à l'heure étouffante de midi et un calme sans pensée s'étend dans la solitude. Un grand cerf-volant joue dans la brise; une chanson de matelot monte par lambeaux; un éclat s'allume au lanterneau d'un phare, — et par delà, et tout autour, la mer écrase de son immensité.

De longues stries écailleuses remuent au passage de tartanes qui ouvrent leurs voiles et glissent vers le hasard des expéditions. L'eau rechignante, où le soleil ne parvient pas à exciter une joie, exprime de la fatigue. A travers l'azur maussade, les couleurs bouillies et brûlées deviennent des nuances passées, de la déteinte, des violets et des gris affadis ; le ciel feuilleté de petits nuages paraît construit en ardoises transparentes... Tout cela est lumineusement triste et accablant.

Les lueurs fantastiques qui ondulent sur les flots semblent, — comme de rapides aveux, — les reflets de choses submergées, des images qui remontent à la surface, le réveil de tout ce qui fut détruit et dévoré, une confession des douleurs et des ruines sur lesquelles elle vit, la mer engloutisseuse.

Dans le roulis de la vague molle, l'ogresse bleue, au souffle large, berce des morts.

L'Algérie est trop le pays de la lumière pour être le vrai pays de la couleur. Le ciel gros de chaleur, tuméfié de pouvoir éclairant, est si lumineux qu'on suppose, au delà, de l'autre côté, l'incandescence d'un second et plus puissant soleil. La dispersion des rayons en gerbes profuses fait flamboyer un ensoleillement implacable brutalement agressif,

qui tue et brûle la vie des couleurs. Le paysage est suffoqué et aveuglé dans la bouillante clarté. La grandissime illumination allume des taches vives; les tons sont scintillants et inconsistants, l'ensemble paraît gorgé, ivre de lumière.

La luminosité qui tombe, darde, se réfracte, prend une puissance accaparante et effaçante. Le jour fait rage et sa fougue criblante assassine la nuance. Sur un coloriage éblouissant, on ne distingue plus qu'un brouillard de clarté, une vaporisation lumineuse. L'abusif éclat a bien une gaieté en fête, de l'amusette parée, un rayonnement faisant danser des teintes pimpantes et folles, des nuances en fumées de cigarettes, — mais, rien ne s'affirme méditatif ou solide; les tons ne gardent rien de bellement vigoureux dans cette décoration gazeuse, mousse brillantée, irradiante fantaisie solaire, jour capiteux, limonade de couleurs.

Le spectacle est submergé dans la lumière. Un phénomène de limpidité à outrance dissout, éthérise les reliefs; et les figurations imprégnées d'ondes lumineuses deviennent pâles dans l'éclat de l'espace. Tout flambe en blanc tumultueux, et seulement, par hasard, subsistent, épargnés dans l'incendie, quelques flottements roses, des azurs courageux et des transparences inoffensives, les nuances étant pénétrées et éclaircies de soleil — comme des couleurs diluées. Alors, il ne subsiste qu'une frénésie de lueurs neutres, des jets d'étincelles miroitantes, un papillottement doré, un éblouissement ophtalmique, — sur ce pays des lunettes fumées.

La vue brutalisée ne parvient plus à considérer, détailler, analyser. L'aveuglement règne à haute température sur la réverbération du sol, dans le rouge blanc de la fournaise. Et quand s'arrête la photo-bourrasque, quand le soleil se repose, on ne constate encore que des tableaux ternes sur les ravages de l'intensité calcinante : les hommes sont en blanc sale, la terre est sèche, les arbres poussiéreux, les femmes portent des couleurs usées et passées, les ombres sont grises ou bleutées, l'ensemble garde pauvrement des nuances éteintes, des aspects cendreux après le surchauffement dans la sécheresse crayeuse... Nulle part n'éclate un de ces vermillons flamands, un brun gras et plantureux, un ton riche et fier.

Les couleurs d'Afrique, sous leur éclairage hyperbolique, restent légères et matinales, toutes en buées, laiteuses ou perlées, avec une grâce jolie, mais étourdie : un décor d'illusion. Ils sont inconnus, sous cette latitude, les tons solides et solennels, ces fonds délibérés, ces puissants coloris qui se drapent majestueusement pour les grandes et fastueuses cérémonies de l'aspect, ces nuances un peu magiques qui font des combinaisons d'étonnements et qui muent, se tranforment, s'éliminent, résolvant tranquillement les équations de la peinture.

Nous sommes plus et mieux coloristes dans le Nord, où l'admiration vénère l'empourprement des couchers de soleil, dans la grave splendeur d'une lumière calme. Ici, le tapage des couleurs

et l'effervescence lumineuse outrancière restent d'un colorisme moins saisissant que nos changements de cieux paisibles. La tonalité algérienne n'a pas l'émotion austère et pensive que donnent les féeries pures de l'espace septentrional et les grandes joies contemplatives de la Zélande... Les semences d'un art plus intensif et plus poignant doivent germer là-bas avec une meilleure tendresse, — et cette blanche Algérie grillée semble mieux un pays de littérature qu'un pays de peinture.



TUNISIE

Le commerce tunisien : une guettante juivaille opérant en soupentes et devant des caveaux où se mixturent, dans une négligente poussière, de contestables affaires.

A la porte de leur gatelas de négoce, ces Tunisiens bleus, coquets, une mignonne finesse de moustache sur un sourire au miel, avancent une gentillesse de manières en soyeuse invitation. Des clignements d'yeux engageants, des invites jetées en lazzo dans la foule, et le passant est ramené par une obséquiosité onctueuse. Des marchands avec leurs rabatteurs se faufilent à la capture du client...

Maîtres vendeurs, ces officiants du troc, avec des roueries d'usuriers, une entortillante amabilité et de religieuses invocations affirmant une sincérité scrupuleuse.

Dans le tumulte d'affaires à petits sous, — furtifs et cauteleux, chafouins et les doigts en crochets,

travaillent avec d'agrippantes façons, des voraces qui vivent dans le constant idéal de la piécette d'or et toujours épient ce que le voisin a dans la main. La rouerie de ces flaireurs, sans se départir d'une méfiance prête à sortir ses griffes, élabore des négociations, des ruses de Canaque, des extorsions douces, — mais, jamais de colère dans ce juif tunisien à l'échine molle; il est tacticien en douceur; il ne cesse de sourire que pour chiffrer; et sa désinvolture joue très serré. Tout en numérant ou en supputant des escomptes, il se répand en paroles, en développements et commentaires, en argumentations prolixes; et il est richement disert pour le boniment, ce cabotin d'affaires qui joue les grandes scènes du drame de l'argent.

Tout devient une opération : alors s'affute un regard aigu, brillant d'une malice pénétrante, finement devineuse, écorçant les supercheries. Ce regard surprend déjà quand, à Ghrardimaou, on se trouve devant les douaniers tunisiens, de grands mal lavés, dégingandés, aux airs de vagabonds, aux chaussures en pièces; ils notifient leurs fonctions par une plaque de cuivre sur la poitrine; et sans agitation, ils veillent; leurs yeux véritablement vrillent les colis. A bon escient, ils vous laissent continuer vers Tunis, le grand chef-lieu de la juiverie, dans ce pays de brocante et de revendage.

La curiosité, dans Tunis, est dévoyée dans un embrouillage en séries de dédales, de ruelles tortueuses, d'impasses incertaines, de passages étouffés, d'escaliers s'en allant indécis sous de grises arcades à verdures, pour buter, à la fin, dans un cul-de-sac trompeur obligeant au rebroussement... Et toujours, tracées en toquades, impromptus de topographies, des lubies de chemins, des voies informes, silencieuses, se perdant en des coins de ténèbres et de mystère : mais, soudain l'intime tableau, l'arrêtante vision d'une belle terrasse à balustrade losangée avec guillochures de tuiles vertes, et les bras nus d'une femme arrangeant des linges roses légers ; puis, sur un buste lourd, le poids de la gorge chamarrée de couleurs, — et l'esquivement de la femme qui, au bruit de pas, s'était penchée et s'épeure de ne pas reconnaître un familier du quartier.

Toute perspective est tranchée ; la vue est obstruée par la fuite en détours des bouts de rues insérées dans la condensation des demeures. Les ruelles ombreuses s'écrasent, faufilées entre les lourdes constructions de style cubique. D'incertaines verticales délimitent les masses de ces carrés étrangement élevés en matériaux très différents d'échantillons en hauteur, mais uniformes dans un même lit. Les bâtisseurs indigènes ne s'entêtent pas dans la régularité d'une chaîne d'angle ou la correction d'une crête. De la sorte s'accentuent, sous d'inquiétantes sinuosités, des apparences de vacillement dans de lourds amas de pierres.

La contemplation ne trouve guère d'ensembles dans cette massive uniformité, — mais partout une grâce prodigue de détails, un amusement d'ornementations nichées en des coins.

Des portes en jeu de patience enchevêtrent les assemblages d'une quantité de mignons panneaux de bois de cèdre; des tympans, sur une parade d'arcades, portent une danse d'arabesques stuquées; des voussures sont revêtues d'un décor de mosaïques en minuties multicolores.

Sur les façades nues, le peu de fenêtres marque l'indifférence de la rue; par place, de jolies ferrures, bombées vers le bas, font ventre devant le mur et laissent tomber une belle lourdeur de métal; des cages galamment travaillées font muselière aux baies: devant les appartements des femmes, des loggia, balcons soigneusement encagés d'un treillage vert, d'une clôture de volière sont vérifiés souvent par des jaloux qui gardent leurs épouses dans des poulaillers.

Plus loin, un vestibule montre, autour du pavage en marbre, des bancs, dont le bois est peint en kermesse de couleurs; des colonnes de marbre renflent les angles de cette antichambre; des cannelures, amoureusement travaillées, parent au fond une porte basse qui barricade son mystère sous un arc en fer à cheval.

Un tronçon de la rue s'obscurcit, à la fraîche sous un enchevêtrement de voûtes mal rejointoyées, et le cailloutis fait un détour pour ne pas déranger la placide margelle d'une citerne établie

sous un appentis étayé de montants en bois sauvagement travaillé.

En face, dans un joli coup de jour, sous un porche à colonnes irrégulièrement torses, s'illumine une cour à travers un merveilleux dessin de grille; au long des murs, grimpent de délicates nervures de colonnettes partageant des panneaux et, au fond, un perron lamentable étale son ennui entre deux jolies balustrades languissantes, déchiquetées en trèfles.

Et encore se suivent, dans un charme d'inattendu, des coins à surprises, des bouts d'étonnements, une fantaisie du constructeur qui ne travaille pas pour de larges rues ou de belles places à flâneries. Il faut guetter le joli dans les replis de ce labyrinthe à grands murs blancs.

L'avancée des étages accapare l'espace et fait de l'ombre sur la tranquillité de ce quartier de bourgeoisie... Parfois, l'oreille saisit des sons de darbouka rapidement étouffés...

Et dans un carrefour, de grises boutiquettes allument un peu d'animation; des barbiers opèrent et fauchent les chevelures à grands coups; des cafetiers taciturnes rangent sur des étagères le mutisme de leurs clients accroupis.

Non loin de la Marine, aux côtés d'une petite église étriquée, une Mauresque est assise sous une

porte... Beauté bastionnée, avec des rayons sombres dans des yeux en meurtrières. Entre des lèvres lourdes, une bouche où gitent de grosses tentations. La chevelure noire, gravide, est mal empaquetée dans un foulard rouge et vert barrant le front de belles rayures vives.

La femme, jeune encore, anonchalie, paresse à l'air chaud, le corps desserré, abandonné. La gorge, par un dénouement de cordons, se montre assez pour se vanter d'une chair belle et tendue de désirs. L'avant-bras découvert paraît d'une graisse dure, une replète sécheresse.

Et la femme, les yeux tranquilles, à un essai charabiant une avance, répond d'une voix étrangement grave, une voix de surprise, une voix déçue.

Une promenade arrêtée près de la rue Sidi Bou Krissan, devant une œuvre portière, entrée alhambresque, beau prélude d'une demeure soignée.

Deux robustes jambages de marbre : en haut une demi-rosace sillonnée de réseaux de ferrures en meneaux, et majestueux, les panneaux étalés : un cloutis noir, profus, ocelle la boiserie sans peinture, la boutonne comme un dolman, mais en tracés prodigalement fantasques. Une foule

de points se meuvent suivant les lignes d'un dessin perdu. Des arrondissements en volutes légères partent, reviennent, repassent au même nœud, allant en vols de mouches toujours rappelées à une origine. Tout à coup, la biffure d'un crochet file vers un angle. La complication fine est indévidable, la confusion déroutante et moqueuse fait un « tu ne m'auras pas » au regard suiveur. Le pointillé, avec cette légèreté rieuse de fuite en voltige, fait un sautillement de dessin, la fantaisie d'une nervosité en picotements. Noire éruption de boutons de fer dentelant sur le gris tranquille des panneaux un brouillis de méandres où se sont usées des patiences d'artisans.

Largement, tout autour, la façade vaste se déploie, simple, plate, nue, en respectueuse manante devant cette aristocratie d'entrée, devant cette coquette aux jolies extravagances de manières, devant cette princesse des portes — qui s'est mis des tas de petites mouches.

Barra! barra!... La majestueuse indifférence d'un haut dromadaire, acquiesçant longuement du cou et accablé sous des charges d'alfa, m'arrive dans le dos, me rejette dans un groupe de nègres et de Zibanais vociférant à grandes gesticulations, d'où je ricoche dans une cohue, poussé,

entraîné, dévié, ramené sous l'assourdissante criaillerie de ces souks tunisiens.

Les marchés fameux s'étendent tortueux sous des voûtes délabrées, sous des planchéages troués. Dans une étrangeté de constructions en inquiétant équilibre, béent, sous des auvents, des loges cubiques basses, vrais terriers de commerce forain. Un négoce mal nettoyé, gisant par terre, dans ces galetas d'affaires, se mêle à de petits ateliers qui tapotent, coupent, martoquent sans hâte. Les marchands en cage sont accroupis dans leur boite à fouillis et surveillent, dans l'apparat d'un insouciant désordre, des tas de vieux raffuts, des étalages en ramassis gris de raclures d'arrière-boutiques, rossignols et antiquailles boiteuses, bric-à-brac usé, vieilleries d'un démodé comique. Interminables, elles se succèdent, les poudreuses échoppes tassées où trônent, sur des stratifications de résidus et de balayures, les uns graves comme des sénateurs, les autres tempêtant d'égosillants appels, des négociants qui ont tous l'air de marchands de poussière. Des ruelles pauvres de jour, parquent en quartiers et en compartiments les différents métiers, batteurs de cuivre, selliers, bijoutiers, drapiers et parfumeurs aux senteurs lentes et suiveuses.

Et partout une foule qui cherche, une foule composite échantillonnée des races arabisantes, Berbères et Kabyles la tête empaquetée, Maures au long profil, Italiens sourieurs, Koulourlis un peu Turcs, et Berranis ; et dans cette multicolore

parade des aborigènes, le carnaval des juives à embonpoint drôlement culotté et qui sous leur mitre dorée se peignent les sourcils en paire de moustaches. Les musulmans blancs semblent en peignoir de bain, et les Tunisiens gentillets, drapés dans leur manteau bleu à soutaches noires et le gland de la chechia leur battant les épaules, se faufilent avec des souplesses félines. La foule compacte, sous une perspective de têtes rouges, s'allonge par la filière des rues et s'agite, poussée, cahotée, impatiemment vivante et toujours charivariant des couleurs. Remuement en méandres, secouement de beaux chiffons dans une vivace cohue densifiée, coude à coude d'une agitation en mal d'affaires, surexcitation de trafic concentrant la foule piétinante, long et roulant serpentement de masse bigarrée dans les heurts de l'entrecroisement, indébrouillable confusion fourmillante, avec des éclats d'imprévus, des étonnements de fortuités étourdissant l'attention, grisant le regard au milieu des distractions de parfums complexes, odeurs de fruits et de cuirs frais appariées avec des senteurs de benjoin et d'ambre que larde le fumet de pâtisseries grasses.

Une vieille accroupie, la poitrine au vent, tend une boîte de lacets et psalmodie ses réclames à l'indifférence de deux femmes arabes voilées de noir.

Un Maure, en loques jaunes, transporte de l'huile dans des outres de cuir.

L'impassibilité d'un beau Musulman au caftan ardemment bleu, tranche les rassemblements d'un air qui ne daigne pas.

Un moricaud mal mouché confectionne, avec l'aide de tous ses doigts de ramoneur, des beignets grillagés devant la gloutonnerie d'un groupe de petits orduréux.

Un vieux balafré, en espèce de robe de chambre violette et le turban en ruines, emporte sa maigre portion de victuailles dans un foulard rapiécé.

Un marchand de soieries, monté sur son étalage, tend une gandourah et déclame un boniment de charlatan invectivant la concurrence, — et le grand lascar mime à pleines mains sa verbeuse vantardise.

Des chiens furètent le museau bas.

Un changeur juif, de vastes besicles sur le nez, manie sur un tréteau de menus cuivres gluants toujours recomptés.

Passe, le calme d'un adjudant à mine de janissaire ultra-moustachu et promenant une colichemarde d'opérette.

Puis, l'attrapade, à violentes cinglées d'injures, de deux voisins rivaux; la foule s'entasse, commente et prend partie, tandis que des mômes farfouilleurs se glissent entre les jambes des curieux pour chaparder au petit bonheur, escamoter à l'aventure.

Des crieurs, patentés par insignes, dans le quartier des tailleurs et des cordonniers, promènent

la marchandise à bras tendus avec un hurlement d'enchères dans l'assourdissement de vingt opérations enchevêtrées.

En un coin, un conciliabule rapproche des têtes, agglomère en complot de mauvais types à mines de putois et friponnant un projet.

Guetteurs d'occasions, chercheurs de dupes truqueurs et aventureux se démenant et finassant, bibeloteurs à connivences sournoises, artistes de la brocante et robins de marchés à l'avocasserie roublarde opèrent dans un boucan de rumeurs, dans l'entraînement d'un incessant verbiage.

Ce négoce tapageur et jacassant entre grapilleurs de menus benefs a des scènes de drôlerie commerciale. La faction de l'acheteur avant d'engager des pourparlers est une minutieuse circonvenue de l'objet, une fascination de regards à la fouine. Puis, la cajolerie du vendeur exalte cette merveille unique avec des mots qui atteignent le désespoir quand il doit quitter une relique si chère; lamenteux, il invoque tout ce qui est au ciel pour assurer qu'il ne gagne pas un rouge liard du pays et il félicite l'heureux acquéreur. Mais celui-ci, le marché passé, avec un sourire quémande un dernier rabais, un rien, un sou. Le marchand n'en démord et veut même le surplus de deux sous pour un café. Une galerie de curieux s'est massée et parfois des compérages interviennent.

Les affaires se trament en cohue. Sur ce marché tapageant, dans le tassement des carrefours, les transactions sont des joutes de duperie. Partout,

la juiverie travaille pour le lucre dans un tortillement de combinaisons avec les traquenards du raccommodage et les maquignonnantes astuces de ces Arabes qui useront trois quarts d'heure pour tenter la conquête d'un sou de rabais.

Tout le jour, fermente ce boursicotage de débris et de défroques avec clameurs invocatrices et glapissement de marchandages; des curieux entassés suivent la manigance d'un achat; des Abrahams aux méfiances hérissées, happent à l'affut les petits profits qui peuvent choir, et les stagnances de foule compacte sont tout à coup scindées et aplaties aux murailles par un passage de mulets dont le conducteur crie : Barra! barra!

Derrière Dar El Bey, sur les marches d'un hammam pavoisé de linges séchants, — un pauvre diable, chauvi par le soleil, un minable perclus sous des guenilles fourrées de crasse, un éclopé répugnant, les yeux gâtés, le front honteux de croûtules se propageant sur le teint olive de ce pauvre en pourriture qui a le chapelet arabe autour du cou. En manière de gandourah, les pièces d'une vieille chemise de couleurs passées découvrent les hideurs d'un décharnement balafré de plaies...

Le mendiant est accroupi — comme réunissant

les morceaux de son pauvre être — les tibias livrés aux mouches, — et il nasille sur trois notes tranquillement agaçantes un chantonnement de douleurs, une monotonie qui pastiche une musique de canard ou par moment une plainte plus criarde en mode de chien écrasé. Obstinément, il poursuit sa pleurarde imploration, — et tend une main raguée, sans pouce, et couleur de nèfle.

. . . .

Sur le tapotement sec d'une paire de mignonnes claques de bois, sort de la maison de bain une prestancieuse Juive, le teint de stéarine, la poitrine bellement épanouie sous des colliers d'or et des chaînes tombant bas. La chair claire du cou très dégagé est heureuse, gardant encore un peu des frissonnantes caresses de l'eau, — et des pensées distraites glissent du sourire entre les lèvres. Cette belle femme de mystère, cet être de douceur noire, jette quelque karoubdin du bout de doigts vêtus de mitaines vertes, et passe, laissant derrière elle et sur le tassement du miséreux, les flottements d'un étrange parfum, un parfum de magicienne, un parfum endormeur, un parfum de sortilège, un parfum bleu...

Les mosquées pâles, en rêves blancs, étendent des murailles nues, des murailles de vastes tombeaux.

Au porche, une mélancolie blême sourit; un peu d'ornementation pieuse se décèle; un coin de cour, en échappée, aligne une parade de colonnade, des coupoles dentelées, une géométrie décorative, une engageante composition de précises symétries, — pages des beaux temps de l'architecture arabe. Ces réguliers arrangements se massent en soubassement élégant, pour porter et hausser la pointante fierté des tours, des tours polies et élancées, des tours fines, montées très droites, des tours en style asparaginé qui, de-ci, de-là, jalonnent le panorama de la ville.

Dans une fixité de garde, raidis par la rectitude des lignes, ils veillent, les minarets, plus brillants que le ciel; ils éblouissent d'une clarté radieuse, d'une blancheur de jeunesse, d'une lumière de vigilance. Et leur tête se capuchonne d'un tuyautement de petites arcades faisant collerette empesée, autour des encorbellements en échauguette de mueddin.

Orgueilleusement verticales, ces droites et lumineuses minceurs font de longs chandeliers blancs; une fantaisie s'est minutieusement complue dans le détail de l'arrangement des matériaux, dans le fignolage de petites saillies et de panneaux mystérieux historiés de signes d'une cabale koufique.

Des minarets portent l'économique satisfaction d'une couronne de veilleuses dans des verres mi-remplis d'huile et logés dans des caissettes de bois. Mais, toujours, ce sommet s'entoure du

balcon en bobèche coupée, et sur ce chandelier géant s'effile un éteignoir en clocheton faïencé.

Vigie des mesdjed, ces minarets sont frêles, délicats, en reliquaires, parés sans surcharge, à plat, de rampes et de corniches ajourées, stuquées; ils sont fouillés d'incrustations de marbres précieux, en caresses roses autour de carrelages d'une composition naïve, en assemblage de boite de construction. Cette décoration arrange une grâce puérile, une tenue de jeunesse et de candeur claire, — tandis que les luisants qui dorent la calotte et brillantent les tuiles vernissées font une toison de soleil, une coiffure d'orgueil : et la tour, plus glorieusement verticale encore, redresse sa superbe parée laissant à ses pieds, dans la poussière des marches, lieu d'asile, pourrir une vermineuse mendicité geignant ses quémandages de kharoubtins.

Dans le Bardo, la hâblerie tunisienne, avec un encensement d'épithètes, célèbre le temple du faste beylical, le sanctuaire vénéré où trônent la grâce régnante, la justice suprême et la puissance des armes, dans l'éblouissement du luxe oriental... Et le voyageur trouve, platement et dans les décombres, le chef-d'œuvre de la rococoterie. Une épate à bas prix, la défroque d'une splendeur

sage qui a refait les additions des fournisseurs, des arrangements mesquins de redorures, un raccommodage parcimonieux, un retapage de petites choses, le souci de ne rien laisser perdre, des restes faisant un tralala de pané, une esbrouffe qui semble avoir utilisé les matériaux de démolition d'un vieux palais pour confectionner cette majesté de village.

A part la cour d'honneur, géométriquement marbrée, les colonnes et les pierres rechignent avec des dislocations de chaumière; les bois peints et la décoration plaquée des salles de cérémonie sont d'un toc de bazar. Des toiles, des bibelots, des pendules astronomiques et de vieilles images de gloire belliqueuse pioncent, dans le sans-soin et le désordre d'un magasin d'accessoires.

La morgue en parade et l'apparat étriqué des trônes présomptueux suent le moisi; les chambres de justice ont une arrogance de zinc doré, et le confort des appartements est à peine combiné pour un dynaste voituré par des mulets et entouré de seigneurs qui fument des cigarettes à deux sous le paquet.

. . . .

Or, tout à coup, là, une éclosion délicieuse dans un frais enchantement...

Aux côtés de la façade en grimace de la masure abritant les oripailles de la pompe beylicale, repose l'ancien harem construit par Mohammed-Bey et livré maintenant à l'encombrement d'une

collection de beaux travaux de pierre et de statues rafistolées, et dont encore — par un bout de bras ou un fragment de draperie — on perçoit la pure conception. Mais le milieu est un nid de charmes. Au haut d'un noble escalier de marbre blanc, la fraîcheur d'un patio songe autour d'une fontaine d'albâtre. Là s'ouvrent, comme pour y puiser le frais, de belles salles calmes avec des recoins de tranquillité voilée, des niches en courbes reposantes, quelques meubles joliment contournés, tendant un moelleux fait pour des éveils longuement étirés. En forteresse contre la chaleur et contre les indiscrétions du dehors, cette retraite donne encore une impression de vraie volupté dans un luxe hautement autocratique. Il reste, entre ces murs attendris, de la sensualité savante, des amours de pachas, et, après tant de moissons de baisers, des senteurs de passion et des gestes d'étreinte. Supérieurement combiné, tracé, ordonnancé, ce temple en tous ses coins chuchote l'excitation, les énervantes chatteries et les exquis mensonges qui troublent la chair et allument le cerveau. Il y a du péché plein la maison, scandaleusement et délicieusement. Des tentations flambent devant l'image de la soumission de la femme avec d'étranges lueurs aux yeux et l'attirance des lèvres aimantées.

Vraiment, elle devait être de ton parfait pour les abandons du maître, cette cage à femmes où se préparait avec science le régal des breuvages fins, — tandis que l'air se mixturait d'une taqui-

nerie de senteurs. Devant les pas lascifs de la Saducéenne, devant des Omphales et des Dalilas expertes, les bras tendus vers les fêtes de la luxure, le plaisir du mâle dans la dépense de ses forces devait rouler en des gouffres de joie. Entre ces murs, on la rêve toujours triomphante, l'idolâtrie de la beauté ; des douceurs virgiliennes, des impétuosités jalouses et les meurtrissures d'un délire d'exaspérations glorifient la femme, qui ne paraît ici que « vêtue de volupté sous la lumière du rire ».

Maisons de repos et de silence, maisons d'égoïsme et de paix, ces demeures lourdes et bastionnées, s'épaulant aux rues par de grands murs unis, de mine hermétique. Les grosses habitations en quadrilatère semblent décapitées au niveau de la culminante terrasse. A peine le luxe d'une arcature près d'une farouche fenêtre à barreaux ou d'une ouverture chichement mesurée ; un insouci de façade qui affiche un entier mépris du passant ; et la porte, lourde et basse, l'emmuraillement et les treillis de fer font bernique à l'épiante badauderie.

Ces masses en grands cubes blancs, ne respirant que par de menues baies indispensables, enferment l'intimité du foyer dans leur mutisme

haut muré. Elles closent l'existence privée; elles couvent la vie d'intérieur.

La rue n'est qu'un chemin; et ces jalouses bâtisses se soucient fort peu de ce que fait cette rue, simple instrument pour ceux qui ont de la distance à abattre. Et obstinément, ces forteresses du repos familial, avec de rogues défiances plantées autour de leurs entrées rébarbatives, concentrent dans leur intérieur leur confort, leur décor, leur gentillesse de prévenances.

Que différentes, et heureusement différentes de nos logis aux façades en parade, avec leurs compagnies de croisées épanouies, toutes ouvertes, gourmandes de potins et soucieuses du voisinage. Nos demeures à fenêtres en vitrines, installées en curieuses sur le trottoir, sont maisons à cancans, observatoires de la circulation, loges à commères; elles épient de tous leurs carreaux et apportent dans l'intérieur tout le jour, tout le tapage, toute la poussière de la voirie.

Maisons de repos et de silence, maisons d'égoïsme et de paix, ces demeures lourdes et bastionnées.

Aux confins du quartier de Bab-ed-Djezirah, près de la mosquée Djama-ed-Djedid, dans les décombres, un attroupement de curieux, les uns

accroupis, les autres graves, debout, tous silencieusement attendant; et ce stagnant désœuvrement, l'attention rivée, fait grand rond autour d'un négro remuant, évoluant avec de vastes gestes prolongés encore par une baguette blanche.

L'homme parade une annonce à fracas cinglée d'exclamations excitantes; — puis, reprennent les appels de deux musiciens tapis dans une dépression du sol, un vieil édenté soufflant dans une flûte de bambou, et un long éphélidé, voûté, pauvrement barbu, tapotant une darbouka vernie de crasse...

Maintenant, l'histrion noir se promène, majestueux, déboutonnant un balandran grisâtre qui flotte au vent et montre un linge cendreux. Il discourt de merveilleux et de surnaturel, avec invocations aux saints noms de marabouts et de talebs vénérés : à chacun de ces noms, le parleur porte la main à son front, puis baise le bout de ses doigts, — toute l'assemblée, sans manquement, en fait autant.

Le nègre verbeux secoue de longs cheveux bouclés qui encadrent un sourire saliveux et des yeux fins et roublards; il mâchonne des béchiques pour se récurer le gosier, et d'une voix grasseyante annonce (mon voisin avec des morceaux de charabia italien me met à peu près au fait) que grâce à un pouvoir unique à lui confié par de grands et toujours respectés descendants de Mahomet, — ici, répétition du même cérémonial respectueux, — il fascine et asservit les ser-

pents, — comme il va le faire voir à tous ces sidi s'ils veulent le gratifier de quelques sordi.

Des sous tombent dans le rond.

L'homme sort de sous un amas de couvertures deux outres de cuir.

— Là dedans, deux serpents!... Ils sont immenses...

— Oui, oui, oui! affirment les musiciens compères.

— Ils sont terribles...

— Oh! oui, oui, oui! confirment les deux acolytes.

— Voulez-vous les voir, dociles à mon commandement?... Alors, donnez encore quelque monnaie.

Lentement, un des serpents saisi par la queue est extrait de son logis et jeté au milieu de l'espace libre.

— L'autre est bien plus effrayant... Je ne suis pas sans inquiétude... Allons, encore quelques sous, cela vaut bien ça.

Les deux serpents, de taille médiocrement imposante, s'entassent en amas au centre de la place, enroulés et accourcis.

Devant les deux animaux, qui inspirent toujours une grande frayeur aux Arabes, le boniment reprend et affirme les méfaits et tueries dont se sont rendues coupables les deux bêtes qui sont là.

— Oui, oui, oui! corroborent le vieux flûtiste et son voisin.

— Si vous me donnez encore quelques sous, j'aurai l'audace de les enrouler autour de mon bras...

— Oui, oui, oui! fait l'accompagnement.

— J'irai jusqu'à leur livrer ma tête à attaquer.

— Oui, oui, oui!... Et les musiciens, toujours confirmant leur dire par le tapage de leurs instruments, accablent le patron de louanges dans lesquelles reviennent en refrain les épithètes prodiguées de *kébir!* grand, et *mansour!* victorieux.

Quand la recette, en petite averse de sous, est suffisante, la musique entame une longue et complaintive histoire; le nègre se dénude le torse et, en un mouvement de plus en plus accéléré, gambade autour des serpents une bamboula accompagnée de grimaces et de chants; une gesticulation bizarre remue un fichu rouge.

Les deux serpents attentifs, intrigués, se détendent, s'allongent, puis, ragaillardis, ramassent tout l'arrière de leur corps tassé en socle et là-dessus redressent une jolie nervosité; de verticales vigueurs tendent en hauteur deux têtes plates qui pivotent visant toujours le danseur et pointant avec une constante rage de petits jets de langue.

Le maître change son jeu; il modère ses manœuvres circulaires et se fait hypnotisant avec de grands yeux de voyant, des mines divinatoires, des attitudes de semeurs de sortilèges, des gestes arrêtant l'invisible épandu dans l'air. Il dit de

mystérieuses formules aux deux reptiles qui paraissent maintenant étourdis, éberlués, et se laissent prendre et manier.

Enfin, les rassemblant avec sa baguette blanche, l'homme les ranime, se met à genoux devant eux et offre le dessus de sa tête sur laquelle les serpents s'escriment, dardant de la langue. Mais le noir a des souplesses sournoises, des détours qui esquivent et parent ces coups droits.

La journée à Carthage, c'est obligé... Mais d'avance le pèlerinage agace par la certitude de démolir de l'imagination.

La voiture attend. Je me mets en route avec un guide, vieux sémite pas rasé, salivant sur une cigarette et italianisant des bribes de français.

Le jour est grisâtre; des menaces d'averses grimacent.

Le cocher, un beau noir en mante bleue brodée de galons passés, fouaille deux pauvres bêtes qui sentent bien qu'elles en ont pour de grandes heures de trot... Mais voici un quart d'heure que le juif baragouine des explications.

— Assez, c'est bon. Je sais.

Le vendeur d'indications, qui voulait donner la bonne mesure de phrases, me libère de tout préventif commentaire en patois international.

A travers les montueuses campagnes, par des

terres empierraillées, pauvrement cultivées, le long de chemins muletiers, nous effectuons le tour convenu, le passage devant les piteux débris d'une hypothèse de basilique, puis la station à l'amphithéâtre, simple fond de verdure d'où émerge une insolente croix en signe de conquête... Une totale déception, un ravageant désappointement devant ce rien. Quelques fondations puissantes, massifs défis, tiennent encore au sol et le mordent, — comme l'enracinement de plusieurs piliers de ce prodige d'aqueduc près de la Malka. Pour le reste, il faut, de confiance, admettre dans un sillon des tracés de tours; il faut voir dévotement des vestiges vagues de puits funéraires, retrouver dans un tas de cailloux des débris de thermes et supposer la triple muraille; et enfin, aboutir à l'arrêt en plein champ, au coup de canne pointant l'endroit où pouvait être la demeure d'Annibal. Au milieu de cette glèbe maigre et rocailleuse, revêche à la production, ont probablement germé d'impératives pensées qui faisaient dévier le monde. Le peu que l'on découvre, le subjectif que l'on espère ne sont plus même des ruines de ruines. C'est le rien absolu, l'effacement rongé obstinément par le tourisme. On les voit, les nomades du sport excursionnique, attentifs devant le béant d'une fouille et demeurant à la pêche d'une aubaine, à l'affût d'une trouvaille ébréchée. De braves gens en chapeau de paille, travaillent le sol à la bêche et jouent ce personnage de Labiche qui flaire le Romain.

Un peu de vie remue du côté des citernes dont les majestueuses entrées, victorieusement maçonnées, sont planchéiées et servent de taudis à des bergers de la Malka. Près de ces irrespectueuses taupinières, mijote la pitance de ces rustres crasseux.

Sur la lassitude du paysage, enfin, pontifient, du haut de la colline, la chapelle du roi Louis IX et la grosse bourgeoise de cathédrale en marbre blanc, quartier général des pères blancs du désert casernés non loin et manœuvrant, le yatagan au côté. Sous leur coupe est encore le Musée qui concentre les produits des fouilles de Byrsa. L'annexion cléricale est sur tous les environs et surveille le développement d'un commerce de guides, de photographies, de guichetiers, de collections et de pourboires. Le musée a de jolies précieusetés de mosaïques, tapisseries aux petits marbres de couleurs tendres, et une collection de mignonnes lampes puniques à deux mèches d'une grâce simple en retroussis de foliole. C'est, avec des amputations de statues, dieux et chevaux de pierre, tout ce qui reste : gloire tombée en débris de céramique.

Dans les champs malingres, dans ces plaines cariées, rien ne subsiste; l'antique grandeur matérielle s'est émiettée en cette menue pierraille qui paraît fatiguer le sol et lui fait mauvaise et triste mine. Le passé s'est désagrégé et s'en va, voltigeant le long des routes, au moindre vent, comme la poussière du temps. Les lambeaux de

fondations étouffées sous le sol, les mornes tachetures de la pierre morte, les quelques tronçons de colonnes renversées, font le cimetière d'une ville, un cimetière dont la concession expire, dont on retourne le sol et qui dit le balayage des politiques aux éternités silencieuses.

Pour le promeneur solitaire, la pensée seule de l'imposante cité erre encore en souvenir fantômal sous le ciel gris. Mais, l'impression n'est pas même de mélancolie; elle reste littéraire, entièrement. La songerie ne s'accroche à rien; la piété ne s'adresse qu'à des bribes de pierrailles informes, pantelantes, raflées par l'obstination des années; la pensée vague entre les peut-être supposés dans l'incertitude de la topographie, et l'on ne retrouve pas même un cadavre de ville sous le broutement des troupeaux qui rongent ce repos.

Le pauvre port n'est plus qu'une mare dans son envasement; c'est un étang de campagne bourgeoise où s'alourdit une eau terne. Il en est ridicule, ce débarcadère de ruisseau qui ne porte pas même le flottement d'un canard, et les grandes annales de ce marécage délabré paraissent impostures grossièrement vantardes... Carthage éteinte n'est plus que sur la carte des billets circulaires, et, tombée dans les cartonnages de l'opéra, elle serait pitoyable sans la pieuse volonté et la patiente magie d'un des plus grands du royaume des Lettres.

La dernière consternante sensation est celle

d'une fin de monde, l'effacement définitif d'un immense ensemble d'efforts et de peines dans la grande indifférence de l'espace.

Les lamentations du vent s'en vont sur l'abandon et la désolation de ces terres par où, dans l'autrefois du triomphe, passait l'axe du monde et où fut une des forces de l'Histoire.

Et la mer impassible continue, comme alors, un chantonnement vague qui, aux côtés de cette déchéance, dit la résignation et l'irrémissible de la fatalité.

Un jeune pâtre lance sa calotte rouge en manifestation de joie à un envol de cigognes et coupe le silence de ses interpellations aux bellaredj... Seul appel à l'avenir, seul cri d'espoir qui, devant cette décrépitude bien finie, manifeste la jeunesse et la sève de vie en ces parages croulants où se nivèlent des effondrements.

. . . .

J'ai voulu attendre... Même aux heures équivoques du soir, n'apparaît pas une grande revenante. Elle reste obstinément muette à la dévotion du penseur, la puissante Byrsa, dissoute définitivement en cet absolu du néant, — sans qu'il reste de quoi teinter l'impression d'une tristesse.

Longue, longue, la route débraillée serpente par le défoncement de plaines caillouteuses, et enfin se cabre, commençant l'attaque des hauteurs du cap de Carthage.

Un lacet cahote dans les contreforts ouverts en béantes entailles ou amputés par des torrents. Des ravins tranchent le chemin sur lequel, plus loin, des arbres trapus accumulent et nouent des racines en amas de serpents.

Des versants sont enjolivés de lauriers roses; dans des echancrures descendent des plantations d'oliviers, des jardinets de figuiers et de cactus.

Et enfin, dans un ébrasement lumineux, après un dernier détour : Sidi Bou Saïd, dans le décor d'un théâtre de rêves.

En amphithéâtre, le village saint (où depuis peu la contamination des semelles roumies est tolérée) étend une dislocation de bâtisses, un fatras de constructions closes que semblent feuilleter les lignes des toitures plates. Proches, les murailles en décombres s'affaissent autour de l'emboîtement de grands cubes blancs. Les façades pesantes, trouées d'une sournoise porte basse, font gradins; les rues en grimpettes, péniblement praticables, — des rues dont l'indifférence abandonne des morceaux de sol aux grandes pluies, — effectuent l'ascension tortueuse de ce pêle-mêle de demeures empilées.

Au long des murs insoucieux d'alignement, et sous les reflets du jour en violents éclabousse-

ments, s'ouvre une somnolente boutique dans un renfoncement de caveau moisi; là, trône la reposante gravité d'un traficant, sa balance au côté, marchand de tabac ou de sucreries.

Dans le calme des rues, va l'impassibilité des haïks en fantômes blancs bardés d'indifférence.

Des gamines aux yeux de surprise s'écartent chiffonnant de leur marche de belles jupes à rayures vives.

Sur la place disloquée, en belle importance, est installé le café sur un haut perron d'église, — et certes, voici un des jolis coins du pittoresque arabe. Sous un bariolis de grande tenue, ce café repose dans la certitude de sa majesté, comme un frais sanctuaire de paresse où officie, en grave et interminable lenteur, dans la poussière respectée, symbole de calme, une confrérie de silencieux médusés, humeurs de petites tasses.

Enfin, au terme de l'ascension, pointe la vigilance d'un phare, — administrativement abominable, — devant un resplendissant tableau d'immensité.

Le moutonnement bleu de la Méditerranée bat les côtes où bruirent, dans le recul des siècles, les gloires de grands forfaits... Mais l'oubli est venu en doux efficacement. Un brouillard d'années a fait disparaître tous vestiges; et le vaste silence engourdit la tranquillité de l'insouciante solitude. Repos admirable, rénovant, rajeunissant les temps et allongeant son calme dans l'environnement des crêtes sommeillantes. La vue s'étend

jusqu'aux lointaines montagnes de Zaghouan, franchissant une étendue de plaines aux lumineuses verdoyances, piquées de koubbas crayeuses. Les oliviers et les vignobles entourent de vieilles constructions sarrasines qui gardent encore de la morgue dans leurs croulantes pierrailles. Et autour du promontoire, dévale le pittoresque de Sidi Bou Saïd. Les toitures plates, les terrasses herbues, tombent les unes sur les autres en dégringolade écrasante. De pauvres très vieux murs ébréchés retiennent ce dégingandage de bâtisses qui s'effritent; et les morceaux d'enceinte se montrent comme des crocs de citadelle blessée. Ce redressement en défense, ce village dont l'escarpement semble en garde, conserve dans son délabrement de hautaines allures, un chic raccommodé, un souvenir de vigueur, une toujours envie de menace et d'ardeur batailleuse. C'est là du caractère arabe intensément condensé.

La descente passe devant le tombeau d'un marabout de grande réputation, l'un des plus fameux de la contrée et régulièrement encore honoré de pèlerinages. A la grille qui barre la logette noire où s'allonge, entre quatre chandeliers, le sarcophage peinturé, une fillette, — une fillette aux traits inachevés, — les doigts accrochés, se pend avec des attitudes qui infléchissent sa taille en gracieux ondulements; dans la dévotion de cette fille de race, il y a un éveil de volupté, un essai de séduction...

Mais à côté, arrive se camper un grand vieil-

lard : une barbe sauvage, des traits sombres et durcis par la poudre des étapes, compliquent d'effroi l'étrange majesté de ce patriarche de grandes plaines.

Le musulman, la main sur le front, accomplit ses dévotions au fils du prophète et marmonne la complainte d'un interminable désespoir mêlé de supplications... Mais, devant l'insistance de ma curiosité, le vieux fanatique ramasse son bâton ; il s'en va, maugréant contre la souillante intrusion d'un infidèle effronté, d'un kafir, — et il tourne vers moi, de très haut, en malédiction, de grands yeux chocolat acidifiés de haine.

L'art, a dit Bacon, c'est l'homme s'ajoutant à la nature.

L'art de ce pays d'énigmes et de symboles trace les contours, suit les filaments, dessine les gestes de ce composite muet, complexe, qui se recueille dans l'attitude même de l'Arabe. La fierté de la race persiste, évidente, par fragments, malgré des docilités qui nous paraissent rusées. Leur résignation doit toujours cultiver des espoirs de liberté, dresser des rêves de survie et verser la généreuse consolation à ces domestiqués.

Le Musulman, malgré la dose de civilisation chrétienne de plus en plus mixturée à son exis-

tence, reste indéchiffrable et garde son âme en brouillard. Déconcertant, il trouve d'admirables gestes de hauteur pour accepter, sans hâte et avec un très noble naturel, l'effigie sympathique et toujours désirée que porte une pièce de dix sous. Le ciel, endetté vis-à-vis de lui, envoie le hasard payeur, sans plus. Il méprise l'aumône, mais il est convaincu que le prophète, toujours fidèlement vénéré, lui doit la subsistance et se manifeste par la main du roumi. Telle paraît la condescendante pensée de ces beaux gueux qui drapent haut leur paresse et mettent du chic dans leur veulerie. Devant des temps adverses, leur orgueil est remisé; mais, intacte subsiste la conviction que cette provision de dignité servira plus tard, souverainement triomphante dans la victoire de la race qui *doit* être élue.

Ils ont amassé assez de gloire et assez allumé d'éclat dans les siècles; ils se rappellent, ces grands envahisseurs, qu'un mauvais guignon plutôt que l'adresse de Charles Martel leur a fait perdre une partie dont l'enjeu était précisément la France et l'Europe. Ils ont été la civilisation des terres chrétiennes; et leur impuissance a encore l'air d'une soûlerie de gloriole. Une jactance confiante persiste, logée dans les veines. Et l'on serait tenté de croire que ce sont les Arabes qui ont laissé la traditionnelle fierté dans les hidalgo aux verbeuses vanteries. Il est superbement arabe, le mot de don Gonsalve de Cordoue, le « grand capitaine » jetant des millions à la prê-

traille quémandeuse et disant : « Voilà pour la réparation de vos cloches fêlées d'avoir sonné des *Te Deum* en l'honneur de mes victoires. »

Dans cette fermentation de sentiments non exprimés, la musulmane confusion d'Arabes, de Mores et de Sarrazins, mélangeant des origines africaines et asiatiques dans les débris du luxe des émirs et des califes, forme une dense complication. Pareil embrouillage de nature jalousement obstinée à emprisonner une pensée, ne se divulgue, l'outil à la main, qu'en entortillant son ornementation. Le trait et le dessin ont de la douceur, une rondeur tendre de forme, mais toujours une fierté dans l'étrange de l'enchevêtrement. Cet art est entièrement livré à la préoccupation d'apparence décorative ornementale, qui devient, en surcharge de la construction, une ajoute de dissimulation, opérant une parade extérieure et habillant les édifices publics. Il se défend de toute image humaine, mais il est riche en insatiable abondance de figures géométriques, de silhouettes, de caprices, de profils fantaisistes, de schémas de végétaux et de caractères graphiques évoluant dans une fantasia d'arabesques : dessin à grande voltige esquissant de bizarres interprétations symboliques.

C'est une barbarie qui parle par énigmes, se comprend et ne veut pas plus que ces équivoques compositions d'augures.

Les initiés retrouvent les signes, interprètent les commentaires, contournant, dans leur ensem-

ble, le symbole premier de cet arc en fer à cheval, arc sacré, image du croissant, signe de la foi du prophète en mémoire de la lune éclairant la fuite de Mahomet à Médine. Fantaisie de divination qui ouvre dans un monument autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année ou qui trace les amulettes confectionnées avec de vieilles monnaies d'argent fondues et représentant les cinq doigts fameux pour montrer les cinq commandements de la loi divine : croire au dieu et à son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner et visiter la Mecque. Chaque doigt, — sauf le pouce, — ayant trois phalanges, chaque précepte, — sauf un, — reçoit trois modifications, — tandis que le cinquième se réduit aux deux phalanges préceptes : bon cœur et bonnes œuvres. Des imaginatifs, éplucheurs de textes, assurent que l'image de la main, aide de tout travail et de toute peine de l'homme, est le vrai talisman.

Dans les préceptes d'une expression aussi peu compromettante, la construction, guère pensive, s'étend dans un ensemble linéaire mal assoupli ; — mais, par place, près d'incompréhensibles nus qui semblent des oublis d'ouvriers, voisinent un rang de colonnettes adorablement placées, une arcature de proportion précise, une décoration entêtée à certaine partie, patiemment fouillée et à laquelle l'artiste est encore revenu ; la céramique et les carrelages frais plaquent de belles colorations souriantes ; un travail soigneux brode la pierre et la découpe en franges.

Souvent jure une fausse conception du grand. Dans un ensemble d'étendue développée, l'artiste en un coin très soigné, surchargé, surfini, a loti son amoureuse attention; et sa dévotion de fantaisie s'est faite caresseuse dans un amourachement de détails eux-mêmes détaillés. La simplicité ou l'abandon du grand reste paraît ne devoir être que l'encadrement, la suite, l'escorte de la princière et principale portion. Ce jeu d'étonnements se termine dans un mélange drôle de puissante lourdeur et de graciles finesses élancées, très délicatement élaborées.

Pendeloques et agrafes, bijoux grossiers faisant des manières par le détail du travail, monstrances pieuses, épingles, symboles d'argent, anneaux de pied, bagues cabalistiques, ouvragets en filigrane embrouillant la complication du très menu en travail d'araignée, tout prend ce continu cachet de mystère et d'entente bourrée de significations vagues, d'affirmations en échappées, de connivences avec les initiés, d'art à double fond.

Le vêtement lui-même n'est pas sans parenté avec cette conception. Le drapement d'un burnous en souci d'apparat rappelle cette décoration en applique qui fait un costume étendu sur la construction. Toujours, intention d'extérieur, recherche de paraître, orgueil de l'effet produit, ce qui, encore, dans les hautaines allures de la race, réchauffe des restes de morgue chevaleresque. Car, les Arabes ont eu adorablement la

fringante et poétique générosité de la galanterie. Au castel de Cervantès, à Tolède — parmi bien d'autres traits — on raconte que lors du siège par les Musulmans, la reine Berengère, enfermée dans la place, fit dire aux assaillants que s'ils étaient des braves, au lieu d'effrayer une femme, ils iraient se mesurer avec son vaillant époux Alphonse VII guerroyant sous les murs de Curelia... Les Arabes se déclarèrent aussitôt prêts à se retirer, mais à une condition : c'est que la reine consentirait à se montrer sur la haute tour pour leur permettre d'admirer sa beauté et de lui rendre hommage. La reine consentit et le siège fut levé.

Maintenant, ruinés, tombés, étendant leur résignation sur les trophées ravagés de la splendeur abolie, et toujours monseigneurisant sous la poussière de l'adversité, ils vivent un songe et des extases que disent les arts décoratifs dans leur rêverie éperdue. Les beaux abstraits blancs, plantés dans leurs amples draperies, et le regard lointain, restent des méditatifs. Leur vision, flottant dans ces dessins nébuleux et se complaisant dans l'égarement des méandres d'un brouillis abstrus, les tient dans le respect du saint Mahomet qui a dit : « Deux choses au monde ont eu de l'attrait pour moi, les femmes et les parfums, mais je ne trouve de félicité pure que dans la prière. »



ATLANTIQUE

12 juin 1898. A bord de l'*Albertville*. Après le brouhaha des adieux et des recommandations, après les pinçades de sournoise émotion, après les pavoisements et les sociétés de musique, après les quais vivants de foule derrière la dégaine comique des policiers anversois habillés comme des comparses de pantomime, après le tassement de la nuit : le premier réveil en pleine mer... Un épanouissement de claire liberté, le calme dans la grande joie, qui devine, au fond de l'espace, l'inconnu, le merveilleux, — vers lequel solennellement le bateau nous emporte.

La mer est bonne, promenant de complaisantes vagues sous un ciel gris, renfrogné... Le soleil aura pris les devants pour nous préparer, là-bas, des fêtes de lumière.

Il faut arranger et installer la mouvante existence. On soigne l'emménagement de ses manies et de ses colis dans les recoins de l'instable

et vacillante demeure. Surtout, on procède à l'apprentissage de la cabine, en s'initiant aux disparitions, escamotages et doubles-fonds qui économisent l'espace et agencent une chambre à coucher avec ses accessoires sur une surface de trois mètres carrés. Le lit est à renversement; le matériel de la toilette se rabat dans un panneau contre la cloison. Il faut se rendre compte des jeux de charnières, des portes à crochets, des combinaisons de meubles qui se disloquent, des surprises et des bondissements de canapés de féerie. Nous nous exerçons au maniement de cette ingéniosité d'ébénisterie et des trucs d'un mobilier conçu par des clowns anglais.

Et vite, nous prenons l'habitude de coucher dans des tiroirs, de nous baigner dans une malle, de nous habiller en dandinant et de vivre, avec toujours une poignée d'appui à portée de la main, dans nos cases machinées, dans les alvéoles du bateau, — la grande ruche à hélice.

Les passagers, mis en présence pour des semaines de vie commune, se considèrent, se conjecturent, se devinent. Tous les sentiments sont en garde, sur la défensive, prêts aux ripostes comme aux alliances. On se tâte par des présentations, par des engagements de causerie très quelconque.

Un bout de question, l'inattendu d'un mot éveille de la curiosité et rapproche. Une considération prud'hommesque, issue d'un officiel, creuse un fossé vif, une définitive séparation.

Des groupes sympathiques se constituent en petits clubs et se solidifient.

Sous une apparence de courtoise et conversante cordialité, très générale, mijote un pêle-mêle de précautions, hautaines ou blagueuses, qui vivent côte à côte, mangent à la même table, partagent d'analogues émotions et se touchent les mains, — les griffes rentrées.

Le golfe de Gascogne, pour inspirer le respect de l'océan Atlantique, nous reçoit de façon rude et tumultueuse. Le balancement a des accentuations brutales, des lenteurs, puis des reprises, avec les à-coups d'une nouvelle énergie. Des irrégularités fantasques déconcertent l'harmonie mécanique du roulis... Cela devenait de la secouade.

Mais, ce coup de vent et cette menace de gros temps étaient simplement une plaisanterie neptunienne, une épreuve ou un baptême d'initiation.

Le temps est d'un gris tendre.

Une accoutumance se fait ; l'attention .se familiarise avec le paysage marin ; elle l'apprend, le

connaît, — et une intimité franche, une sincérité de contemplation commencent et attachent; des découvertes de détails appellent de l'intérêt, créent une remuante existence de la mer, une mouvante sensibilité; dans les mouvements et les cadences de la vague se suit une animation personnifiée. Et des liens se nouent d'existence voisinante et amicale... On perçoit, dans les matinées de réveil maritime, d'adorables langueurs, des bonheurs de paresse, — ou des moments de méchante humeur, de petites fâcheries qui froncent les lames et assombrissent des coins de nuage. Mais, on la connaît, maintenant, la mer qui nous emmène. Cela n'inquiète plus. La camaraderie existe. Et c'est le bon et absolu compagnonnage.

On l'avait un peu oublié, le continent, — quand dans la matinée, doublant le cap Finistère, les côtes de Galice s'alignent, estompées dans une brume bleuâtre.

Sous la lumière vive, déjà plus puissante, la mer est d'un bleu solide, avec de petits festons de mousseline blanche, de jolis volants que la brise retrousse. Ces légères dentelles, jetées à l'air et effrontément relevées, ont une friponnerie drôlette de bas de jupons.

De belles vagues, longues et amples, viennent en frôlements se caresser aux flancs du navire. Leur empressement se cogne et les eaux étalent, autour de nous, un mobile tapis blanc d'écume.

La journée se passe, se dissout dans une indolence seigneuriale, dans une paresse sans regret, dans la joie de contempler, dans un très intense affairement à ne rien faire, dans une précieuse immobilité qui voit passer des impressions.

La berçante câlinerie du tangage, l'immense mouvement de rocking-chair a, en sursauts, de minces secousses, des cassures comme de petits réveils vous tapant à l'épaule : par l'émersion de l'hélice, le bateau est pris de trépidation ; du frémissement donne au steamer, bataillant avec la vague, une nervosité ou un temps d'arrêt... Il s'ébroue, secoue les paquets de mer qui lui sont lancés, et allègrement, avec une impétuosité *full steam*, donnant du mufle dans la vague, il pique en avant, et continue l'obstination de sa persistante route.

Dans le capricieux vallonnement des eaux, la lame dilatée promène et roule une joie de liberté ; et des heures encore se passent en nonchalances vides, en rêverie cadencée, lentement oscillante, suivant les méandres et les fantaisies, les compli-

cations de lignes et les tonalités de cette agitation, — et ses brusques effacements pour de toujours recommencements.

Les vagues vivantes, dans une jeune impétuosité, ont entre elles, tout autour de nous, des courses, des joutes; elles se pressent, se bousculent, se devancent, passant l'une par-dessus l'autre, se renversant, se battant, pour prendre les devants : et elles éclatent et triomphent en éparpillements d'écume, en blanches fusées de joie où bruit de la moquerie victorieuse et de petites rages provocantes.

A nouveau, en rencontres, en rivalités incessantes, des luttes et des cognades s'attachent en remous et finissent par des retombées lasses qui flaquent et bouillonnent en vert glauque.

La transparence de saphir pâle, les vitrifications liquides de l'eau imprégnée de saine lumière, dardent des lueurs de prunelle. Et vivement, tout à coup, l'impression d'être considéré, surpris par des peuples de regards vivants, émeut : une hypnotisation, dans la fatigue de l'attention, dessine des ondulations et des enlacements de sirènes; les rides, à la surface des eaux, ont des expressions singulières — évoquant les théogonies anciennes qui peuplaient d'yeux et de cheveux de femmes la remueuse sournoiserie des mers.

Et toujours, toujours, avec une monotonie acquise, devenue essentielle, dans ces journées toutes en combinaisons de mouvements, nous allons dans l'étendue, avançant dans l'espace sans fond. L'acclimatation est faite, et nous sentons un rythme, comme des pulsations de l'ardente vitalité du navire, dans ces balancements, ces redressements, ces chutes. Nous sommes devenus êtres marins accommodés au sol qui se dérobe, au plancher à charnières descendant et remontant toujours. On marche sur du caoutchouc, sur des ressorts, et les trucs de la conservation de l'équilibre, dans ces conditions, nous sont acquis. Cette mobilité nous est devenue naturelle. Nous vivons sur une montagne russe voyageante. Une stabilité, une fixité du sol nous dérangerait, nous incommoderait vraiment et nous donnerait le mal de terre.

Comme un taillant formidable, la proue, sous la poussée du bateau, fend la vague, écarte l'eau en deux sursauts de remous, — et tranche, tranche toujours et découpe la moire... La résistance est vaine; toujours, elle cède avec le crissement d'une déchirure.

Domptés, les flots se rangent et font cohue sur les deux bords, s'attroupant et se bousculant avec agitation devant l'incident brutal qui se fraie

route, — et passe. Le long du bateau, des modulations singulières, plaintives et douces, chantent de l'inquiétude.

Et derrière nous, le sillage blanc, semble le raccommodage de cette interminable blessure allongée dans les soies bleues de l'Océan.

La nuit. Pas de lune. Seules, à l'arrière, vivent les petites lumières du bord.

Une nuit accablée, dense. Une nuit sans lyrisme, sans romanesque de rôdeuses songeries. Une nuit d'effacement dans l'absolu du noir. Ni mélancolie, ni effroi, dans cette vision de néant, profonde disparition de tout.

Nous filons dans une brume d'encre.

Sous l'effort du gouvernail, les grincements, les douloureux craquements du bateau, qui prend son orientation, crient de l'existence et du travail.

Le frôlis des eaux au long du bordage murmure une lassitude, une soumission découragée, presque une désolation de l'interminable mouvement dans cet infini d'existence... Le clapotis, les déferlements de ces eaux de deuil ajoutent des éclats de petits sanglots, des sonorités sombres, une gémissante résonnance.

La corde du loch brusquement se détord et jette un hurlement de souffrance...

— Un monoloch dans la nuit...., dit le rire d'un journaleux qui gagne sa couchette.

Je reste accoudé dans cette ambiance d'inquiétude angoissante; je me sens obstinément attaché devant cet immense rien béant, devant l'indiscernable entêtement de la nuit, avec la notion de la distance continuant, toujours et malgré tout, de se cumuler et de s'entasser à l'arrière dans l'intensité des ténèbres.

Une institution vénérée à bord : le cocktail, — dont la joie quotidienne, vers les onze heures, est attendue, désirée, acclamée et gaiement lampée... Une mixture complexe, d'agréable bizarrerie, de couleur coquette, de goût amusant; un breuvage violent et doux, âpre et aguichant qui se dit apéritif et pas trop grisant; une liqueur faite de beaucoup de liqueurs, et qui se laisse laper délectablement, en excitant — l'hypocrite — des revenez-y enjôleurs.

La fabrication du cocktail est un art; l'opérateur nuance les compositions, possède le secret des artifices combinatifs et des ruses de procédés; il parfait l'étrangeté de goût par un docte apprêt et de minutieuses élaborations. La précieuse officine est fournie d'ingrédients multiples : des alcools, des jus, des amers et des essences, le

sherry et le brandy, de la farine et du rhum, des sirops, du jaune d'œuf et de la cannelle, des cristaux de sucre et même une pointe effilée d'épices, avec des vins d'Espagne ou de Champagne. Et ce laborieux assemblage, trituré savamment, s'imprègne d'ingéniosités, de parfums et de roueries savoureuses.

Le maître, devant l'étagère aux flacons, a les précautions bien dosantes du peintre travaillant sa palette avec le scrupule des exactes tonalités; le pontife du bar, dans une importante attention, marie les saveurs, sait des moyens piquants, connait des règles mirifiques, improvise des étonnements.

Aussi, dès dix heures, on pronostique, on devine ce qui arrivera sur le vaste plateau. Puis, on goûte, on discute, on analyse, on compare, on détaille les combinaisons magistrales, les dosages mathématiques. Et ce petit verre de liqueur brune ou rose, jaune ou rouge, cet art de l'alcool est une amusette dans le vide des journées, une surprise pour le palais, un joujou pour l'estomac, un baume d'appétit, un rafraichissement arlequiné.

Tout le monde s'est passionné pour le vice mignon et souriant de cette dégustation d'artifices excitants et de supercheries douces, — qui font' machinalement, tendre le verre vide pour une seconde représentation de cette œuvrette régalante.

Des heures encore, inconscientes, passées toujours, inlassablement, à regarder, à contempler, à admirer la mer, sa vie remuante et tournoyante, et ses colorations joueuses. Tous les bleus, de l'azur printanier à l'indigo profond, du bleu écroui et du bleu de banale eau de savon, tous les bleus se forment, se mêlent, s'avivent, échangent des tons, se fondent, toujours muants. Des veines s'allongent et serpentent; des nœuds, par places, figent des apparences d'immobilités... Le bateau semble sur une immense table de marbre dont les ramages et les jaspures, lentement dégourdies et déroulées, prendraient du mouvement; c'est du marbre d'une vivante transparence. Un coup de soleil nettoie et polit les longues glaçures, à vif, les brillante, — et la mer, tout en scintillements, est devenue le gigantesque miroir du ciel; les nuées s'y reflètent en grandes clartés voyageuses.

C'est le perpétuel spectacle auquel on revient toujours, pour aboutir toujours, dans un étonnement de réveil, à la stupéfaction d'avoir encore si peu vu, après de si complètes journées d'attention.

Dans les endormeuses ondulations, dans les étreintes câlines du très régulier roulis, s'épaissit une indolence, une dominante oisiveté, une imposante paresse dorée de soleil. Par l'affranchisse-

ment des lointaines et ordinaires préoccupations, règnent béatement la volonté de ne rien faire, la décision du vague : et on se laisse disperser en mollesse inassouvie. On s'étend; et les heures s'envolent et se perdent dans le grand air, vides et lumineuses comme un planement de bulles d'eau de savon.

La journée sans fatigue, sans travail, sans ennui, se dissout et disparaît dans la belle sérénité des soirs, se résout en nocturne imposant, et s'en va dans la solennité de l'ombre. Les eaux conservent des restes, des traces de lumière, de minces bribes que les vagues retiennent et qu'elles semblent taquiner de poussées incessantes; c'est un continuel luisant, qui a de petits éclats vifs, des feux d'épées, des agaceries ou des démangeaisons de clarté, des lueurs d'acier; et le soir descend sur des flots métallisés, balançant des bouquets d'irisations et tout un jeu de couleurs, en tons de basse.

On se secoue, on se ranime, on se remet à la circulation en faisant les cent pas, le long des bastingages, dans la grande brise du large.

Le gong sonne cinq heures et demie pour envoyer les flâneurs aux préparatifs du dîner, — et nous nous étonnons de voir, déjà, si prestement disparu encore tout cet après-midi stagnant sur le pont en pensées, en songeries vides et délicieuses, en museries charmeuses et inexplicables. Les journées sans labeur se consument, disparaissent — comme escamotées par une magie. Sans doute, le temps et ses administratives subdivisions se réduisent, s'amoindrissent par le désordre épars des idées, par les rêves hyperboliques de l'illimité. Tout, autour de nous, donne des visions de l'immense, du fabuleux, du désordonné et de la toute-puissance... Ce que nous envisageons à nos côtés, tout ce qui est le cadre de notre existence, se perd en supputations effarantes, en incompréhensions de vertige, en estimations de l'impossible. Et nous subissons un grandissement exaltant, avec l'explosion de nos ordinaires et méticuleuses opinions. Un affranchissement ou un détraquement de nos dosantes conceptions, suit les premiers efforts de l'imagination essayant un contact avec ce vivant démesuré, avec cette portion d'infini qui nous entoure et nous emporte.

A l'avant surtout, la contemplation a une stupeur de puissance et de lutte : le bateau avance,

impassible dans sa force… Les vagues lui font une escorte, une suite, avec des remous d'honneur, — comme des mouvements de curiosité dans une foule entassée.

La proue, indifférente, opiniâtre, impulsive, continue. Comme une formidable épaulée, comme la projection d'un coin, elle se taille un passage. La mer entr'ouverte, recule, se sauve en deux masses mugissantes; des essais de retour, des résistances montent et s'amassent en ressauts, en deux rejets, assaillant les flancs du bateau, mais retombant en épanouissement cahoteux et fuyard, en débandade de troupeau effaré. Et cette cohue hargneuse bave sa colère en mousse qui fermente, en écume qui rage.

Mais, le bateau passe, dominateur, entre ces soulèvements. Le bateau continue dans une menaçante tranchée d'eau, repoussant toujours la bousculade qui regimbe et bouillonne, chassant une galopade, une déroute de vagues affolées ou grondeuses qui allongent, sous des nappes tumultueusement blanches, une soumission simulée.

Au milieu du vaste esseulement, dans l'abandon à ses forces, le bateau prend la vie, l'animation, le sentiment d'un être puissant, d'un organisme personnifiant la grosse machine voyageante, l'im-

posante fabrique de mouvement. Sa forme, l'agencement de ses moindres dispositifs, son profil, son gabarit, sa coupe, tout est tracé et combiné pour l'avance, pour le plus preste faufilement à travers la passivité des résistances, pour l'entaille dans l'inertie de l'eau et le passage de sa grande vitesse. Le travail cahoté, la besogne kilométrique de cette conception dynamique, ce mouvant problème naval, marque une volonté tenace, une énergie concentrée, animant le steamer comme une bête de guerre attaquant toujours la distance, bataillant jour et nuit devant l'Océan et fonçant dans le flot. Animal de combat et d'attaque, individualité conquérante, ses incidents, ses triomphes ou ses retards dans l'opposition des courants, dans les mouvements tournants du vent, son labeur, sa lutte avec les eaux sont de l'intérêt et une attention constante. Il se personnifie majestueusement et entretient avec les passagers, qui lui 1ont corps et biens confiés, un échange d'émotions. Une familiarité faite de curiosité, d'affection, de respect, attache au navire dont on sait les moindres recoins et avec lequel on partage les risques et les inquiétudes de la vie marine.

Ce rassemblement d'êtres et de sentiments en vie commune et flottante constitue un petit monde. Le bateau, emporté dans sa trajectoire, est maintenant pour nous, par accoutumance, une planète machinée, une portion de territoire planchéié et mobile dont nous sommes les habitants. Nous prononçons le nom du bâtiment comme on déclare

une nationalité. L'acclimatation est faite à l'existence en transport et nous nous incorporons dans l'organisme naval, outillé et approvisionné, emportant tout ce qui peut être nécessaire à lui et aux siens, ne comptant plus que sur ses propres moyens, toutes relations coupées avec le continent. Notre steamer est devenu, dans nos sensations, un fragment de monde allant dans un infini aquatique.

Un temps de gala. Du velouté d'or à profusion, partout autour de nous. De l'extraordinaire, de la magie dans la tendresse de la journée. Une lumière de gaieté, une atmosphère de belle humeur. Pas une bribe de vent dans l'espace, pas un flocon de nuage au ciel...

Les vagues sont ardentes et claquantes. Elles se prélassent en roulantes ondulations. Volutantes et gamines, elles évoluent follement et se tiennent comme des rondes de fillettes. Une harmonieuse turbulence se réjouit dans l'eau... Soudain, une empêcheuse, dans une espièglerie de ressac, culbute le bon ordre, chasse des précipitations qui trébuchent et dégringolent, embrouille des confusions, des essais de fuite et des débandades qui jaillissent et sautent avec des rires de jeunesse et de fraîcheur.

Les vagues s'amusent, un peu grisées de lumière; des divertissements, des chocs, des poursuites font des dessins de bonheur. Les vagues se bombent et se tordent, se gondolent en complications gracieuses. Les vagues affirment et roulent leurs gibbosités, s'emmêlent et se battent et font rayonner des joies de bossus... Un caressant clapotage murmure du plaisir.

Par des vallons d'eau, par des versants bleus, serpentent les courreries de l'onde, — et la lame, fatiguée, déferle en lassitude, se dénoue et étale son repos...

La transformation de surface est incessante, l'aspect perpétuellement mouvementé, du neuf toujours se soulève dans l'infinie variété des combinaisons, dans cette vie de l'eau qui n'a jamais deux secondes de similitude de physionomie.

Par un bouleversement des façons de vivre, par le transvasement en d'autres habitudes, avec la suppression de ce qui était l'occupation quotidienne et les rênes de l'activité, — après un temps d'étourdissement, nous nous trouvons insinués dans une autre catégorie de l'histoire naturelle. Nous vivons dans un état de véhiculisation — comme disent les chimistes. Nous constituons un genre nomade d'êtres marins et mécaniques allant

par des mondes surprenants. Aucune nouvelle, pas une gazette, guère même le courage de lire les quelques volumes emportés en provisions pour l'esprit; nous sommes en totalité abandonnés à nous-mêmes, à nos ressources, à nos imaginations inventives, à de placides quelconqueries distrayantes.

Le pont du bateau est notre cité; nous avons casé notre existence entre les cabines, la salle à manger et les promenoirs du faux pont. Agités entre les étroits confins de cet aménagement flottant, nous sommes devenus partie intégrante de ce microcosme, chacun étant un peu de l'activité d'ensemble, une molécule dans l'anatomie de cet organisme marcheur.[1]

On s'intéresse, par fonction, à sa physiologie géante; on suit sa ténacité d'avancée dévorant les milles, tentant obstinément de franchir l'horizon toujours dérobé, l'horizon qui semble, par ses variations d'aspect, prendre d'attirantes grâces, d'engageantes parures et de moqueuses retraites.

Nous nous imprégnons si sincèrement de la vie de l'englobant mécanisme marin que nous voici vivement inquiets aux moindres frémissements anormaux qui trahissent un malaise, une possibilité d'accident. Notre curiosité toujours plus pénétrante est descendue par les échelles de fer jusqu'aux fonds de l'engine-room, le long des cylindres qui peinent et mugissent, jusqu'aux chambres de chauffe où les foyers haletants dévorent les briquettes par milliers de kilos.

Notre attention s'est liée avec les organes, les engins, les manœuvres, les moindres péripéties du bord. Nous avons l'impérieux besoin d'un peu d'initiation au fonctionnement de cette merveilleuse machinerie, de cette puissance qui trouve et creuse son chemin dans les mouvants déserts de l'Océan. Les hommes, marins et mécaniciens, gringalets, êtres infimes, sournois et malins, en manœuvrant, en allant et venant, flattent, amadouent et orientent cette force redoutable. Le bateau est une inconscience géante, une masse d'énergie, une bête d'acier que les hommes instiguent et caressent; c'est le monstre enjôlé et apprivoisé par la rouerie de la mécanique, par la malice tyrannique et impérative de la science.

Le passager, livré à des incertitudes dans l'oisivité des journées de mer, suit avec attachement, tout le long des heures, l'activité prudente, les trucs et les moyens des gens de l'équipage qui soignent et dirigent ce géant, conducteur mené, balayé, astiqué, préparé, allumé, excité, récuré, — ce dépôt de vies et d'espoirs, ce colosse de bois et de fer, qu'un moment de colère ou une maladresse irritante peut faire brutalement sombrer.

Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
A tous les vents du ciel balancée,
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique.

. . . .

Des flâneries très gâcheuses de temps, encore, sans fin... Des promenades musardes, machinales dans des songeries sans sujet, — l'esprit désintéressé, libre dans l'espace, parti de l'autre côté de l'horizon... C'est l'appel invincible, incessant : la faction montée dans la patience du rêve, — car, rêver c'est attendre, c'est guetter l'imprécis, et se poster dans les charmeuses improbabilités.

Très loin de l'hostile vérité, les replis de l'âme se distendent : une reddition des soucis désarmés, une indolence d'idées traîneuses allant, allant, allant vers les fleurs du désir. Et il arrive que dans ce vague accaparant, on ne reconnaît plus ses pensées en joie de vacances; leurs formes ordinaires comme leurs routes sont changées : on se renouvelle et on se ravitaille.

A six heures du matin, sur une eau terne, poisseuse, mal réveillée, un serpentement brun s'allonge à l'horizon, s'effile, se gonfle par place, grandit et approche.

Nous sommes en vue des côtes portugaises et nous touchons à la première escale : Lisbonne.

Un massif violent surgit, entouré de brume et encore vêtu de nuit; il se dégage peu à peu, dégourdi par le soleil; et à ses flancs s'attachent les longs rubans de côtes qui flottent et sinuent au ras de l'eau.

Les terres sont singulièrement éclairées par localisations, par taches; le soleil tombe par des trous de nuages; des traînées d'ombres ternissent le sol en ocres brunâtres; la silhouette claire d'un village se détache; et les vagues éparpillent leur blanche vivacité en écume le long des plages.

Un cap s'avance, proéminent, portant un mat sémaphorique, — et nous entrons en lenteur dans l'estuaire du Tage aux eaux bleutées; des pêcheurs, la voile triangulaire taillée en foc, louvoient à longues bordées; un phare est planté comme un gros cierge sur un amas d'éboulis, ruine de falaise; et la lumière, plus solide et crue, fait une contrée d'or brun avec le contour sec des paysages du Midi.

Lisbonne se présente en façades blanches, en toits rouges, en morceaux de forts, en touffes de verdures sombres, en larges et plantureux palais. La rade superbe, faite de tout un bras de mer, est vivante de navires et de travail; la baie en velours vert très doux, dans ce cadre, sous cette imposante luminosité, avec une fourmillante existence de détails, est un grand délicieux tableau, une belle séance de contemplation...

Des journalistes parfaits, de scrupuleux commis

aux informations, travaillent tout aussitôt de la plume volumineusement. Déjà, en mer, dans le néant dont nous jouissions, ils s'étaient esquintés à exposer sur papier leur conscience d'expéditionnaire, leur étonnement pas du tout documenté en matière de voyage; mais ils voulaient découvrir quelque chose, la pluie, les vagues ou les côtes d'Espagne. Maintenant, ils confient à leurs lecteurs de province que Lisbonne, fidèle au Portugal, est toujours sur le Tage, que la tour de Belem, réellement carrée, n'est pas une histoire inventée, que la ville compte tant de mille habitants et que le commerce y suit un heureux développement.

Les uns, — ceux qui voyagent suivant les formules, les dociles dont Baedeker est l'évangile itinérant, — partent dare dare pour Cintra et sa rocheuse végétation, passent devant les deux tours en éteignoirs et l'architecture conico-mauresque du château, s'épatent royalement d'octroyer sept cents reis à un cocher de fiacre et s'esclaffent devant la prison où les captifs contre leur grillage, tantôt font la causette avec leurs amis assis sur la place, tantôt implorent la charité des passants en descendant un chapeau de paille au bout d'une ficelle.

D'autres, moins taillés pour cette hâte galopante du reporter et du chien courant, dégustent à petits pas une regardante flânerie autour de l'Arsenal, dans le mouvement de marine, le long des trottoirs à vastes dessins de pierrailles, sur le raboteux empierrement des rues, dans les quartiers de rude naturisme, au bord des quais où sont amarrées de larges barques de pêche, un gros œil, symbole de clairvoyance, peint à l'avant.

Les maisons sont écrasées, toutes en lignes infléchies, fatiguées; les façades, peintes en rose, sont raccommodées de plâtras sales; les tramways-charrettes sont traînés par un trio de mulets; les jeunes marchandes de poissons ont le vaste chapeau rond et les mollets nus; des mendiants galeux font des signes de croix avec une pièce de monnaie; des boutiques basses, à volets clos, épandent des relents de moisissures; des femmes aux grands yeux ourlés d'une dentelle de cils, promènent, drapés dans des chiffons, des airs de majesté et de canaillerie; et dans les odorances de ces vieux quartiers de misère, des bouchons vendent du porto à des espèces de gens de toril aux cheveux drus, à la mine rasée, aux traits de mauvaise énergie... C'est pauvrement beau.

Dans la lassitude des heures chaudes, nous flânons faisant l'essai de nos parasols, — et une répétition générale de la chaleur.

A quatre heures, nous reprenons la mer. Le retour au bateau nous rend le sentiment du chez-nous; nous nous rapatrions dans la vie de bord qui est la liberté en commun, les heures cadencées, le grand rythme du bateau et les vivants panoramas et les mirages de l'Océan, — dont nous avions déjà la nostalgie.

Au débouché de l'estuaire, la mer nous reçoit gracieusement; les eaux sont d'un bleu galant; puis, la vague, vers le large, se fonce de tons d'indigo compromis d'encre de Chine. Bientôt, le soleil couchant mêle des argentures, des métallisations d'un vaste bain d'électrolyse très compliqué; des rutilances s'allument; des gris de plomb fondu se mélangent; l'air descend des lourdeurs d'oxydation ternie sous les menaces de l'orage qui vient comme la solution de la chaleur du jour. Les tons délicats, les bleus avril se fanent en gris sauvages, en tonalités bourrues, inquiétantes et bougonnes. Des peinturages curieux tombent en taches, embrouillent des colorations équivoques, des mixtures en accidents de palette, des crises de couleurs, des convulsions de verts et de mauves, des tonalités vitreuses, indécises, sans consistances, des couleurs d'illusions. Les luisants s'éteignent, s'alourdissent, passant par des immobilisations de nuances déjà vues aux fins de jour, comme si des heures et aussi des saisons revenaient dans les évoluants coloris des flots.

Le lendemain, en haute mer à la latitude de Gibraltar, nous entrons dans les eaux d'Afrique.

La mer qui, le matin, remuait un gros drap gris et des lourdeurs de feutre sur lequel roulaient des paquets blancs que le drap cherchait vainement à envelopper, la mer, vers midi, passe au bleu acier trempé, affirme une tonalité nette et crâne, sans soleil. Voici que les flots, sous cette teinte neuve, se calment et s'unissent, se polissent et s'étalent, et s'apaisent dans une grande lassitude. Pas un navire n'a passé en vue durant cette journée, la plus calme et la plus vraiment maritime de ce début de croising.

Le ciel est morne et distrait, épargnant une lumière pauvre; un ensemble ni beau ni vilain; un temps d'entr'acte entre deux spectacles.

Vers les trois heures, la mer se prend d'un ton d'énergie, un bleu de Prusse, un bleu d'encre, un bleu de basse, le bleu des grandes profondeurs.

L'hélice agite une ébullition de lessive, un clapotis de savonnée mousseuse.

L'Océan est d'un bleu Baltique, indigo uni, en une immense purée de bleu avec de petites crêtes ombrées.

Le thermomètre se soulève; la chaleur fait ses débuts et répand de l'accablement.

La journée inane, gît dans la torpeur générale. Le mal de paresse est lourd et plombant à ce point que, dès le lever, on sent des envies de sieste reposante, de longue méridienne dans une moite immobilité.

A travers des buées vaporeuses qui s'élèvent comme une suée de l'Océan, des contours de gris et de violets, en confuse apparition, se dessinent, se tracent; et mollement, avec une auguste lenteur, l'île de Porto-Santo se découvre.

Nous entrons donc dans l'archipel de Madère; l'île, que nous considérons avec une longue curiosité, est à 35 milles N.-E. de Madère; les savants du bord — ceux qui viennent de lire un des tomes de géographie hébergés dans la bibliothèque — déclarent, sur un ton de conférencier, cette île une des preuves affirmant, par son faciès de montagne engloutie, que l'océan Atlantique septentrional doit être considéré comme l'immersion d'un continent tributaire de l'Atlas et dont les Açores, Madère, les Canaries et même les îles du cap Vert, sont les restes encore émergeants. Ces archipels, en effet, Mademoiselle, forment à la surface des mers un arc semi-circulaire orienté comme les Andes du Pérou et de la Bolivie, et aussi comme les volcans de l'Amérique du Nord.

Si l'on admet, vous m'entendez bien, que les phénomènes volcaniques se produisent sur les lignes de fracture formées par les rivages marins et si l'on considère, en plus, les profondeurs relevées par les derniers sondages, il faut croire d'abord que ces archipels se succèdent sur l'ancienne côte d'une Atlantide géologique et ensuite que ces îles par leur dépendance terrienne sont américaines et non pas africaines...

Ce durant, l'île, très indifférente aux présentations hypothétiques et se laissant expliquer par toutes les méthodes que l'on voudra, découpe et précise des déchirures en gris bleu, une silhouette de formation volcanique, une masse basaltique tassée en falaises, retroussée en pointes et en aiguilles brunâtres, des vallées en effondrements, des parties herbacées et de longues coulées vertes sur les versants. L'approche détaille le groupe montagneux et ses récifs qui rejettent la vague; un massif boudeur s'est isolé sur la droite. Aux flancs de l'île, de longues crevasses s'ouvrent en ravines tortillées; des fendillements, comme des craquements produits par la chaleur, taillent les rocs. Les sommets dénudés et obtus, des vallons verdoyants s'enchaînent jusqu'aux crêtes déchiquetées de la pointe de San Lorenzo, — qui semble conduire le paysage trachytique et basaltique.

Un tournant, — et voici, dans une crique, dans un entonnoir de vastes et douces plaines brunes, l'étalage de la petite ville de Santa-Cruz, ses maisons claires éparpillées dans les bois de lauriers,

de pampres, de cactus et de bruyères, un fond d'adorable et paisible dessin sur l'avant-plan de l'Océan bleu foncé; et des oiseaux, comme des curiosités envoyées de terre, voltigent en blanc autour de nous.

L'île, dans sa surprenante pureté, dans sa fraîcheur émue, dans son calme de colorations naïves et saines, apparaît comme un arrondissement du paradis s'en allant à la dérive sur l'azur des flots: elle vogue vers l'oubli des vieilles contrées surmenées; et nous la croisons, l'île de félicité voyageant dans l'idéal du lointain Océan, détachée du monde et emportant des paysages de repos et de bonheur, une philosophie d'isolement dans des nuances très tendres.

Quelques heures plus loin, une autre île de la même famille : Deserta, une île gamine, la sœur très cadette de Porto-Santo. Mêmes profils à larges découpures, et pans de rocs installés en plein Océan. Un bloc en fantaisie de pierre dans une ceinture mouvante et blanche d'écume bruissante.

Deserta a le dessin plus dur et plus hérissé; ses aspérités sont menaçantes, et, à distance, cette butte insulaire plus âpre sur son entassement de blocs, avec berges en cassures inabordables, prend une physionomie de forteresse.

Tout le monde sur le pont, jumelles au poing : majestueusement, l'île de Madère déroule la surprise de son panorama.

De longs pans de roches s'amassent en capricieux attroupements; le sol est boisé d'un fantaisiste décor, les végétations s'étendant comme de vastes tapisseries. Des étagements de verdure, à tons singuliers d'une distinction recherchée, sont piqués de maisonnettes qui semblent de petits cubes de craie...C'est imposant et gai, solennel et coquet.

Sous une coiffe de brouillards lourds de menaces orageuses, l'île a pour fondations un travail de stratifications tourmentées, violentes, finissant en plissements qui plongent à l'eau.

Le fond clair de Funchal apparaît.

Dans la baie, l'Océan en nappe unie, en nappe d'un bleu napolitain, vient s'étaler devant un pointillement de maisons; les oppositions de vivante lumière et d'ombres grises donnent au tableau une étrange beauté. Sur les versants tourmentés, les constructions — grands toits rouges, façades blanches — ont l'air de dégringoler vers le port, de descendre en torrents d'habitations disséminées; l'effet est celui d'une ville qui aurait pris de l'espace, chaque demeure dans son jardin ayant un cadre verdoyant : de la réalité dans de l'opéra-comique.

Une flottille d'embarcations à rames vient nous assaillir. De beaux garçonnets se déshabillent à moitié, et de cet attroupement aquatique et mouvant, des cris, des appels aux « padrone », en jargon international, nous invitent à jeter des pièces de monnaie sur lesquelles ces étonnants nageurs piquent des têtes. On fait la quête sous-marine. Un de ces plongeurs est manchot. L'estropié fait des signes du bout d'un horrible moignon — et plonge comme les concurrents.

Des fruits, des fraises irrésistibles, des fauteuils d'osier, des coraux, des photographies, des chapeaux, des étoffes brodées, sont convoyés en barques et viennent s'offrir en pleine rade avec des cris, des boniments de négociants flottants — dont les uns accrochent une gaffe au bastingage et le long de la perche grimpent à bord. Un marché flottant se balance tout autour de nous, tandis que se règlent les formalités du service sanitaire.

Nous débarquons en canots pour aborder au tronçon de môle devant l'avenue ombreuse qui monte à la place du Gouvernement. Notre batelier nous dit avoir assisté, il y a déjà des mois, au passage de la *Belgica* emportant l'expédition de Gerlache au pôle Sud, et il vante la gloire du pavillon belge.

Le quai comme les rues sont en pavement de galets noirs, serrés, usés par la circulation. Aux portes des maisons basses, des gens calmes, lents, hostiles au mouvement. Partout un accablement en repos, un engourdissement de chaleur. Nous

étouffons dans un air tiède et hygrométrique avec la sensation d'un orage imminent.

Le long du quai stationnent des traîneaux à rideaux, des caisses montées sur longs patins de bois et traînées par des bœufs. C'est ce mode de locomotion à friction qui lime et polit le cailloutis si glissant.

Sans écouter les hâbleuses sollicitations des conducteurs de ces « bullock carro », non plus que les offres des « cicerone », — commissionnaires, guides, porteurs, — notre curiosité, abritée sous une indispensable ombrelle, veut tout d'abord la classique ascension à Notre-Dame del Monte.

Le funiculaire, dans une gorge, monte à travers un superbe paysage. Des terrasses de cultures se suivent, chargées de bananiers, d'orangers, de citronniers; des jardins et des plantations emmuraillées montrent une riche et fantaisiste horticulture, des échalas et des treilles portent des vignes et de larges grappes de fleurs de banane. De grands œillets ouvrent une belle joie rouge. Des plantes qui, chez nous, sont frileuses dans les serres, se prélassent au grand air marin. Dans un champ de maïs flânent des lézards verts et noirs. Des mendiants, la chemise déchirée, jettent des bouquets aux passants. Des mouches manœuvrent en agaçante multitude. Et toujours les clos, les jardins, les plantations se prolongent et s'étendent superbement. Des géraniums grimpants, des amandiers, des fuchsia, des floraisons triomphales entourent des massifs de blocs de basalte, des redressements

de roches volcaniques aux tons d'acajou. Aux poiriers, aux fleurs de cactus, succèdent, dans les régions plus hautes, les sapins, les chênes, — et dans les ravinements, sur des bosquets d'aubépine, passent des troupes de pigeons blancs. Des yucca, qui nous paraissent monstrueux mais qui constituent ici la bourgeoisie de la botanique, sont, très paisibles, installés au bord des torrents et prennent confortablement le frais.

Autour de la fontaine de Belmonte, les clairières en molles retombées, les tapis de fleurettes dans la fraîcheur de l'herbe, le frisson des feuillées logent du charme en des coins de solitudes verdoyantes et sacrées... La retraite est élyséenne, — et il y plane du mystère, un enchantement... L'air, où se fondent et se combinent toutes les améthystes du printemps, a des douceurs exquises, l'air semble sucré comme une friandise de repos. Des brumes tièdes passent flottantes en légèretés de linon clair, en suave éventement. Les oiseaux sifflent des appels de fête.

C'est le séjour où sourit, comme dans *Les Heures claires :*

> Le printemps jeune et bénévole
> Qui vêt le jardin de beauté.

La sensation est d'une poésie aurorale et recueillie. Et un émoi tendre se dégage apportant au pensif promeneur une jouissance sentimentale, des idées roses et affectueuses, des idées de rhétoricien amoureux...

Après les moments de contemplation et d'extase, dans la brise, à 500 mètres d'altitude, sur le perron de la chapelle de Santa-Maria del Monte, devant une immensité d'admiration, il faut fuir la harcelante mendicité jeune et vieille et céder aux individus qui offrent la descente en traîneau. Le traîneau, pompeusement qualifié « carosso », est en osier formant canapé bas à deux places et monté sur deux longues glissières en bois graissées au suif. Le conducteur dirige ce patinage au moyen d'une corde. On dévale de la sorte à toute vitesse en glissade sur les déclivités caillouteuses, avec inquiétudes d'équilibre aux tournants, — mais le conducteur, qui annonce son approche par de stridents coups de sifflet, est habile et n'a point volé les shillings qu'il sollicite avec des démonstrations essoufflées au bas de la côte sinueuse.

Alors, il faut, toujours par fidélité à la tradition, goûter le vin, visiter les marchands de bibelots, choisir des photographies et voir les ruelles de la ville.

Donc, nous regardons : des habitations tassées, cherchant à réaliser des fortifications contre la chaleur. Les Madériens, de petits hommes au teint couleur coup-de-soleil. Aux portes, un désagréable ramage de perroquets sur des perchoirs et des

peuplades de serins en cage. Le marché aux fruits est d'un plantureux superbe, un étonnement délicieux; mais, autour, des mendiantes abominablement informes promènent des tracasseries de puces sous leurs loques noires.

Ville simple, petitement tranquille, satisfaite de la splendeur environnante — avec un coin truqué d'industrie madérienne dont les agaçantes inscriptions anglaises raccrochent le touriste.

Le repos est accaparant sous les arbres gigantesques qui, place du Gouvernement, étendent l'ombre immense où stationnent les tramways à trois mulets, des mulets intrépides et fringants.

L'heure passe...

Il faut rejoindre le bateau.

Notre steamer, quand nous remontons à bord, est toujours entouré du même négoce flottant; les plongeurs continuent leurs exercices — comme chez nous les gamins font la roue dans la poussière des routes aux côtés des voitures avant de tendre la main. Les nageurs madériens passent sous le steamer, s'habillent dans l'eau, filent au fond, la cigarette allumée dans la bouche, ou bien retournent leur barque et, par-dessous, chantent à tue-tête.

Sur le pont, béatement, nous nous saturons de l'émerveillant spectacle, régal de la vue.

Madère, terre de sourires — comme une féerie entrevue en lisant des vers.

C'est l'entour, le cadre de Funchal qui surtout est fait de charme. L'île est épanouie, heureuse,

dans une continuité de printemps. Madère a une atmosphère de parure composée d'une vaporisation de couleurs dans un azur frêle. Les flots câlins ne se heurtent plus : ils se dorlottent sur la plage et mélangent des nuances si délicates qu'on croit voir des nuages dissous, — dans cette mer qui est bleue à force de contempler la pureté du ciel.

L'ancre est levée — et les voyageurs extasiés dans une admirative émotion, regardant encore les curieuses figures de ces promontoires morcelés, partent sur une mer ineffable, sur une mer qui semble du lait bleu, — et emportent de ces îles fortunées une impression florale.

Le ciel et l'eau font des parties de bleu ; ils se défient et rivalisent, toujours en bleu ; ils ont des luttes et des joutes de couleurs, en variations sur ce même thème du bleu partout.

Nous entrons dans la zone des chaleurs.

Le soleil cuit : tout est brûlant ; nous vivons en fournaise.

Le steamer se couvre de toiles blanches ; il s'enveloppe de tentes ; on fait de l'ombre partout. Le vapeur est coiffé de blanc, comme nous sous nos casques de sureau.

Dans l'ombre, à travers toutes les défenses, la chaleur pénètre et envoûte ; la chaleur, taquine et

paressante, détend les nerfs; la vigueur et l'entrain sont évaporés; l'esprit est vinculé et la volonté aux chaînes; le sang est devenu de l'eau tiède, et on s'effondre, on se tasse en un commencement de fusion. Le moindre effort rend haletant et fait tirer la langue; alors, commence le culte de l'immobilité, sans même l'imprudence d'éponger les ruisselets qui descendent le long du cou. Et les journées sans éventement sont de longs bains de vapeur dans la saturation humide de l'air.

Les belles et blanches journées se succèdent, vides, dans la grande occupation d'aucun travail. A peine, on arrête le vol d'une impression qui passe; on potine un peu de l'un et de l'autre; des congrès de cancans marmottent en des coins; on se repose beaucoup; on vit indolemment dans tous les menus arrangements du bord; et les loisirs s'usent sans peine, sans impatiences, — pour aboutir à l'étonnement quotidien du nombre d'heures qui ont sonné inaperçues. Sincèrement, en ces jours de pleine oisiveté, on ne trouve le temps de rien faire...

La familiarisation avec la mer, la connaissance avec le ciel, l'intimité avec l'étendue sont si bien accomplies que l'horizon, maintenant, paraît moins vaste qu'au début de la route.

Sur le pont, à l'approche des tropiques, dans les après-midi ardents, des heures, et des heures lourdes, empêtrées d'indolence tyrannique et d'oisiveté impérative, se passent dans les fauteuils ou sur les chaises longues que des courtiers jaunes ont vendus à Madère. Ces meubles d'osier et de jonc, ces sièges en vannerie ont des formes douces et habiles qui enfouissent les chaudes paresses. Par l'inclinaison du dossier, par l'offre des appui-bras, par la courbe et la complexion des membrures et du siège, ils accueillent l'accablement avec la science des aises; ils soutiennent de languides allongements d'immobilité bien calée et assurent l'inviolabilité de la torpeur. Dans les courbes enlaçantes de l'osier, le corps est étayé sans aucune dépense de fatigue, sans labeur d'attitude : c'est l'inertie intégrale dorlotée dans le roulis... La pensée rissolée, sous la prohibition absolue de fixer le cap de son attention : on s'évapore en rêvasseries très confuses... On s'endort... Et on pionce avec intensité.

Nous côtoyons la masse de Ténériffe, ses pans abrupts, ses puissants surgissements sur les eaux de l'Atlas... Une exposition de désastres, de phénomènes de violences éruptives, de trombes et de cataclysmes plissant et froissant les strates, culbutant les bancs, ouvrant des gouffres. Des amas et des croupes, des dos ruisselants de laves, des seuils et des pics, tassés et accumulés autour de centres d'explosion, ondulent, craquent, sursautent et se hérissent. L'énergie des trachytes s'est solidifiée sur des tourmentes rocheuses, sur des conglomérats et des falaises de tufs...

La sauvagerie est grandiose de ces pierres velues de quelque végétation.

Des blocs entiers, détachés, tombés à l'eau, forment des îlots de roc.

Comme dans une furieuse houle de terres remuées en irrégularités massives, soulevant des roches calcinées et crevassées, le sol, en profil torturé, en figure de colère, se redresse, darde, çà et là, formidables, des pics presque toujours brumeux, — comme si les sommets étaient assez hauts pour déchirer et garder au passage des lambeaux de nuages.

Les eaux et le vent ont encore taillé et déformé. Les torrents ont fouillé les parois en escarpements et des saillies enserrent des fonds sombres, des barranques, des cirques crénelés. L'île semble, décharnée et rongée, un squelette de pierre foré de criques, de hâvres rocailleux et de larges éva-

sements en conques — où repose une petite ville, un rassemblement d'existences.

Santa-Cruz de Ténériffe occupe une de ces retraites fortifiées dans l'environnement de hauteurs en écran qui détournent le vent et fixent la température. La ville, comme la protégée de l'île, sourit et tend sa confiante coquetterie le long de la grève, en nappe de maisonnettes blanches, de petits chez-soi nichés devant la grande mer méditative, la mer en violettes et en hyacinthes, avec des frisures de mousses blanches — « avec sa plage d'or où la vague s'argente », comme rêve la *Princesse lointaine.*

Sous le souffle du large, l'aspect est invraisemblable de ce confort dans un décor montueux de broussailles, de plantes grasses, de palmiers, d'euphorbes, de lauriers grimpant dans les gorges et suivant les vallons, où jaillissent des sources si bien appelées des « mères d'eau ».

Le chaotique entassement d'altitudes entoure des plaines riantes parées de plantations luxuriantes, protège un calme riche, en bel apparat de végétation, sur cette terre sans hiver, qui préside l'archipel des Canaries, les îles des Bienheureux.

Sept heures. Le soleil se couche, les vapeurs tombent et, sur l'éloignement de l'île, se dresse le pic de Ténériffe, le pic de Teyde, — pic fameux et timide si souvent reclus dans ses nuages.

La masse de près de 4,000 mètres d'altitude, drapée de neige, se hausse sur d'épaulants contreforts qui englobent l'île, avec des descentes trébuchant en failles, lézardes immenses, cassures béantes vaguement dessinées en lointains dans la brume fondante. Le pic est entouré de monts secondaires, seigneurs de moindre importance, tenant assemblée respectueuse autour du maître... Le cône, soulevé et pointé vers le ciel, se détache comme un écueil énorme sur l'Océan que la fin du jour brillante.

Le soleil a disparu.

Le pic en profil de cratère est d'une nuance tendrement violacée; il se profile sur le ciel, émergeant d'une longue bande de nuages bas où se condense la chaleur de la journée. Au-dessus de ces nuées blanches, qui maintenant enveloppent l'île, le pic paraît prendre la fraîcheur du soir et commencer — avec les précautions voulues sous cette latitude — de s'emmitoufler de cotons pour la nuit...

Le spectacle est d'une magie solennelle, d'une tressaillante délicatesse de coloration, d'un nuancé imprécis, fragile, changeant... Cette vision nous retient sur le pont dans du recueillement, de l'adoration, dans une sensation de sublime : une exaltante joie de nature dans la grande cérémonie du soir.

Le ciel en nuit s'est déplié
Et la lune semble veiller
Sur le silence endormi...

Après huit jours de route maritime, une première nuit étoilée s'illumine. Un pétillement de petits feux vit autour du grand mât. Les astres en myriades pointent, scintillent, clignent, piquent de longs caprices de dessin, épingles d'or dans le grand velours sombre du firmament. Des étoiles qui sont rouges nettement, des nébuleuses flottantes et toutes les constellations à plein feu, en brillant de parade, nous donnent une fête lumineuse.

Nous contemplons dévotement, éventés dans une brise qui passe douce, en souffle retenu, attentive, ne voulant pas éteindre l'illumination.

C'est un festin de fraîcheur, un dessert de sorbet vaporisé après la journée d'affalante tiédeur; et il paraît savoureux, le resplendissement de notre sortie d'étuve.

Nous franchissons le Cancer, à une centaine de milles des côtes soudanaises. Pas un bateau à

l'horizon. L'Atlantique tropical est d'une mollesse lasse; les vents sahariens soufflent de la chaleur et enragent les thermomètres. Dans la constance de l'aspect environnant, par l'identique et persistante physionomie du désert de la mer, nous ne sommes plus bien sûrs d'avancer; tous les points de repère, les preuves de mouvement sont perdus dans l'espace comme dans le temps. Nous ignorons très parfaitement le jour et la date. Nous vaguons dans un laisser-aller, dans un abandon de commode fatalisme; nous sommes emportés comme de dociles complices dans un enlèvement.

La somnolence est générale, subie comme une consigne.

Seul, le steamer maintient sa vigueur. Fringant, tout blanc de toile, comme caparaçonné sous les tentes claires, et ses pavillons faisant bouffettes de couleur claquant au vent, il se prend pour un coursier franchissant les vagues comme des barrières mobiles...

Sous le vélum céleste des soies grises et mauves, notre vapeur, en son mouvement de galop tangant, a l'air de faire de la voltige dans un grand cirque bleu.

Dimanche. Cette deuxième journée dominicale que nous passons en mer s'en va, comme les jours de la semaine, en paresses, en inconscientes flemmeries.

A quatre heures, les matelots en exemption de service, après un rugueux nettoyage et une ration extra, bavardent et tapagent sous la tente d'avant. Des nègres se taillent mutuellement les cheveux : le patient, assis sur un tonneau, fume une grosse pipe d'écume calcinée, en attendant de devenir à son tour, par une serviable réciprocité, l'élément actif du duo très drôlement figaresque.

Ensuite, un bal, une lourde et trémoussante sauterie commence au chant pleurard d'un accordéon qui geint de polkantes variations. Et les larges bougres, la face taillée d'un sourire, dansent par paires.

Puis, ils chantent, en repos, des chœurs lents mi-flamands, mi-anglais, des complaintes de grave niaiserie, des désirs d'amour et des promesses que de grands Sierra-Léonais charmés et des chauffeurs, la poitrine nue, accompagnent et rythment de battements de main... Et à tous, sans doute, dans le long abandon de l'Océan, la musique murmure des rappels du port d'attache et de quelque gouge, plantureux festin de volupté grasse, dont les étreintes brutales servent de copieuses goinfreries d'amour.

D'autres, de tempérament plus placide, sont étendus sur les planches ou contre le tassement d'une toile, et dorment, poings crispés.

Au petit matin, après le sommeil moite, après l'enfermé de la nuit et le repos en caisse, après la fadeur un peu phéniquée et l'insipide faguenas des cabines, une joie mi-vêtue grimpe les marches de cuivre et se jette au débarbouillage dans le vent, dans la brise et dans l'éveil du jour, dans une fraîcheur caresseuse, dans l'air encore vif, — et dont la cuisson va recommencer sous les forges solaires en vastes flambaisons.

L'atmosphère se transforme, se déplace; les couches d'air de nos régions nous quittent, nous laissent continuer. Franchissant des frontières de l'espace, entrant dans un autre pays de brises, nous faisons la connaissance des alizés suivis, plus loin, des contre-alizés et des moussons arrivant à nous dans une grande marche des airs.

Un transport se fait dans les nappes aériennes; de souhaitables coups de vents, sans violence, rafraîchissent la température et remuent les eaux.

Les flots — auxquels l'attention aimantée revient toujours — agitent et troublent des teintes vagues,

diffuses, embrouillées... Dans la volonté et l'impuissance de trouver le mot juste qui précise la vie de la couleur et de la forme, le terme qui fixe un moment cette cohue de mutations et de changements, — l'esprit récapitule la surprenante variété de notions et de rapprochements utilisés en essais d'indications, en tentatives d'images, en approximations descriptives. Des ballots de comparaisons ont été versés dans ce toujours insaisissable milieu. Depuis dix jours, mon cahier de notes a constaté dans la mer, des huiles, du lait, du plomb et du zinc, de l'encre, des pâtes chimiques, des électrolytes très complexes, des sauces mousseuses, du savon et de l'azur, du bleu de sulfate de cuivre, — et me voici perdu en cette confuse et baroque amalgamation, en cette purée disparate, macédoine tintamarresque... Quel assemblage, et quel travestissement de termes ! Et tout ce travail d'attention analytique aboutit à cette drôlerie, à ce comique d'impossibilité. Je me mets à rire, — et je ne sais plus... J'avoue : c'est tout bêtement l'indicible, l'indéfinissable malaxage toujours transformé, et que rien ne peut étiqueter. Devant l'infini, dans la décomposition du prisme, les qualificatifs s'échappent, tout le vocabulaire prend la fuite, ne laissant à l'ahurissement de la notation que la phrase de Verlaine : les mots ont peur comme des poules.

Je ferme mon carnet et je me ballade, la pensée impotente.

A l'entrée de la nuit, aux confins de l'autre hémis-

phère, les constellations connues nous abanonnent, restant très bas sur l'horizon, et la Croix du Sud apparait; c'est le succès, la grande attraction de la soirée, — par dix-huit degrés de latitude nord.

Nous descendons vers les côtes de Sénégambie sur une mer unie, où tout mouvement est mort; les eaux peu profondes sont imprégnées de jaunes et de verts, et comprimées sous une matinée de chaleur sans air. Autour de nous, flotte la viscosité de quelques argonautes, mollusques à voile blanche.

Nous sommes dans le royaume de la chaleur; elle règne autocratique et imposante. Elle asservit. Sur les bancs, dans les coins, partout des attitudes d'esquintement, des penchements, des fatigues inclinées et tombantes; le corps éprouve une inconsistance, un commencement de fusion. En inviolable repos, sur les sièges et blottis à l'ombre, tous restent aux aguets du moindre souffle — avec la seule et fugace consolation des limonades glacées... Les costumes se simplifient, les vêtements les plus souples, les plus légers s'imaginent.

Ces visages rouges et tuméfiés, culottés d'une cuisson de hâle, ces figures patientes, rangées dans les fauteuils et environnées de la mer surchauffée qui se vaporise, ont bien l'air de respirer au-dessus d'une immense bouilloire.

Une interminable ligne de terrains bas et rouillés s'allonge, filant sur les plans d'eau.

Nous doublons le Cap Vert : des terres pauvres et roussies, une calcination de promontoire, un cap en terre cuite... L'extrémité se soulève en bossellement et retombe comme un pan cassé devant l'eau qui crache son ressac. Des paquets d'arbustes, de secs palmiers aigrettent les hauteurs; un phare, grosse tour ronde, est placé comme une lourde lampe blanche. Un pauvre gazon brûlé tapisse les versants. Au bas, dans le bouillonnement d'une barre, gît le squelette rouge, la ferraille dénudée d'une épave de navire.

Au-dessus de cette avancée d'Afrique, le ciel, en mal de chaleur, a des taches brun-jaune, — comme si les nuages, bas et accablés, se mélangeaient des sables sahariens emportés par le vent.

Nous mouillons devant Dakar.

La côte sénégalaise se distend en lointains bas enveloppant une rade majestueusement immense. Des écueils, des brisants, pointent dans la direc-

tion du Cap Vert et provoquent des remous et des frémissements qui déferlent et bondissent. Le port est tapi derrière un enrochement noir jeté à l'eau comme un long geste protecteur. Les hauteurs de Dakar portent un arrangement de grands toits rouges et plats.

Un croiseur blanc, battant pavillon français, monte la garde au large.

En face, est postée l'île de Gorée où se dessinent dans une limpide netteté l'alignée de maisons claires, une crique, une estacade sur une baignade de pilotis, et le fortin terminal qui, sur une falaise de basalte, rougeoie comme un gros four à briques. Devant le miroir des eaux, l'île fait des coquetteries dans son éblouissante parure de soleil.

Une escadre bizarre et fourmillante s'est détachée de la rive; sa tumultueuse et clapotante agitation de pagaies se dépêche vers le steamer nous amenant les balancements et les tressauts de pirogues grossières, détraquées et rongées, mi-submergées. Des nègres, les gesticulations empressées, manœuvrent des pagaies à une palette : ils ont l'air de remuer l'eau avec de très grandes cuillers à pot... Ce sont les plongeurs traditionnels. Tous beaux gars noirs, à peu près nus, un très étroit morceau de toile bleue ficelée à la taille suffisant à habiller leur pudeur. Et quand ils se dressent sur le vacillement de leurs morceaux d'esquif et tendent la main, s'exposent des corps nerveux d'une couleur terne de suie, des bustes bien découplés, des bras maigres et

ongs, des jambes sèches et hautes. La chevelure est crépue et tassée, ou strictement rasée. Tous portent au cou, dans un sachet d'étoffe cousue, le grigri cabalistique qui donne protection contre les requins. L'amulette est à peu près toujours un bout du verset 113 du Coran suppliant : « Seigneur, gardez-nous du mal que font les choses créées par vous »...

Un rowing noir, étrange et débraillé, nous enserre et sollicite les porte-monnaie. Les nègres sont debout, crient, interpellent, s'agitent, remuent des mâchoires carrées et cherchent l'attention avec un tas de mines simiesques. Ils quémandent et plaisantent en un français de clown. L'un d'eux, s'accrochant partout et se limant les genoux aux flancs du bâtiment, est grimpé jusque sur le platbord de notre bateau et là, dit et répète avec des effets gutturaux et des apitoiements comiques, et la main tendue :

— Eh bien!... Dis donc!... Dis donc, mon cher ami... Est-ce qu'on donne pas à Albert quelque chose?... Dis donc, mon cher ami... Eh bien!... Dis donc... Dis donc...

Et quand tombe une pièce blanche qui a mine assez importante, tous piquent des têtes en concert natatoire, se disputent, luttent sous l'eau, se mordent et se pincent, et reparaissent, crachants et soufflants, riants et batailleurs, en un bruyant ébat de tritons de bronze.

Au milieu de la baragouinante natation des plongeurs, la descente à terre se pratique au moyen de grosses barques à voile, des embarcations massives, en forme de gabare, conduites par des marins de type arabe accoutrés de costumes très composites. Le patron de notre embarcation se titre commissaire : un grand maigre, les yeux vifs et pénétrants, les lèvres en bourrelets, une barbe noire et légère qui encadre des traits foncés et doux. Il se drape dans un burnous bleu très léger, flottant, non sans grâce pittoresque, sur une gandourah ou souquenille blanche. Il porte, avec grands égards, ses babouches sous le bras et un parapluie à la main.

La barque grinçante, avec des inclinaisons qui affleurent l'eau, effectue des louvoiements et des détours en crochets, puis, entre dans le port sur une eau grasse et mauvaise; des vases remuées lâchent des miasmes, de répugnantes émanations paludéennes qui se dilatent dans l'air torride.

Nous mettons pied à terre au long d'une grêle estacade lisérée d'une voie Decauville qui conduit à la gare de Saint-Louis. Aux alentours, fonctionnent très mollement, dans une indolence solennelle et bigarrée, la vie et les installations d'un port restreint; les mouvements sans hâte de grands nègres solides s'arrêtent au moindre prétexte de curiosité; et des amoncellements de gens dorment en tas, sous des chiffons, devant la porte des douanes et contre les entrepôts.

La chaleur est ahurissante.

Un peu d'ombre s'épand dans l'avenue qui monte vers les bâtiments administratifs, vers les magasins, le marché et le quartier indigène où les cases sont en clayonnages empâtés d'argile. La partie importante s'ouvre en rues et avenues droites plantées d'arbres; sur la terre battue de la chaussée, tombent des flaques de soleil tout blanc qui découpent un vaste ramage d'ombres grises. Des maisons jaunes et roses, des terrasses bétonnées, des pavillons plats sont assoupis sous des verdures planantes, stratifiées, étendant de l'ombre; retraites et habitations sont calmes, très closes contre l'ardeur du jour; les balcons longs et couverts, attendent le soir pour s'ouvrir; puis, d'étonnantes verdures entre les constructions; le baobab et l'acacia flamboyant épanoui en pluie rouge, des arbres en opulentes panachures et, à côté, dans les découverts, grillées de soleil, une végétation flétrie, des terres sableuses crevassées, une dessiccation aride; et, au moindre souffle de vent, des paquets de poussières jaunes et brunes se soulèvent.

A notre approche filent, avec une rapidité peureuse, de mignons oiseaux vert bronze, clairs et brillants, des sénégalis dont le petit bec s'effile en fourchette à insectes.

Par les rues, la population circulante est de beaux noirs grands et peu vêtus, des nègres ouolofs, des foulas venus de l'intérieur, tous les échantillons, en superbe taille, de la race sénégalaise, noirs intenses à grosses lèvres et à den-

tures saillantes, des gens dont la gaieté à pleines dents semble mâcher le rire. Habillés de bric-à-brac, sur un pagne de coton, ils promènent, avec une noble sérénité, de carnavalesques accoutrements. Flâneurs sombres, trainant pieds nus, ils s'agglomèrent aux environs du marché : construction quadrangulaire ouverte à tous les vents et dont l'architecture ultra-simplette a un petit air d'administratif pour exportation.

Sur le sol, le long de carrés marqués par la saillie d'un rang de briques, — accroupies, étendues, inertes ou guettantes, des femmes en bleu, en violet, ayant sous des morceaux de jupes en rideaux, le corps libre, peu dissimulé dans le « boubou » — flottement lâche d'étoffes à rayures violentes, à bigarrures tranchées d'oppositions très crues. Les cheveux sont tressés, enroulés en minces papillottes, en frisures tuyautées formant pendeloques. Avec le madras, dont les tortillements et les attaches en nœuds ne manquent pas d'une fantaisie grossière, c'est le chic du tape à l'œil, la parade du très voyant, l'orgueil des couleurs grosses et criardes. L'ornement, la parure des femmes est, au cou, un collier de perles où une amulette pendue à un cordon, un anneau ou une ganse battant à la cheville, quelques bagues d'argent travaillées au marteau... Les mères portent leur moutard sur le dos dans un enroulement d'étoffes. Les marchandes ont une bourse de cuir attachée au cou... Et dans ce peuple traficant, dans cette circulation bizarre, se rencontrent de

jeunes négresses vraiment belles de solidité, d'énergie, de formes peu cachées. Leur rire voluptueux est agressif, allumeur, — et quand, lasses, elles s'asseyent sur le sol, les jambes repliées, le mouvement, l'attitude, le rampement sont un mélange de féminin et de sournoiserie féline.

Sur le pavement, de maigres étalages, de petits tas, offrent du manioc, du maïs, des farines, des poissons, de petites morues gadoïdes, des arachides, des objets en cuir. Des mulets, des moutons et des chèvres maigriottes sont parqués dans le coin formant le marché au bétail.

Des vendeuses ambulantes, quelques oignons à la main, circulent, regardant de leurs grands yeux de porcelaine, — et demandent deux sous pour se laisser photographier.

Une jeune négociante, les mollets nus, est allongée sur le carrelage devant deux poissons secs. Une autre fume avec bonheur une vieille bouffarde de matelot... De cette foule, sans bousculade, sort un ramage confus accompagnant des chants monotones nasillés par des mendiants. Et sur des monticules de sables rouges, dorment des chiens de vilaine mine.

Une pittoresque variété de types anime de l'amusement devant la curiosité regardante :

Un garçonnet, habillé d'un vieux sac d'où émerge sa tête d'ébène, marche très vertical, raide, une minuscule charge en paquet sur le crépu des cheveux. Une belle et corpulente ténébreuse au teint d'encre, raconte une histoire à de noires commères stagnantes, leur calebasse aux pieds, autour d'une fontaine, et elles savourent un peu de fraîcheur devant les minces jets de la catadoupe publique. Un grand nègre, taciturne, pensif, les yeux fixes et la barbe blanche, passe, l'air souverain et impressionnant. Une coquette, en babouches de cuir brodé, s'exhibe à sa porte dans le luxe orgueilleux et très simple d'une chemise blanche. Des mercantis poursuiveurs offrent à l'étranger des peaux de léopards pour quarante francs. Un moricaud borgne, la tête rasée, porte solennellement une gaule — comme on porterait un cierge, en insigne d'autorité. Deux noirs, très absorbés dans une partie de dames, jouent, accroupis sur une natte, au coin d'un trottoir. Une jeune Sénégalaise s'en vient, une jarre à l'épaule, la hanche saillante : les jolis mouvements de sa marche, sans hâte, dessinent la liberté du corps. Des dormeurs, dans un coin d'ombre, ne se dérangent ni pour les chiens qui les flairent, ni pour les véhicules qui les frôlent, ni pour les passants qui les enjambent, et ils affirment, sous cette épuisante température, la volonté nationale de vivre en allongements.

Dans le peuple noir des rues et des places, les Sénégalaises promènent une impression coquette.

Bruyantes et gaies, gaillardes à l'œil hardi, elles passent superbement, à peine habillées, drapées tout au plus, le corsage franc et mouvant, les hanches cambrées. Roulées dans des foutas de couleurs très voyantes, d'une sacrante vulgarité, ou sous une simple retombée de cotonnade bleue ou d'étoffes très amples, rouges à rayures jaunes, elles ont une autre et plus brutale provocation que les Algériennes dans leurs amas de soies sous la transparence du haïk. Ce sont ici, des créatures élémentaires, sans détours. L'œil est sincère; le regard est d'attaque doucereuse; le nez fin, un peu retroussé et les ailes ouvertes; les lèvres sensuelles, et la tête harnachée de drôleries de perles et de cheveux frisés, tournés en spirales de papillottes nombreuses. Le modelé du visage est attrayant avec quelque chose de délicat dans l'énergie. Leur grâce est guerrière. Elles sont de belliqueuses femmes de tendresse.

Dans le flottement des étoffes, dans l'abandon, sous l'étouffante chaleur, les gorges se découvrent, franchement offertes avec un chic d'insolence; une insouciance met à l'air librement des

charmes noirs, des formes aux intenses bronzages, aux luisants bruns et veloutés. Ces apparitions de couleur démoniaque se figurent sensuelles et donneuses de joies sans phrases, officiantes enthousiastes des matérialités de l'amour, des sabbats de volupté. Les fanfreluches de l'idéal ne circonviennent pas leurs étreintes sérieuses et de tout corps : elles sont toutes de sensation et sans autre commentaire que le rire.

Une ardeur de généreuse animalité, une impertinence et des désirs de filles nubiles d'hier, se glissent et ronronnent dans les étirements et les cambrures, dans la démarche lente et solide, dans les mouvements onduleux, dans les balancements en souvenirs de danses. Elles sont, sous les instigantes sèves de la chair, de vigoureuses et sombres fleurs de plaisir. Et leur joviale sensualité, et leur brûlante jeunesse s'affirment dans des gaietés qui éclatent, qui fusent au nez du passant, des gaietés qui surprennent et qui réquisitionnent. Dans ces visages de nuit, le sourire en blanc et rouge a une gaieté de fête populaire, un éclat d'illumination, — avec le bleu des yeux : c'est un pavoisement facial, un festoiement tricolore.

Une chaleur, une chaleur, — à humilier un haut fourneau.

Le soleil est enragé. Sa fureur livre bataille, attaque, brûle. Sous l'épaisseur des casques, — portés comme des boucliers contre la mortelle insolation, — les rayons passent et tombent en aiguilles de feu.

L'air est torride. Les fers peints au minium semblent des tôles à la température rouge. Les maisons paraissent des fours rayonnant de brutales chaleurs. Le sable surchauffé lâche des paquets de calorique qui monte et étouffe. La chaussée est la sole d'un immense four à réverbère. Et dans cette rôtissante température de brasier, nous sommes en nage; la transpiration suintant par tous les pores, nous ressemblons à des éponges imbibées d'eau tiède, et nous devinons autour de nous des évaporations.

Le vent léger qui passe, trop rare, fait l'effet de gémissements de soif dans les arbres. En ce rouge pays de cuisson, on ne doit trouver que des œufs durs, des viandes toutes cuites et du vin chaud.

La furia du thermomètre inflige un inondant régime de transpiration, un mouvant bain de vapeur dans des buées brûlantes... La transsudation s'active et met en commencement de liquéfaction ruisselante... Avec notre mine de gens tombés dans l'eau chaude, nous nous croyons plongés dans un grand pot-au-feu; on nous cuisine; les pauvres obstinés à circuler seront trans-

formés en rôtis habillés; on doit trouver au coin des routes des grillades de voyageurs.

La température est pyrométrique.

L'atmosphère accablante est de plomb fondu.

Des battements aux tempes, le cerveau en ébullition, on éprouve une dilatation, une distension et l'anéantissement. Par cette chaleur affolante et abrutissante, on ne rassemble même plus le courage de s'éponger : on se laisse dégouliner avec immense résolution de ne rien faire. Impossible de concentrer de la pensée. Tout effort est un inconcevable martyre, une navrante et inondante irréalisation. Et on demeure étendu, exténué, abattu et suintant, le linge poisseux, les vêtements collés au corps, les idées dissoutes... On s'effondre dans l'attente paisible du supplice de l'étuvée... On est résigné, prêt à une proche torréfaction, — avec la monstrueuse envie d'un bain froid ou le rêve d'aller vivre dans un puits.

A la tombée du jour, notre barque nous reprend.

Des gamins noirs, des négrillons cirés, le nombril en bouton, se jettent à l'eau, nous suivent à la nage et sollicitent toujours des sous. Les têtes d'astrakan émergent autour de notre embarcation et leur barbotage jacassant nous fait quéman-

deuse escorte, longtemps, en rade... Mais, nous fixons l'impression que laisse, — dans la vie reposante de sauvages en contact avec la civilisation et connaissant l'appétit de l'argent et la poursuite du lucre, — une vivante bigarrure de paysage colonial.

Le respect et l'émotion de l'espace s'amenuisent, se fondent en habitude, en ordinaire; l'étonnement est émoussé par l'usage. L'Océan, devant nous, ne pose plus à la grandeur. Comme pour le prêtre qui manie usuellement les objets saints, la vénération recoiffe son couvre-chef; le contact, la permanence d'association dégrafent la parure de dignité, et un commerce familier, l'intimité du tous les jours suppriment les cérémonies du sentiment.

En ces deux semaines de liaison, la mer est devenue la camarade, la compagne toujours là. Après avoir, en termes de choix, déclaré le spectacle imposant, et octroyé une suffisante ration de solennité aux flots et au firmament, les passagers ont épuisé leur faculté admirative. Entre soi, on la déclare monotone, un peu rengaine d'azur; on commence à la trouver assez bien raseuse, la somnolente amie avec son perpétuel dandinement.

Le déclin de la sensation d'immensité est net. L'espace est si bien un domaine appris, plus du tout effarouchant, où nous nous retrouvons dans le trajet quotidien, que nous le confondons et que nous concentrons en une même entité la nappe bleue de la mer et l'océan des airs : nous concevons une mer atmosphérique, moins dense, mais de même famille ; un océan superposé, qui a la brise pour vague ; dont les ondes en lames violentes déferlent en claquades battant nos bouts de voilures ; une vague fluide ou vaporisée, qui a aussi son chant, ses brutalités, ses remous, ses tourbillons. Et les grands convois de nuages passent comme des courants aériens dans un gulf-stream supérieur qui souffle.

Comme des épeurements, en précipitation de fuites, sautent, filent et se dispersent autour de nous, des bandes de poissons volants. Les exocets, ailes ouvertes, planent sur la vague comme des papillons de la mer.

Ils ont des proportions de beaux harengs blancs et une double paire d'ailes brillantes. Leur essor, jamais prolongé, n'est qu'une tentative aéronautique.

Les exocets s'éparpillent en compagnies légères, en essaims de poissons voltigeurs, rasant l'eau,

les ailes pétillantes de clartés; leurs argentures à facettes écailleuses scintillent comme de minces allumages de lumières voyageuses à la surface des flots. Ne faisant que des apparitions, leur vol a le tracé droit, cinglant et rapide, avec soudaine éclipse en plongeon : ce sont de miroitantes étoiles filantes sur le bleu de ciel des eaux.

L'envol est limité, paraît-il, par la dessiccation des membranes de l'appareil d'aviation dans le vent, — et ils piquent, tout aussitôt, une tête brusque dans la vague, ces volatiles sous-marins. Mais, d'autres apparaissent, réallument leurs mouvants éclats, cabriolent et se sauvent dans ce vol ressemblant à un saut en grande longueur, à un élan qui, nous dit-on, est pour ces fuyards un moyen de dépister la poursuite de gros poissons gourmands, chasseurs de ce gibier maritime.

Ces poissons à ailes, ces vertébrés aquatico-aériens, ayant de maladroites prétentions d'oiseau, nous remémorent surtout la grosse cocasserie du populaire anversois se balladant en jours de carnaval, sous un informe parapluie, et portant sur le dos un hareng saur pendu dans une cage soigneusement cadenassée.

Un temps étrange, des sensations équivoques prouvent le dépaysement. Il faut déménager l'ordi-

naire de ses habitudes. Un changement de climat s'affirme dans une autre qualité d'air, par des chaleurs qui déconcertent et par un raccourcissement des journées en plein mois de juin. On se sent au seuil de l'autre hémisphère, au moment décisif où la météorologie retourne son cadre en enjambant l'Equateur.

De premiers malaises tracassent les uns; la lourdeur des pays chauds écrase; des confessions sont faites au docteur; les ceintures de flanelle se serrent avec plus de précautions, et le régime se surveille.

Des atteintes de bourbouille agriffent, démangent et enflamment : une rouge et torturante irritation des pores de la peau, un mécontentement protestataire, une petite grève de l'organisme surmené qui trouve la transpiration trop laborieuse, le travail de sécrétion excessif. Devant un surcroît de peine, les opérations cutanées se fâchent et leur tentative de révolte se barricade derrière une éruption de petits boutons et de pustules irritées.

Le ciel est de coton gris. La mer est unie et plate comme la surface d'une grande marmite d'eau tiède. Le temps est d'une moiteur molle. Dans la chaleur lourde et terne, des vapeurs mon-

tent, déposent partout une humidité gluante... Nous avons l'air de gens mal séchés.

Notre route entre dans la zone des condensations. Des nuages violets foncent et brouillent l'horizon; une longue bande de nues en formes de masses fusantes, en symboliques dissolutions, combine dans l'espace un paysage affalé, qui se résout en liquéfaction.

Une pluie mignonne, mince et légère, une voltige d'eau, une pluie toute petite et joliette nous arrive. Cette pluie, la première depuis notre départ, est un délice, un charme dans notre affolement de chaleur. Elle ne tombe pas sérieusement; elle ménage ses gouttes, étant sage et parcimonieuse d'une eau douce qui a sa valeur. La pluie n'est qu'un subtil pointillement liquide, de la poussière d'eau. Le phénomène pluvial semble envoyé par un gigantesque vaporisateur des tropiques; c'est l'organisation d'un service de rafraichissement. Nous nous dégourdissons dans la providentielle ablution qui épand un ravigotant bien-être; nous avons pris un air de bonheur, et les flots, eux aussi, ont de sinueux ravissements; les vagues tièdes roulent de la gaieté sous la bienfaisante douche.

Mais la zone devient de grande condensation. Les brumes s'amassent, s'agglomèrent; les nuages sont descendus et reposent sur le mouvement des vagues. L'arrosage équatorial devient une averse.

Il pleut en abondance, il pleut à toutes forces;

nous avançons dans un environnement d'opacité submergée, dans une atmosphère flic-flacante. Des gouttes larges, cinglantes, battent de tous côtés, livrant attaque; l'eau versée par seaux, nous accable en cataractes et menace maintenant de noyade. Une gargouillante mélopée est violemment tapotée sur le steamer ruisselant, qui se secoue avec des balancements plus énergiques, et continue dans l'espace diluvien.

La pluie, partout autour de nous, clapote en bulles, sursaute dans l'eau; ses agressions, ses agaceries d'éclaboussements, ses perpétuels sautillements tourmentent l'onde; ses picotements irritent, — et la surface liquide, piquée et rugueuse, ressemble à une immense éruption, une bourbouille de la mer.

La pluie finie, le temps se sèche en belle pureté.

L'ondée est tombée comme un vigoureux nettoyage. L'air est rincé, récuré, limpide. Le ciel est d'une soie claire et tendre, les nuages de crépons frais.

Le soleil revient, amadoué : un soleil dont on a rabattu l'infatuation et la grillante jactance.

Et les nuages satisfaits, la besogne faite, se tassent, se groupent et se disposent en longues bandes, comme en rangs pour se mettre en route et filer.

Les menaces d'orage plombent une atmosphère gonflée de pluies indécises.

Une lassitude, un esquintement terrassant nous enchaîne dans de l'accablement invincible... On sent l'effilochement de l'énergie, le vouloir tué. On éprouve la fatigue de tout ce qu'on n'a pas fait.

Abîmé de chaleur, livré au travail fontainier de la transpiration, il faut se soumettre. Sous la sueur qui perle et inonde, on subit une douche chaude, brûlante, dans un air irrespirable qui semble du coton tiède. Le corps s'étale, comme la pensée, dans le désintérêt total, la mémoire engourdie. La vie devient latente, plus du tout effective, dans une incapacité de mouvement, — avec des langueurs de pacha appelant le boy pour ramasser un éventail.

Dans le découragement mou, l'être tombe à l'état de pâte, n'éprouvant plus que les battements de petites congestions qui grimacent.

Les manières frétillantes et les tortillements que roule la vague chaudement palpée par le vent, deviennent l'obsédante mobilité.

Le va-et-vient du flot et l'amplitude de ses balancements, l'incessant retour de mouvements en bas et en haut, la danse de l'eau, les soulèvements, les sauts et les retombées, donnent la conviction d'une élasticité marine — comme si la mer était montée sur tout un jeu de ressorts qui ne veulent ni la stabilité de la surface, ni le repos de la masse — condamnée aux oscillations molles d'un éternel pétrissage.

La zone des pluies nous détient encore, — mais sèchement. Tout un bastionnage de nuages gros gris fortifient l'horizon. Des troupes de nuées, en tenue de pluie, sortent, emplissent le ciel, investissent l'espace et manœuvrent en grande démonstration.

Mais le soleil lutte. Il déchire les tulles de grisailles, bouleverse l'encourtinement du ciel, et fend et traverse les nues légionnaires; il couvre la mer de miroitements qui réfléchissent et épanouissent de la clarté victorieuse dans ce temps de pluvieuse maussaderie.

Le soleil lutte, et, dans des complications d'éclairages contrariés, affirme sa suprématie

vermeille. La complexité de lumière, le filtrage des rayons, fabriquent une opulence raffinée de tons précieux et de diaphanéités brillantes, des éclats de gloire et des effets de couleurs singulières, de transparentes dorures, des outrances enluminées de rouge, et d'infinies ténuités d'azur... Maintenant, les nuages dociles, dispersés en grands vols roses, soumis en dessins imprévus, brodent sur le ciel « des fleurs de tranquille lumière », comme a dit Emile Verhaeren.

Le soleil triomphe; sa puissance domine, imposant l'adoration, le sabéisme, la vénération. Le soleil règne dans sa toute clarté,

Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtrie

Le bateau a des balancements de grand hamac: Il assoupit en un bonasse roulement. Le chantonnement sourd de la machine, les pulsations du piston, leur monotonie de régularité murmurent une endormante complainte...

Le bateau, avec ses enveloppantes câlineries, le bateau, avec ses magasins de provisions, prend des airs de puissante nourrice qui nous tient et nous enserre dans un tendre bercement. Il a notre confiance et nous nous laissons aller...

Le temps passe tout uni; les journées sans préoccupation défilent pareilles; les heures semblent porter un uniforme.

J'ai l'impression de feuilleter un grand cahier de papier blanc... Un grain de la pâte, une possibilité de tache, un incident de fabrication fixe l'attention étalée sur le vide de la page. Ainsi, pour nous, la plus minime éventualité, l'incident quelconque, un diminutif de rien devient un sujet, une question dans la traînée de ces journées blanches.

Une vague plus puissante ou une dispute de matelots sont des affaires ou des «histoireries» — comme dit le quatrième officier — tout de suite mises à l'ordre du jour. La fumée d'un vapeur fait sortir et travailler toutes les jumelles qui épluchent, dissèquent, analysent; des connaissances maritimes improvisées détaillent le signalement du microscopique paquebot, insistent sur la couleur de la cheminée et savent péremptoirement la compagnie propriétaire et la destination de cette toute petite charade à fumée — qui disparaît bientôt.

La pluie, elle aussi, a été accueillie en manière d'intermède et de variation fantaisiste dans l'impassibilité des journées de navigation.

Aujourd'hui, un autre numéro au programme des distractions inattendues est fourni par une escouade de cachalots, de dauphins et autres baleinoptères — ou « souffleurs », comme disent les marins. Nous avions déjà assisté aux exercices des marsouins, les poissons-clowns travaillant sur la vague-tremplin et risquant des essais de cumulets.

La bande des vastes cétacés, que nous devons intéresser et que de certaines gourmandises conduisent, navigue de conserve avec nous. Gros cachalots ou petites baleines, ces baveux mammifères folâtrent sur la bonace des eaux comme dans une arène, exécutent une gymnastique natatoire avec des bondissements, des pirouettes, des voltes et un chahut aquatique exhibant leurs masses en ballonnements noirs. Ils plongent et reviennent, jaillissant en brusque émersion, et naviguent et godillent au ras de l'eau en baladinage, en évoluantes marsouinades secouant et saboulant la vague.

Un de ces gros personnages de la mer se montre et s'étale généreusement à la surface comme si notre considération amusait sa flottante prestance. Il mesure bien huit mètres. Il promène, sans émotion, à travers les eaux, le déploiement de ses formes sombres; il lance des fusées d'eau; il joue la pompe à incendie ou les fougasses marines; il fonce en un brutal plongeon, et reparait un peu plus loin, pour s'assurer que nous ne lui faussons pas compagnie.

Les soirs, bienfaisantes extinctions de chaleur, sont du réveil, une vie de fraîcheur.

Très longuement, on se baigne, on se délasse dans la sérénité de la nuit équatoriale. On s'étend, avec un bien aise de cure, sous un ciel de cachemire et de velours.

La nuit sans haleine est un paisible scintillement dans une auguste immobilité : une nuit en manteau d'argent bleu et qui a de galantes façons, presque de l'apprêt et du sourire dans sa parure, une coquetterie affectueuse, une accentuation de charme... Cette nuit bichonnée, arrangée, semble fardée de bleu. Elle trône, sous le dais du ciel gemmé et stellé. En broderie de lumière, se déploie la grande toison blanche de la voie lactée jetant sur la mer un sillage de reflets, — un long filet de rayons blancs tressés.

Quelques nuages, à la mine égarée, font des gesticulations éperdues, suppliantes.

Un peu de brise s'étire dans l'air.

Et cette nuit enlace, dans « ses grands bras de vent ». On lui fait la cour avec des songeries en compliments reconnaissants.

Très longuement, la contemplation retient... Dans le flottement de l'air, sur le glacis des eaux, vivent le râle de la vague et « les mille voix de l'énorme mystère ».

Dans les coins de solitude, à l'arrière du bateau, la rêverie distraite, en notes bleues, est enjôleuse — et brusquement cassée : des poissons volants et des hirondelles de mer, de noirs pétrels, fascinés par l'incandescence des lampes électriques, viennent se buter et tombent sur le pont, inertes, blessés. Et des rats voraces, mettant notre rêveur accaparement à profit, gambadent et sarabandent dans les cabines.

Dans le golfe de Guinée, marchant dans l'Est à la hauteur du Niger, — une journée de chaleur assassine, une température de voisinage de chaufferie, le cauchemar d'une initiation sur le chemin des flambaisons de l'enfer : les matelots nègres passent comme des apparitions de démons venant nous embrocher... Journée de malaise, de veulerie flemmarde, de contrainte d'inaction. C'est le mal de chaleur : on se lève, la tête lourde; on marche dans un étourdissement; les choses environnantes sont imprécises; on respire un brouillard tiède de paresse; on se sent machine sous insuffisante pression : il y a manque d'atmosphères.

Les très vagues envies de travail ne parviennent pas à soulever les vinculantes difficultés. Redoutable est la tension d'esprit qui élèverait encore la température cérébrale; dans la perspec-

tive de cette seule hypothèse laborieuse arrive, en nuageuses menaces, l'orage de la migraine.

Patraque opprimée, la pensée défaite, j'ai considéré pendant une heure, le crayon à la main, une feuille blanche de mon carnet... Je n'éprouve ni ennui, ni plaisir : une hébétude encotonnée d'indifférence.

Par 1° 39' N. un homme est tombé à la mer. Des bouées ont été lancées, un canot mis à l'eau, des recherches promenées... Le malheureux n'a point reparu; la mer l'a bien pris et n'a pas voulu le rendre; et le bateau, le cap remis au Sud, file, abandonnant un des siens aux avidités du gouffre.

Nous en voulons à l'hypocrisie bleue de cette eau calme.

Le bateau se croit le plus fort. Sa proue avance, tranchant l'immense résignation de la mer. Mais, cette soumission est feinte. En écoutant mieux, on entend combien l'eau qui s'écarte, chassée, grince et hurle la fureur baveuse de devoir laisser passer et subir le steamer, cette parcelle terrienne. La plainte écumante de la vague blessée dit, tout le long du jour, que nous sommes au milieu d'une hostilité, d'une fausse défaite qui ronge de l'animosité, qui combine des rages. Et la proue con-

tinue coupant, taillant, écartant, pour avancer sa provocation victorieuse. Elle sème aussi les ferments de furie qui soulèveront la tempête. Nous restons le maître, — le détesté; et quand les flots attrapent un de ces téméraires agresseurs, ils ne le lâchent pas.

La matinée s'attache à l'ancre devant San Thomé... La silhouette élégante de l'île se hausse comme un long triangle, entre deux grandes mottes, — l'île des Colombes et l'île des Chèvres, qui posent un double point vert dans l'eau.

La terre de San Thomé, sous le frisson du petit jour, avec son redressement de sommets, semble se lever : les buées matinales la coiffent encore d'un bonnet rose. Sa robe est faite d'un vert de jeunes pousses avec, en volant blanc, au ras de l'eau, la ville, le port, les bâtiments, un bastion angulaire et l'édifice cubique du câble sous-marin.

Le jour s'éclaire, se dilate; le soleil fait le ménage et la toilette de l'île; il allume ses feux; les nuages, au-dessus des crêtes, s'allongent et zigzaguent comme de vastes flammes blanches chassées et tordues dans le vent. Sur ce fond éclatant, San Thomé se pavane, île opulente, belle et dense, verdoyante. Les versants, avec

facendas à mi-côte, déroulent une végétation équatoriale, riche d'une luxuriance ébouriffée. Tout le luxe est vert, dans un fourmillement de sèves puissantes et d'essences laborieuses qui peuplent les fonds, s'attachent au Monte Café et escaladent le pic de Santa-Anna.

Devant le port, une malle portugaise fume, très placide, en attendant le courrier.

Et maintenant, sur un ciel de moire satineuse et bleue, l'île porte ses nuages comme un chatoiement d'auréole et un insigne de gloire, comme une couronne de royauté sur ces paysages de mer. Devant un soleil fulgurant, la ville se dessine et vit dans une criblante lumière, et se prélasse en blanc ardent. Elle habite un horizon de perle, devant la mer enluminée, où de grandes stries vertes et bleues rôdent et se frôlent avec des transitions violettes balayées par le grand courant équatorial.

Dans la rade, autour de nous, au fond des eaux transparentes, on voit remuer de longues algues, on surprend la faction des requins chercheurs, — et de petites écumes sautillent et jaillissent comme les éternuements des squales.

Des rues droites; un gros bourg en damier; des maisons basses; l'architecture de la ligne

droite, style portugais; des constructions qui rampent ou se tassent dans le sol, sous le poids de leurs immenses toits plats; une place de vivace verdure entourant de cérémonieux arbustes et un kiosque à musique, une place qui rappelle Biskra. Un hôtel existe, mais pour y déjeuner, il faut prendre un abonnement d'un mois, cette digne maison voulant, pour l'honneur de son renom, une clientèle attachée et non le racolage de gens qu'on ne doit plus revoir. Alors, il faut bien parlementer chez les marchands de vins pour obtenir du pain et du fromage. Les comptes sont un embrouillage qui se chiffre longuement sur des papiers sales combinant et transformant, par approximatives équivalences, les diverses familles de reis en des totaux toujours phénoménaux.

La ville en traits sommaires est jolie de sans soin, avec de l'air, de l'espace dans une physionomie très différente des ruelles tassées du vieil Alger de Barberousse et des pirates. Une ville en déshabillé, en laisser-aller : il fait trop chaud. Symboliquement, le service de la voirie est simulé par de singuliers et mornes flâneurs, à moitié nus, pas pressés du tout, leur constant repos paraissant une insatiable admiration devant la dignité de leurs fonctions administratives. Toute l'organisation coloniale des Portugais est pareille, dans une indolence obstinée à laquelle s'ajoute parfois — comme dans les bureaux du télégraphe — une sereine exploitation du client.

Au port, le long du pier, un peu de mouvement

pousse un calme transport de caisses et de sacs; mais, dans tous les coins, les ouvriers, travailleurs d'une impavide lenteur et majestueux de rechignement, savourent le beau temps et attendent du hasard la bonne venue d'une aide quelconque. Ces braves nègres, aux mines de philosophie noire et bonasse, sont haussés sur longues jambes nues : ils ont, sous un parcimonieux toisonnement de chevelure, une face écrasée, un double pli sur le haut du nez; ils avancent en pointe une denture canine; une barbiche maigre leur pendille au menton. La population — moins belle, moins vigoureuse qu'à Dakar, — est abîmée, gâtée, souillée de hideuses maladies; des nègres étalent des peaux dartreuses, rongées de moisissures; des borgnesses loqueteuses tendent la main; partout, des miséreux en loques, en attifage donnant une illusion d'habillement sans rien cacher de ces corps de mollesse, stagnent, paressent, les yeux mi-clos, ou implorent en grasseyant leur dialecte bounda.

La bonne surprise, c'est l'évasion au grand air des environs, la promenade dans les beaux espaces de culture. La campagne se meut en pentes, en riantes vallées blotties sous de moutonnants feuillages. Et la flore, qui stupéfie, a des verdures en larges rameaux, de graciles feuillées ou de plantureuses énergies résistant au soleil. En des taillis, s'étalent la fraîcheur de grandes herbes, des lits de repos. Des branches anguleuses semblent des gestes brisés laissant choir des feuilles

aux teintes étranges, chagrinées de fatigue. Les plantes entassées poussent partout, en désarroi, dans les crises de chaleur qui mettent l'atmosphère en vibration. Des cascatelles, comme le Blu-Blu, de sinueuses ribeiras bondissent. Puis, de longues bandes de défrichement ont pour accueillante capitale des fermes, des « rossas » dans des champs de cafiers et de cacaoyers. Les planteurs vont en équitation de parade sur des mulets de luxe.

Plus loin, un surgissement de piton, de roc, le ruissellement des laves, les pierres croulantes sous la broussaille bigarrent et rapiècent des bois qui sont les propriétés des singes et des serpents. Les routes se bordent de singularités botaniques, d'arborescentes curiosités ; le borassus est plantureux, le calice rouge des grenadiers se détache sur le fond vert bronze des cactus et des aloès ; les ananas, la canne à sucre poussent négligemment, et des cocotiers immenses, en aigrettes triomphales, dominent les frondaisons, portant des touffes, des paquets de noix. La surprise est offerte de goûter fraîche la fève violette de cacao entourée d'une matière mucilagineuse utilisée par fermentation.

Et, dans un flegme de force, sur les routes défoncées, passent de longs attelages de huit bœufs tranquilles, majestueux de lenteur, les cornes déployées en effilements, mouvant les cahots indifférents d'un écrasant véhicule à roues pleines.

Les vagues de l'Atlantique sont amples et arrondies, d'une large puissance, d'une lente énergie. Elles se tournent, se pelotonnent, se tordent en rouleaux immenses. Les ondulations s'enroulent comme de longs bandeaux mouvants. Il semble que la mer se fasse d'immenses papillottes, se tuyaute et se frise une colossale perruque. Et l'onde, qui déferle et s'ébouriffe, n'est qu'une défrisure, un échevèlement dans la brise, une taquinerie du vent qui chiffonne la parure et décoiffe la mer.

Au contact de l'Equateur, après la baie de Corisco, les terres du Gabon se soulèvent.

Une eau large, en grande poussée, s'enfonce dans un ébrasement du pays et ouvre un passage derrière la pointe Saint-Joseph... Le bateau flotte sur des bancs de sable, entre des hauts-fonds, le long d'atterrissements; il faut marcher avec lenteur, à la sonde. La profondeur manque; des balises, des bouées jalonnent le chenal, — et des deux côtés avancent des terres étonnamment boi-

sées, chargées de verdures touffues, en vrac. Dans un fond capricieux, — au delà du sable blanc que découvrent les basses eaux, les rives se façonnent en cultures de phénomènes, en jardins d'étrangetés : la verdure, en ses surprises, nous semble du dessin imaginé, du combiné, du travail de décorateur.

Un long tournant, — et Libreville, en blanc et rouge, se surprend couchée dans un parc... Le plateau, les hauteurs du mont Bouet, ondulent, se dressent et surveillent une rade très fermée dans un circuit d'estuaire ensablé.

Les canots abordent un môle maçonné faisant, d'une anse, un tronçon de port.

Diminutif de ville équatoriale, la capitale exotique, en grande tenue de végétations, étale, sur des rampes douces, ses maisons blanches, ses constructions plates, une chapelle, des factoreries, un hôpital... Une belle allée droite monte au palais tout blanc de la résidence. Une voie Decauville, disloquée, grimpe sur l'accotement, filant vers les plantations... Encore, de larges avenues soignées épandent, autour du bâtiment central de l'Administration, des ombrages profonds et se perdent, d'un côté vers les casernes et les huttes d'indigènes, de l'autre, vers les jardins et le marché... La promenade vague dans un décor de magnifique oisiveté. Le site joli, paré, sur un terrain rouge ferrugineux, donne un ressouvenir de Madère mais en accentué, en brutal, en plus intense, sous une atmosphère de cuisson.

Des soldats en tenue de turcos, avec raideur, saluent notre casque blanc et emportent une satisfaction fière de l'empressement de notre réponse. La cloche de la mission tinte, accompagnée du cri aigre des paonneaux dans les taillis. Les habitations sont bâties sur piliers en maçonnerie. Des réverbères au pétrole, malgré de maigres attitudes de penaude timidité, affirment des services municipaux.

Plus loin, vers les cases pailleuses en palissades de bambous, les routes deviennent un piétinement de chemins vagues que les plantes cherchent à reconquérir; un sentier poursuit dans la campagne, à travers un gâchis d'herbes et une indiscipline de brousse où glissent et se faufilent des serpents.

La population — assemblage de peuplades sénégalaises confondues avec le Krou et le Mpongoué — est faite d'un contact de races, d'espèces et de tribus mélangés en « tous couleurs » — comme on dit au commissariat. Le type se diversifie en variations nombreuses, en grands gaillards très noirs, en joufflus goudronnés, en carcasses osseuses, en drôleries de tignasses et de tatouages. Il est ainsi, l'ensemble : — un peu pantins de cuir sombre par les gesticulations en saccades, — un peu caricature américaine par les dents en scie

et les yeux en rondes saillies d'effarement, — et, au total, d'expression gaie avec de gros appareils de mâchoire et des grincements de rire. Sous le chic d'un feutre déjeté, campé de guingois, ces bonshommes, dans leurs drôlatiques attitudes, semblent apparentés à des cirques, à des familles de clowns noirs.

Beaucoup portent le couteau ou l'eustache ficelé le long du bras. Un grand paresseux, immobilisé, a une jupe de flanelle trouée et un chapeau de paille forme canotier. Un autre, coiffé d'une casquette de jockey, sautille dans la joie d'avoir trouvé une bouteille. Les femmes se vêtent d'étoffes longues, en pièces tombantes, tendues au-dessus des seins — ou au-dessous. Une négresse, n'ayant qu'une unique boucle d'oreille, porte un gros parapluie de coton en manifestation de chic, et elle répond à notre souriante attention par des cérémonies balourdes et des révérences de folle. Aux environs des boutiques, des gamins, en morceaux de caleçon, portent sur la tête de légères charges empaquetées dans un foulard. Au milieu d'un groupe, une grosse femme noire fume goulument une pipe de racine : mais en ayant assez de cette joie de tabac, elle passe la pipe à la bouche de sa voisine qui continue, avec un même plaisir, cette pipe de société.

Une Européenne en robe blanche, le casque portant, en bavolet, un couvre-nuque en dentelle, passe en hamac de transport, en tippoï, porté par deux noirs en longue chemise.

De pauvres diables, les pieds à moitié dévorés, le corps habillé de déchirures, rôdent et supplient. Une misérable a un mioche, tout en sourire, attaché sur le dos; une autre boite, fureteuse, la poitrine offerte au soleil et à la curiosité.

Ce mouvement de chiffons, à petits pas, avec des yeux à l'affût, prend la direction du marché où se vendent des nattes curieuses, de fétide tabac, des merveilles de fruits. Là, le boucher, le seul du pays, ne tue le bœuf qu'au moment où toutes les parties de la bête ont trouvé preneur sur engagement signé : l'acheteur s'inscrit par avance comme sur une feuille de location.

L'assemblée du négoce se tient au bout d'une allée de cocotiers admirables, arbres imposants, érigés en morceaux d'architecture. Tout le long, en promenade, flânent les Gabonaises, les pauvresses et les femmes en évidence, dont le maladroit esbrouffe de toilette se vante, très ouvertement, des faveurs d'Européens.

Il en est qui portent six et même huit chevillières annelant de cuivre le bas du mollet; l'une ploie sous une manne ficelée au dos comme une hotte; celle-là se pavane en robe blanche très décolletée, — et, touchée d'un compliment assez impertinent qui lui est décoché au passage, se prélasse, se tortille et campe tout son orgueil de femme dans cette attention. Beaucoup ont de vraiment belles attitudes, une marche souple et flexueuse, le buste dressé en fierté; elles mettent de la solennité dans le drapement des étoffes, —

mais crachent comme des charretiers. Bon nombre aussi, bavardes et curieuses, nous dévisagent, nous analysent avec effronterie, gloussent une équivoque gaieté, font de grosses singeries dont le sens nous échappe : et l'une de celles-là, après nous avoir envoyé un brocard certainement carabiné, va niaisement se tapir, se dissimuler dans les herbes.

Dans un silence très pur, la promenade est abstrayante et les instants de charme, par les allées et les vallonnements, par les replis et les détours du jardin des essais. Le parc est une organisation d'expériences végétales, le plein air d'un laboratoire floral, un majestueux jardin d'acclimatation de la plante équatoriale. Partout — à l'aise dans les soins de leurs régimes respectifs — une abondante curiosité de végétaux fantasques, gracieux, difformes, ou bien mettent la gaminerie des pimprenelles autour de la sérénité des plantes grasses, ou bien enlacent des arabesques minaudières sur des feuilles de vieille soie et sur des fleurs en rosaces de perles, ou bien secouent des dentelles de fougères, ou bien accrochent des lianes parasitaires en longues fausses barbes aux difformités d'un baobab. Des arbres ont des silhouettes de maniaques; d'autres, sauvages hirsu-

tes, portent leurs feuilles en flèches. Les dragonniers, très hauts, sont présidentiels. Des souches trapues bedonnent en bulbes arrondies; d'autres se targuent d'aigrettes immenses, de glorioles en gigantesques épanouissements. Toute la lignée des palmiers très aristocrates, palmiers à huile et palmiers rares, s'exhibent, les branches en ramures lourdes et graves. D'autres encore, les limbes et les petioles en nervures d'énergie, se blasonnent de nœuds et d'exfoliations ou s'attachent au sol sur un accroupissement de racines, dans des attitudes animales. Les bambous sont en massifs impénétrables, en cohue anarchique et enchevêtrée; et les bananiers agitent leurs branches comme de longues ailes vertes... Partout, des fleurs en clochettes géminées, en cornets bleus, en évasements de coupes, mettent des coquetteries étranges, neuves, exaltantes. Ces fleurs ont des folâtreries de couleurs, un art de nuances très délicates inventant du rose d'aurore, s'affinant dans des teintes exténuées, de mystiques enluminures, des tons jetés à travers une décomposition de prisme... Des fleuraisons sont arrondies et gonflées, jaspées de lueurs comme de légères bulles; les boutons craquent, les bourgeons s'ouvrent comme de jolis secrets et des fleurs en grappes retombent, lasses, défaillantes comme les stances de cet enchantement de poésie. C'est de l'inédit de toutes les couleurs, tendre comme des essais de corolles, comme des joliesses de frivolités précieuses, comme une ingéniosité char-

mante, chercheuse des genres à lancer : on se croirait dans une fabrication de fleurs à la mode prochaine. Et en face, l'attention rencontre, dans un quartier plus positif, de grosses plantes de menthe, le cotonnier duveteux à fleurs jaunes, les fromagers et les raphias, les mangues à la crème, des commencements de cacaoyères, les caféteries…

Parmi le vertigineux fouillis des caprices qui vivent et trépignent dans cette toute licence de végétation, on trouve de jolis mouvements d'idées; on perçoit des poussées d'inspiration surgies dans la bizarrerie des dessins, dans l'inattendu des tons, — en cette retraite tiède, paisiblement laborieuse, au milieu d'un grand divertissement de couleurs… Et, dans l'étonnante mise en scène du fastueux climat africain, résident, accueillantes, des paresses sentimentales, un recueillement préparatoire, une juvénile extase.

Vers deux heures, un coup de canon est tiré sur le gaillard d'avant : nous franchissons la Ligne.

L'enjambée est faite dans l'hémisphère Sud.

La mascarade neptunienne, les formalités de savonnées et de baignades sont accomplies en tapageux arroi, — avec concession de pourboire aux hommes de l'équipage…

Il paraît que ce carnaval éjouit, jusqu'au délire, les plus engoncés dans leur officialité. Le temps est donc bien long, et les distractions, même de pauvre qualité, chèrement précieuses pour les personnes qui, sans politesse envers leur fertilité d'intellect, confessent trouver de l'ennui dans la solitude, — qui est l'intimité avec soi-même.



CONGO

Trois jours de flottaison sur les abîmes bleuâtres, dans les vaporisations chaudes de l'atmosphère, — et puis, les eaux brouillent leur belle tonalité. Les bleus passent au jaune, puis au brun limoneux; elles portent des débris végétaux : nous entrons dans les eaux les plus avancées du Congo.

Le fleuve, par son embouchure de douze kilomètres de large, projetant sa masse énorme de cent mille mètres cubes à la seconde, se dilate, se gonfle dans un affranchissement; il s'évade dans les immensités de l'Océan, et son irruption, en hâte de fuite, repousse la mer; il se fait place immensément et se déploie. Le courant du fleuve se marque encore avec vigueur à trois lieues au large et s'épanouit le long des côtes. Ce sont les confins de cette masse liquide, la frontière de cette province congolaise dans les eaux de l'Océan, que nous abordons.

Le ton bleu des eaux est entièrement rongé; la mer est jaune boue, un jaune assez clair néanmoins, un jaune où il y a de l'ambre et de la topaze brûlée. Des kilomètres plus loin, l'onde, encore un peu plus foncée, devient jus de tabac, — et des herbes, des branchettes, des feuilles, des détritus flottent, emportés et tournoyants dans le courant.

Nous considérions cette teinte, recherchant d'analytiques équivalences, quand un steward accoudé au bastingage dit à un autre :

— L'eau du Congo a la couleur du café que nous servons le matin...

Aux colorations de bistres caféeux, se combinent des bruns chocolats très clairs qui annoncent la mer envahie, conquise par les venues fluviales. Les endroits où les deux courants se rencontrent et luttent sont marqués de grandes plaques et de lignes d'écumes, jaune purin.

Le ciel aussi modifie ses arrangements; il s'opère un alourdissement des nues, une condensation en moiteur, à l'approche du continent qui se dissimule encore dans un très lointain de nuages gris clair, sur fond rose.

Une heure de stationnement devant Cabinda.

Un redent de la côte, descendant de Loango,

cintre une baie vaste à l'abri des vents et tient tête à la mer bruissante, au cavalement des vagues qui assiègent. Les hauteurs, en sables roux, sont moussues de végétation ; des arbres se serrent en massifs, se fabriquent et échangent une réciprocité d'ombre. Les pins parasols étagent leurs ramifications; des baobabs déjetés se mêlent aux cocotiers, dont le redressement a des airs de curiosité inquiète et épiante.

Des toits blancs, des toits rouges, épars, disséminent des fragments de petite ville; les entrepôts, les factoreries se distinguent où opèrent les juifs noirs.

Un soleil tyrannique empourpre le sol; la province des Mavoumbu, couchée au long de la mer, paraît dans un engourdissement de grosse chaleur. Le sol, avec, par-ci, par-là, des ombres en gris cendreux, semble se consumer dans les colonnes de fumées qui montent, à travers l'immobilité de l'air, au-dessus des longs feux d'herbes.

Le premier juillet; le déjeuner fini, il est une heure. Le temps est ineffablement clair.

Trois cormorans, le bec en hameçon, se livrent autour de nous à une pêche zigzagante.

Et, à la fin, elle est signalée, la bouée, la première bouée qui, en pleine mer, annonce l'embou-

chure du Congo... On l'aperçoit très bien. Puis, on le longe, — et on le scrute, on le considère, ce premier signal congolais, comme on dévorera tout, de regards avides, dans le vaste pays neuf, qui est là, — enfin !

Nous sommes au seuil de la réalisation d'un grand désir. Une angoisse de curiosité nous tient : devant la solennelle présentation à la contrée de mystère, à cette majesté de la géographie.

On dévisage l'horizon...

De petits arbres se distinguent, piqués en minuscule rangée : des points sur une ligne d'eau. Les côtes se tracent en linéaments discontinus. La pointe de Banana s'ébauche, et sous des végétations mouchetant l'espace, grandit et se précise.

A gauche, les levées de terre du continent déroulent un long décor acajouté, dressent des apparences de falaises roussies, ombrées de verdures.

Les eaux troubles, pâteuses et brunes, triturent de vilaines écumes.

En lente grandeur, dans l'approche du steamer, le paysage se constitue; des morceaux se forment, se complètent; des masses se posent, des détails — comme la Mission de Moanda en blanc, à mi-côte — vivent par la netteté; des détails encore, en quantité, s'accumulent dans un tableau d'une impression vaste, immense. Une énorme baie taille, en trouée formidable, un tronçon d'horizon : le fleuve béant apparaît comme un morceau de mer, comme une annexe de l'Océan. La grandeur souveraine du Congo, dans un estuaire illi-

mité, allonge des plaines d'eau surajoutées à l'Atlantique.

La pointe Shark, la pointe portugaise ou pointe des requins avance des plages de sables clairs suivies de dunes très boisées. Sur l'avancée de Banana, voici maintenant les bâtiments en carrés blancs, et le grand drapeau bleu qui bat comme heureux d'affirmer sa parenté avec les couleurs claquant à notre mât.

Le bateau avance encore, pataugeant dans les mousses jaunes d'une eau très réglisse, une eau de fleuve nègre.

Les flots houleux se frangent de bouillonnements d'écume et tracent de longs circuits, d'amples méandres. Le renflement des terres boisées s'approche. Les îles font des lisérés bleus sur le fond de Bulambemba. Des nuées cotonneuses semblent perdues dans l'immensité du ciel. Et le spectacle, — sans soleil et néanmoins grandement lumineux, — est un prestige.

Le steamer stoppe dans cette puissante beauté, devant un paysage étrangement doux et sauvage à la fois, pensif et impressionnant dans ce grand abandon des solitudes.

Des signaux ont demandé le service sanitaire, ont requis un pilote.

La première manifestation administrative du Congo est, aussitôt, l'approche d'une baleinière élégante, coquettement blanche, battant pavillon à étoile d'or, amenant les fonctionnaires et conduite par les marins de l'État. Ces marins, de bonne allure et tirant avec crânerie, sont des indigènes ; ils portent la vareuse blanche à galons bleus, et, entre les rabats de la vareuse très propre et largement échancrée, se fonce un triangle de poitrine nue et sèche. Le béret est campé n'importe comment, avec des variétés de déformations ; mais la naïveté de coiffure est sans intention d'effets, la possession du béret étant une suffisante affirmation de dignité. Ces hommes, le front bas, la physionomie de sérieux grossier et simple, la face couturée, tatouée, avec des gouttes de chair sur la peau, la mâchoire en avant et les dents limées, ont un type d'énergie docile, un aspect de discipline, une figure de gaillarde satisfaction, — avec moins d'entrain rieur que n'en exhibent, à toute occasion et surabondamment, les troupiers de terre. Et ils chantonnent pour scander bien juste les mouvements de l'aviron, — comme des écoliers qui dans un chœur ont peur de perdre la mesure.

Dans leur jargon de matelot, en s'amarrant à notre escalier de coupée, ils semblent croquer des mots rugueux.

L'eau manque en amont ; il faut alléger le bateau ; nous restons à l'ancre devant Banana.

Entre la mer et nous, s'étend une langue de terres basses, la pointe de Banana qui forme une crique allongée. La rive va sous une alignée de hauts cocotiers et avance, dans les flots de l'Océan, de verts bouquets d'espérance tendus aux incessants arrivages.

Nous distinguons, dans un mouvement de trafic, les factoreries longues et leurs grands toits passés au goudron, puis à la chaux ; un petit steamer est enchaîné comme un chien de garde. En face de notre mouillage, repose la mélancolie de quelques croix : c'est le cimetière, dans la plainte des flots. Un vague espoir, une pieuse folie ont placé là, au seuil de l'Afrique, les morts, dans le vent passant et soufflant de ce côté qui est toujours celui de la pensée de tous, — comme si le vent du rapatriement pouvait, peut-être, en minces échos de gloire, faire résonner encore, là-bas, les noms de cet obituaire écrit sur des croix de bois noir...

Sur la berge, un groupe d'indigènes plantés debout, drapés de longues étoffes, et les bras croisés, regardent, immobiles, sans rien trahir du mystère de leur pensée.

Les ondes troubles du fleuve descendent d'un large tournant et frôlent les terres boueuses, les pâles ondulations des sables, les rives où restent, mornes, les palétuviers aux feuillages gris, aux penchements tristes. Quelques baobabs s'essayent ;

les cocotiers se redressent à côté du vert triomphal des bananiers; des graminées descendent jusqu'à l'eau.

Le courant, toujours pressé et fuyant, entraîne des herbes, des paquets de verdures, des branchages. Les eaux à l'étiage découvrent des berges brunes, luisantes de sédiments.

Des pagayeurs traversent dans leur embarcation grossière; ils sont debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, la pirogue mal taillée roulant dans la vague et faisant eau. Les deux hommes longs et secs, nus jusqu'à la ceinture, la jupe faite d'une bande d'étoffe tordue et nouée à la taille, manœuvrent la pagaie avec des raidissements du corps et des attitudes d'adresse; ils tendent les nerfs et multiplient l'effort au moment décisif.

Des traînées rouges descendues du ciel tracent des sillons de feu sur le fleuve. L'air est d'une limpidité cristalline. Le soleil s'éteint dans un décor d'incantation sur des eaux rosies.

La verdure est immobile, fixée dans une solennité d'expectative. Une dernière flamme vacille et s'éteint, brutalement soufflée, dans la cendre grise du crépuscule. Le jour ne fond pas, il trébuche dans le noir. Les bleus et les rouges se foncent, tout d'un coup, en sombre. En un très court moment, les lilas intenses, les teintes attendries de vieux romans, les nuances précieuses d'amours anciennes tendues dans l'espace sont devenues des bruns ternis, des tristesses couleur feuilles brûlées. Le jour brillant, absorbé par une

gravité soudaine, s'est effacé dans la consternation du soir, — et tout de suite se verrouille la nuit, la nuit qui domine les ardentes folies de couleurs.

La lune est à peu près au zénith... Des argentures tremblent sur les eaux. Les luminosités nébulaires épandent d'inquiètes clartés sur les terrains sombres, déserts. Les cocotiers toujours alertes, détachent de vigoureuses étoiles noires sur le gris du ciel, — et des mares ont des reflets d'énormes prunelles fantastiques qui regardent et qui veillent.

Les plaines, dans la ténèbre firmamentaire, semblent, en chaos impétueux et âpre, affirmer farouchement leur prépondérance sur l'agitation des hommes : il y a, dans l'espace, les défis d'éléments orgueilleux, prêts à défendre leur chez-eux.

De violents feux d'herbes, sinistres, tordent de hautes flammes. Des désespoirs ardents, des menaces de catastrophes illuminent d'effroi le grand, le superbe silence, — quand passe, comme un effarement, le cri d'un pagayeur, le clapotement d'une pirogue. Le bruit disparaît et meurt bien vite...

Le calme rouge et imposant des incendies continue, en lugubre embrasement.

Le petit jour est orangé sous un ciel violet clair, tissé d'or et duveté de brumes.

L'ancre est levée. Nous quittons Banana pour la remonte du fleuve.

Entre les îles basses et limoneuses, le Congo, élargi en nappes, en immenses circuits d'eau, a l'air d'un enchaînement de lacs enjolivés de végétations paradeuses. L'eau est plane et calme, stagnante d'apparence; c'est un fleuve désarmé, arrêté en longues poses de lassitude; il traîne une souveraine nonchalance, que le bateau plisse et chiffonne. Mais, un petit cap, une avancée provocante des terres l'agace, et tout de suite un remous très vif manifeste une virulente protestation, une tournoyante mauvaise humeur.

Le bateau vire, cherche la ligne des meilleures profondeurs, passe un angle de terrain... Tranquillisé, le fleuve se dilate immensément devant des horizons qui sont des étagements de verdures. Entre des lignes festonnées d'arbres, grandit une surprenante ampleur d'estuaire, une gigantesque baignade d'îlots dans la solitude. Quelques oiseaux bruissent et se sauvent, dans ces parages de beau silence.

Le soleil se dégage, écarte ses rideaux de

nuées, tombe en éclaboussures de clartés, jette des couleurs partout et illumine une admirable splendeur. La lumière, dardée à pleins feux, pare des îles vigoureusement boisées, des terres qui semblent des fragments de forêts.

Le chenal mène le navire près des côtes, aux environs de Bulembemba. Les arbres se confusionnent en cohue, en tassement désordonné de végétation véhémente, aux dessous noirs. Une autre île montre des superpositions de verdures : sur le sol s'étend un embrouillis compact de plantes basses, des arbustes en taillis d'où émergent des troncs élancés, des fûts droits portant les frondaisons supérieures et dentelant les pans de ciel jetés en frises d'air sur cette fantaisie théâtrale. Les plans de verdure s'avancent, se succèdent dans la perspective des eaux comme des coulisses de scène.

Ce stade du fleuve, après des milliers de kilomètres et après les batailIades des cataractes à travers les roches, est l'arrivée, la fatigue qui s'attarde rêveuse. Des retraites s'ouvrent par les caprices des îles dans d'indescriptibles flores. Et le tableau que le ciel enveloppe d'éternité silencieuse, est d'une large beauté harmonique.

Devant Ponta da Lenha, le lit se précise, le volume d'eau s'agglomère en cours principal : vaste et formidable descente, longues bandes aqueuses que les courants tendent violemment.

Le paysage est encore sauvage, mais autrement et austère avec plus d'attrait. Sur la rive portu-

gaise, un comptoir a planté ses magasins le long de la berge; un aigle pêcheur, les ailes larges, plane; une pirogue suit la rive avec précaution; des feuillages, des branches, des épaves passent emportés sur un mouvement d'ondes brunes terreuses qui vont amasser les formations alluviales apparaissant sur les eaux basses... Puis, voici Kiassanga, une maison anglaise, et un premier poste de l'Etat. Les rives se façonnent en décoration de féerie; dans une végétation rayonnante, de grandes palmes se penchent sur l'eau, des racines noueuses avancent de petits barrages, les bords se découpent en recoins, en criques où s'allongent les pentes luisantes des vases. Des îles de boue, des amoncellements sédimentaires, les dépôts des apports du fleuve confectionnent des hauts-fonds.

Sur terre, les arbres, palmiers et fromagers, poussent en extravagance, en déraison. Les palmiers se propagent en peuples, en légions impénétrables; les longues herbes ont des variétés folles; les fougères jetées en paquets sortent comme une fermentation du sol. L'ensemble est un aspect de désordre luxuriant, une pléthore de plantes, un étouffement végétal qui jaunit et meurt dans un deuil gris.

Et encore immensément, sur les fonds vaporeux, reprennent les écrans verdoyants, les amas de plantes chenues, les longs rideaux de forêts à la trame impénétrable; des arbres géants, jaillis en poussées prodigieuses, étendent, au-dessus des

sous-bois, une puissance protectrice. La rive échancrée, fendue, laisse des morceaux d'affluent se faufiler à travers la compacité des fourrés. Quand les terrains se dépouillent, le sol trempé, spongieux se portionne en marécages avec des aspects d'îlots pétris, formant monticules sur l'eau. Alors, apparaissent aussi les étendues immenses de papyrus, bas et herbeux ; le papyrus, en duvet vert, veloute d'interminables champs.

Le paysage s'est entièrement découvert.

Sitia et puis l'île de Mateba passent, conduisant vers un changement d'aspect.

Au loin, sur les rives, se gonflent des bulbes rouges; l'horizon se tuméfie; lentement, se fait une assomption de montagnes; la chaîne des monts de Cristal dentelle la perspective.

Dans un énorme cirque de prairies taillées par le courant en terres insulaires, tous les bras du fleuve semblent doucement jetés autour de ces îles coquettes ; un enlacement attache les flots à toutes ces parcelles fraîchement vertes; c'est un roman d'amour qui se tresse et se chuchotte entre le fleuve et ses rives, dans les herbes de la savane. Le fleuve, attendri, câline ses jolies voisines dans une galante scène d'adieux, aux approches de l'Océan. Grande et planante, règne une mélancolie sans tristesse, douce et grave.

La végétation change ; les arbres s'isolent, rares sur de longues plaines humides; sur les prairies jaunes et rousses dansent de grands papillons de belles couleurs. Les berges sont en éboulis,

cassées en pans verticaux, comme taillées et tranchées par le courant; des fendillements transversaux détachent le sol... Un héron blanc à aigrette, perché sur une patte, regarde avec d'hésitantes dispositions à la fuite. Les terres croulant sur des bases argileuses avancent des bancs — où médite l'hypocrisie d'un crocodile.

On croise et on salue un des petits vapeurs qui descendent à Banana.

Sur les terrains de gauche, les montagnes se bombent, s'arrondissent en bosses, en chaînes de molles gibbosités. Ces montagnes de formes rondes, en aspect de tas de sable rouge, sont sans arêtes vives, et paraissent usées, ou détériorées.

Le lit du fleuve est une terre séchée grise, boueuse et argileuse, avec des barres de sables jaunes et rouges, des alluvions dont le ton est vraiment groseille. Ces bancs s'entassent en dépôts créant, avant la courbe conduisant devant Shinkakassa, un haut-fond dangereux en un point de navigation importante. Des travaux de dragage deviennent nécessaires en ces parages.

Au bout de l'eau belle et large, un bossellement dresse à droite la rive portugaise : la Roche Fétiche est un promontoire rocheux qui oblige à décrire un long tournant — au bout duquel on distingue le miroitement blanc de Boma sur ses versants.

Le troisième aspect du fleuve s'est affirmé; les montagnes sont arrivées jusqu'au bord de l'eau et soulèvent un escarpement de rive; peu à peu, l'eau

s'encaisse entre des masses en formes de grands terris dont le pelage jaunâtre et brun porte des végétations en taches vertes.

Les amas granitiques se multiplient, se serrent, puis descendent et trempent dans le courant. Le granit porphyroïde donne une physionomie sèche et dure au paysage. Un chemin rouge serpente en longue rampe d'accès jusqu'à la plate-forme de Shinkakassa, à mi-hauteur : c'est le fort de Boma, puis Boma, — où nous faisons arrêt devant un riant et vivant tableau.

Sur la rive, avec une complète insouciance à notre endroit, des négresses font la lessive, tandis que sur le pier, pendant les opérations d'accostage, une centaine de blancs se massent, se pressent, avec une impatience de curiosité : le steamer leur vient comme un fragment qui s'est détaché de la patrie, et ils sont là, avides de respirer un peu de fortifiante atmosphère du pays.

A quatre-vingts kilomètres de Banana, aussitôt l'amont de Boma, le cours du Congo se plie, se cambre, se tord dans les mouvements et les saccades de terrains accidentés, — où les mélanges et l'existence combinée des roches et de la végétation jouent des variations de pittoresque.

Un long chantonnement d'eau courante entoure

l'île des Princes, ses palmiers élégants, ses tentures fleuries et ses rideaux de feuillées, ses ruisselets insérés entre des massifs de fromagers, et l'ensemble en tableau d'exotisme végétal.

Mais, au delà, les montuosités s'affirment, se campent, en masses lourdes, dans l'eau qui se contraint, se resserre avec, par place, des bouillonnements qui grognent des mouvements de fâcheries... Ces montagnes, qui tourmentent les rives et les dressent en inaccessible, sont de structure ronde et molle, en contours flous, en profils de bombement, sans angles, sans aiguilles. La végétation, arrêtée devant ces masses de roches grises, micacées, délaisse les soulèvements granitiques et les dévalements de cailloux roulés qui sèment du gravier rose dans le fleuve. Une élévation porte encore la houppe d'un ultime palmier; les escarpements se suivent, noués en chaîne, tous roussâtres, arides, sauvages. Quelques fagnes, de maigres bruyères persistent en pauvres tentatives... Et dans ce désert à courts horizons, dans cette zone pierreuse de ton saharien, se lève, singulièrement, une impression d'abandon, plus étreignante que dans les solitudes ouvertes et planes du Bas-Congo. Ces montagnes rêches forment barrière redoutée, clôture infranchissable, limites définitives qui enclosent hors du monde : c'est le commencement d'un pays d'oubli. On ne doit plus penser aux hardis et aux aventureux risqués dans ces montagnes en dédales accaparants, — où le fleuve, lui-même, par ses brusques

et complets retours, semble égaré. Puis, encore, la physionomie est d'une figuration bizarre, étrangère: ces reliefs, sous leurs reflets brunis de cuisson solaire, découvrent une géographie physique sans comparaison pour nous.

Les hauteurs dénudées continuent leur rapprochement et s'approprient la région; le fleuve interloqué, étranglé, est maintenant chez elles; il se soumet entre ces tyranniques montagnes fauves, — et sur les fonds de terres alluviales rouges, les reflets du soleil semblent mélanger du sang à l'eau brune du Congo.

Au tournant de Mussuk, le fleuve, toujours aminci, paraît passer à la filière dans un pays en grandes ondulations, en formidables vagues de terrain. La nature a pris des formes pâteuses de solidification.

Une factorerie hollandaise, puis un établissement anglais installés au bord de l'eau saluent du pavillon le passage d'un steamer.

Aux fonds de Noki, le culbutement du sol, les convulsions d'altitudes font un paysage de crise; des monts surgis barrent le passage des eaux, et le fleuve paraît arrêté, coupé dans un cirque de sommets; il faut chercher l'issue de ces clôturants détours. Maintenant, les deux rives sont territoire de l'Etat indépendant. Des traces d'anciennes cataractes se manifestent toujours et agacent le courant qui devient des tourbillons de violence. Des dangers écument dans un dernier tournant, le Chaudron d'Enfer, englobé dans des

murailles à pic, dans un bastionnement de roches opiniâtres et foncées, des quartzites et des poudingues. Le fleuve arrêté, mugit sur un lit de pierre, s'arcboute aux parois, et, obligé de reculer en contre-courant, fait un coude de quatre-vingt-dix degrés, pour laisser passer l'impétuosité bouillonnante de ce régime faisant varier le plan d'eau devant Matadi dans une amplitude de huit mètres.

Dès l'issue de ce mauvais passage, dans une courbe très allongée, sur la rive concave, se montre Matadi. Les montagnes s'assouplissent un peu, en repos, suivant un dessin de terrasses, montrant géologiquement les phases successives du creusement de la vallée.

Et dans une lenteur harassée, après ces semaines de route incessante, le bateau accoste au pier de Matadi à 130 kilomètres de la mer; ce pièr métallique sur pieux à vis est le terminus de la navigation venant d'Europe.

A l'autre extrémité de cette jetée de fer, dans une tumultueuse et clamante activité d'indigènes, passent des trains, manœuvrent des locomotives, — dont le sifflet, en ce lointain esseulement et grossi par les échos de la vallée, prend une résonnance de triomphe.

Boma — la ville des arbres — avec ses avenues droites, ses constructions soignées, son mouvement de personnages importants, Boma, siège de l'Etat, capitale claire et dépositaire des archives, Boma, dans son calme administratif compassé et sa correction de fonctionnarisme, — c'est le Quartier Léopold du Congo.

Matadi — la ville des pierres — lâchée, dans le sans soin d'un labeur surmené, dans un désordre d'affaires toujours discutées, c'est la ville-entrepôt, le centre traficant, le marché où se rencontrent, se vendent, s'échangent les marchandises qui débarquent d'Europe, les produits apportés par les caravanes.

Le tableau de Matadi, comme une vaste expérience de science sociale, est la gestation d'une immense ville, l'allumage d'un grand foyer d'activité.

Le port a déjà figure; le pier de 60 mètres de long est devenu insuffisant; une seconde construction du même genre est commencée, à 250 mètres de la première, et les deux avancées métalliques seront réunies constituant un wharf de déchargement de deux hectomètres et demi en pleine eau fluviale. Le port, où se dandinent de gros chalands, a un commencement d'outillage, ducs d'Albe, corps morts en charpente et autres grands engins. A côté, le chemin de fer, sa gare, ses ateliers, ses magasins ajoutent de l'importance. Puis, au delà encore, en escarpement, sur un versant de roches avec des routes larges, avec des

passerelles métalliques sûr les ravinements, la ville curieuse, très vivante, pleine d'étalages à l'américaine. Un négoce criard, un désordre de déballages, des installations sommaires de bazars s'étendant sur la route, des offres de vieilles marchandises, stocks et fonds de magasin qui trouvent encore à plaire : en plein soleil, un commerce où l'on peut se procurer — même des masques pour carnaval. Et dans toutes les directions, des alignements de rues nouvelles se tracent, des fondations se commencent, des constructions s'élèvent, des factoreries créent des succursales, multiplient leurs dépôts... On perçoit l'effort d'une ardeur de grande activité, un élan vers un développement fourmillant; on voit s'ouvrir un bourgeon de cité considérable : c'est une métropole qui pousse.

Le nègre, avec une tranquillité qui observe et combine, se mêle aux détails de ce mouvement d'échanges; il se trouve partout en coopérateur. Une des maisons de trafic est fondée et gérée entièrement par des noirs.

Le marché de Matadi — le Kandu — a une grosse importance régionale; il se tient le dimanche matin, et de tous côtés, en files chargées, en groupes jacassants, les indigènes viennent à cette bourse dominicale.

Les rues, la place en déclivité devant l'hôtel, sont couvertes d'une foule calme — avec quelques cris, des appels, du boniment. Tous ont l'œil très en alerte, guetteur avec vivacité; des étalages élémentaires rangent sur le sol ou sur des tron-

çons de natte, des fèves, des denrées pauvres, du poisson sec, des biscuits, du riz dans de vieilles casseroles, de la viande salée sur une feuille de bananier, des gargoulettes et de jolies poteries grises, le manioc et le bakaïo, des bananes et des fruits, des pains de singe que donne le baobab... Les acheteurs circulent, promenant une apparente indifférence; les hommes sont nus jusqu'à la ceinture, la tête tondue en partie ou touffue de crêpelures fignolées; quelques-uns essayent du chic, se font des accoutrements de défroques, s'arrangent un manteau avec un vieux tapis de table troué; les Sénégalais sont endimanchés, le bâton à la main; des porteurs passent brutalement, un sac sur l'épaule ou sur la tête; des soldats propres, le fez rouge sur l'oreille, accompagnent seigneurialement leurs épouses aux provisions; des gamins pouilleux se faufilent en maraudes, et de jeunes négresses, représentant la galanterie locale, se pavanent en vastes robes de cotonnades claires, les cheveux courts frisés. des anneaux aux chevilles, les bras et les pieds nus, une impertinente coquetterie dans les yeux. Elles flânent par compagnies de quatre ou cinq, hameçonnant l'attention par des rires aigus; la promenade faite, elles vont s'asseoir, les jupes bien étalées, au long d'une maison et regardent les passants.

Quelques noirs portent le luxe d'une casquette de soie, ou d'un veston informe; des vendeuses s'habillent d'un long drapement d'étoffe attaché à l'épaule gauche et laissant libres et nus le bras et

la partie droite de la poitrine; une grosse mère, en surveillant une cuvette ébréchée contenant des légumes, est accroupie par terre et remmaillote son poupon ébouriffé. Les châles à grands carreaux de couleur sont aussi très bien portés... Ces femmes aborigènes sont d'une façon massive, carrées de corps, mais avec un affinement de race dessiné dans la délicatesse des poignets et des chevilles.

Des marchandes ambulantes ont, attachée au dos, une hotte ronde en grosse vannerie. Beaucoup fument la pipe à pleines lèvres...

Toute la marchandise vendue, les noirs serrent leur monnaie dans un nœud de mouchoir et vont aux factoreries acheter des casseroles, des outils et des ustensiles qu'ils remporteront au village. En passant, aussi, ils descendent au fleuve où ils se dénudent avec une totale simplicité pour faire un complet nettoyage corporel à vigoureuses frottées.

Dans un coin, non loin des dépôts de briquettes du chemin de fer, un noir aux yeux futés est à cheval sur un tam-tam allongé en fuseau, et dont la peau est tendue par un ficelage. Le musicastre, à coups de doigts et de plat de la main, accompagne une danse à déhanchements, une voluptueuse simagrée que contorsionne, par toutes les parties de son corps, une vilaine négresse aux dents abîmées.

Par les cahoteuses montées, on gravit les routes, où les roches, en bancs puissants, affleurent et polissent le sol ; on dépasse la bibliothèque franco-flamande, le corps de garde, la poste, — et on parvient, tout en haut de Matadi, devant la campagne.

En arrière, se dessine le large ensemble de la vallée du Congo : une longue et sinuante évasure, crénelée de vigoureux sommets, avec, dans le tréfond, une grande nappe d'eau engourdie; les maisons claires de Matadi s'échelonnent sur le versant jusqu'au pier; et puis, les constructions cubiques et échassières, les factoreries multipliées remontent jusqu'au grand bâtiment à balcons de l'Administration du chemin de fer.

Plus près, pointe, en gris, le clocheton de l'église.

De l'autre côté, le sol aride, où s'égrènent encore, en désordre poussiéreux, des huttes disloquées, des assemblages de paille et de bambous, des chimbèques entourés de claies mal façonnées en style de bordigues... Et puis, l'esseulement où la route s'efface sur un sol rocailleux, comme dans une carrière abandonnée. Les terrains s'accidentent vers le val de la Mpozo et découvrent bientôt le lointain sommet du pic Cambier. Partout, la brousse domine, s'étend dans des plaines de pierrailles : c'est l'installation intime de la nature africaine dans le grand repos du mi-jour.

L'herbe est drue et haute comme des roseaux poussés à sec; les profils sont bousculés, et les pentes raides; par places, s'étendent les grandes

plaques noires que laissent les combustions de végétaux... La région, vers le ravin Léopold, prend une expression rogue, renfrognée; la structure est anguleuse et méchante; les tons sont mornes et durs: des quartzites, des mica-schistes, des gneiss amphiboliques, des poudingues s'amoncellent en accumulations de résistance; les terres sont brunies par l'oxyde ferreux; et dans les lointains, des successions de montagnes, des chaînes de sommets, toujours de même nuance brûlée, déroulent les annales tumultueuses et rougeoyantes de ce pays de violence.

La brousse, piquée d'arbres rabougris, est maigre et égratignante. Entre les cailloux, dans le sable, frétillent des lézards, s'allongent des serpents, bondissent des chiques, — le « pulex penetrans », un ciron qui entre dans les chaussures et se loge dans les chairs du pied.

Le chemin s'embrouille dans les pierres, sous les plantes sauvages.

Un missionnaire passe à cheval, portant le grand casque blanc.

On rencontre une file de porteurs, l'eustache à la ceinture, la charge sur l'épaule dans la tresse allongée d'une feuille de palmier; et ces noirs temporiseurs s'arrêtent fréquemment pour discuter la route qui est unique, sans embranchements, sans égarement possible.

Plus loin encore, on avance, en plein abandon, allant à l'inquiétant appel des solitudes absolues et neuves.

Sous le soleil, malgré les contours dépouillés, malgré le dessin très sec de dévastation empierraillée, dépouillée, déchiquetée sous les raflades du vent en ces hauts parages, l'impression persiste dans un lyrisme de couleurs chaudes; les sommets gardent des visions pindariques... Mais, dès que le grand allumage du ciel s'éteint, quand la lumière se ternit et que tout se fonce en un brun vulgaire, en un ton incendié, — qui est le hâle de cette nature miséreuse en sa nudité de pierre, — le paysage apparaît lamentable et rogue; les pics se hérissent en figures maudites sur une région inconsolable, et on s'arrête déconcerté devant un spectacle de calcination. Des formes âpres et brutales, des cassures de désastre, un ensemble triste dans une quiétude de tombeau donnent, sur un mode bourru, à notre importune curiosité, la notion de la longue et longue distance séparatrice; la conviction de l'irrémissible éloignement domine la pensée; une première sensation d'exil et de découragement saisit le moral et met du deuil dans les idées du solitaire.

Obstinément, nous avons prétendu, plus loin encore, malgré les coups de fouet de la brousse, malgré la dureté des pierres, malgré les aspérités des quartiers de roche, malgré les éboulis de

sables, nous avons prétendu — comme en un pèlerinage — parcourir un bout de la route des caravanes... Route, est prétentieux comme titre technique : un sentier vagabond, sans tracé, flottant de droite et de gauche, se cachant dans de hautes plantes sauvages, puis devenant une sente à flanc de rocher, un passage barricadé de schistes par-dessus lesquels s'impose une désagréable gymnastique. La circulation doit se faire en file indienne, le long de ce chemin en casse-cou, fabrique d'entorses. Les descentes, suivant les lignes de plus grande pente, sont des dégringolades, des fuites glissantes; on bute, on trébuche, — et, au bas, un cours d'eau se traverse à gué, ou bien un marécage boueux, de l'humus trempé formant fond de vallée, doit être passé; le voyageur, avec ses colis, se dépêtre comme il lui plaît; il patauge, pour aller recommencer, sur le versant opposé, d'essoufflantes ascensions par des raidillons sur cailloux roulants, par des grimpettes de chèvre, par des montées qui disloquent les jarrets...

C'est le chemin du découragement, paraissant conduire à l'inaccessible, avec l'ironique affirmation du manque total de secours dans la multiple variété d'accidents probables... Et ce premier tronçon, la partie la plus fréquentée, est encore une des bonnes étapes, nous dit-on.

Cette courte expérience et cette exténuante reconnaissance nous rendent miraculeuse l'héroïque opiniâtreté des hommes qui, sur ce chemin

tuant, tout en escalades et en esquintements, sont parvenus, malgré les obstacles du sol, malgré les maladies de fatigues et l'inconsistante discipline des porteurs, à convoyer des constructions mécaniques, des bateaux à vapeur.

Pour nous, vagues curieux d'aujourd'hui, promeneurs des lendemains de victoire, il se lève de l'émotion sur ce sol abandonné. Contrainte par une imposante volonté humaine, la civilisation, par ici, s'est insinuée, s'est faufilée jusqu'au Pool, suivant ce sentier rechignant, ce semblant de route tortueusement périlleux, cette rampe de calvaire, cette informe voie de communication, ce symbolique chemin de gloire.

Nous risquons l'étape de deux gros kilomètres à travers monts, dans la brousse à hauteur d'homme, pour faire plaisir au curé Buysse, — et pour voir de près une mission, un sanatorium, un poste catholique.

L'établissement de Kinkanda est dans une belle retraite, dans un isolement enclos devant un plantureux morceau de point de vue, dans le grand air. Les bâtiments rectangulaires sont encore montés sur échasses, bâtiments d'habitation pour le personnel, bâtiments des chambres de malade, bâtiments de service, chapelle et logis

de l'aumônier. L'ensemble est clair, soigné de façon très flamande. Les potagers, la basse-cour, l'étable et les jardins affirment la méthode et le labeur, les vigilantes et régulières précautions, l'ordre et la propreté comme précepte et consigne.

L'hôpital de Kinkanda est dirigé par des Sœurs de charité appartenant à une institution gantoise. Elles nous accueillent avec une souriante surprise, un étonnement complimenteur. Les Sœurs vont se chercher et arrivent recevoir les visiteurs; elles ont gardé le pas menu et frôlant, le regard tombant et la parole sucrée, — mais elles ne peuvent empêcher une joie de leur illuminer les joues devant l'inattendu d'une réponse en vrai flamand des bords de la Lys... A cette distance-là, tout le monde a quelque chose de tricolore dans le cœur.

On suppose que des femmes, bravement parties pour ces aventures exotiques, soient de mine plus fermes, de façons moins doucereuses. Seule, la Supérieure a du geste, une ligne plus décidée, une volonté sachant prendre, devant l'assaut des événements, des allures plus capitaine, plus explorateur.

Les Sœurs donnent des soins aux malades, dressent de jeunes femmes indigènes aux services de l'intérieur et trouvent encore le temps d'aller, en mission, catéchiser la marmaille noire des alentours.

Dans ma contemplation, sur ce fond d'insolites végétations, ces religieuses, à la physionomie satisfaite, passent en pâles figures de légende, et

réveillent l'impression déjà produite, à Boma, par les Sœurs en robe de flanelle blanche, sous de lourds parasols, promenant des ribambelles de négresses jeunes et vieilles, nigaudes et embarrassées.

En ce pays de hasards, ces femmes de religion, ces ardentes de dévouement, saisies d'enthousiasme et allant, machinalement, en extase, dans des visions d'apostolat, ont une beauté de sacrifice. Elles ont, très simple, un héroïsme d'inspiration, une exaltation de douceur; et ces créatures d'abnégation, dont tout le cerveau est dans un livre de messe, ces filles de campagne n'attendant que les angéliques récompenses de la foi, voisinent avec le sublime... Même, elle devient excessive, inadmissible, cette hauteur d'âme, — qui négocierait une réconciliation avec l'humanité, si de pareils sacrifices peuvent être accomplis dans une générosité sans calcul, toute de pure charité et d'amour. On redoute une combinaison sournoise d'intérêt, une discipline d'accaparement, une main caressante, mais agrippeuse, qui s'insinue pour se fermer au bon moment en une affirmation de propriété acquise.

Sur le pont du bateau amarré au pier de Matadi, le spectacle de la nuit, dans la vallée du Congo,

est une longue et suave admiration... Dans un calme figé, sous une fraîcheur désoppressante, de vastes perspectives d'ombres conduisent la sérénité du fleuve. La lune molle, dans l'air très humide, n'épand qu'une pâlotte lumière de veilleuse sur ce profond sommeil.

Matadi s'allonge dans un repos noir, intense; les grands toits chaulés seuls étincellent en blanc vif, et font de curieux effets de neige. Les découpures des hauteurs environnantes se grandissent sur le ciel gris; leurs ombres puissantes s'agglomèrent, se foncent violemment, comme entassant des provisions de nuit. Du côté du Chaudron d'Enfer, des paquets de brume, des brouillards feutrent la demi-obscurité.

Un silence implacable domine partout.

Des flammes, prises dans un souffle d'air, se redressent, se raniment et serpentent sur les hauteurs. Ces feux d'herbes allument de gigantesques fanaux et jettent des odeurs d'incendie dans le vent.

La lune, comme par curiosité, se dégage de ses foulards de brumes; sa lumière délicate et subtilisée semble une très douce palpitation de l'espace.

Dans cette paix majestueuse, planent une pure béatitude, un recueillement de pensée, une exaltation grandissante, une volupté d'adoration. Les incendies et leurs vacillants effrois n'émeuvent plus; ils dardent du solennel, l'expression d'un culte, la grandeur de la messe du feu... Dans le

lissage de l'eau qui, aux flancs du bateau, marmotte une litanie perpétuelle, l'ombre consciente et humble chante, en sourdine, le joli thème de la nuit.

Il faut subir le charme d'une ferveur prolongée devant ce soir imposant devenu une cérémonie, un office de merveilles qui, sur le repos de la nature, élève le ciboire de la lune.

Le railway du Congo a son origine à l'extrémité même du pier d'accostage à Matadi. Une aire très vaste a été dérochée et planie. La station, les magasins et un large développement de voies de manœuvre et de garage s'étendent jusqu'à l'extrémité de droite où se trouvent la remise aux locomotives et des ateliers grandement pourvus. Le bâtiment, très aéré sous une toiture de tôle ondulée et galvanisée, que porte des voliges, abrite, sur un sol cimenté, des tours à cylindrer et à fileter, rabotteries, étaux et bancs d'ajustage, cisailles, machines à forer et à aléser, tour à rafraîchir les bandages, presses à caler les roues, — et une machine à vapeur donnant la force motrice. Encore, se rencontrent des machines-outils, des forges où le marteau est manié par des travailleurs noirs, un atelier de peinture, un bureau de dessinateurs, des bancs pour le travail

de pièces mécaniques, — toutes installations pratiquement conçues, qui permettent à cette exploitation de se suffire en sécurité dans son isolement. Les voies sous la remise sont parallèles et reliées par un transbordeur; les approvisionnements en rails, traverses, aiguilles, clefs, pinces, anspects, machines à forer, signaux, bandages, pièces de rechange, etc., sont en abondance dans les chantiers voisins; l'effectif du matériel roulant est très nombreux, quarante locomotives timbrées à 14 atmosphères et brûlant des briquettes pour un service à 20 kilomètres par heure.

La gare de Matadi et ses dépendances donnent l'impression d'une entreprise sérieuse, fortement établie, sans lésinerie comme sans faux luxe, et capable d'une grande activité de trafic.

La voie à écartement réduit est constituée de rails forts sur traverses lourdes et rapprochées; c'est une membrure puissante permettant le trafic au moyen de wagons de 10 tonnes remorqués par des locomotives de 30 tonnes en ordre de marche. Au delà du kilomètre 90, les courbes ont un rayon minimum de 60 mètres et les rampes maxima sont de 40 millimètres. Si le devis s'est trouvé au-dessous du coût réel, — 25 millions au lieu de 65, — les prévisions de recettes sont dès aujourd'hui grandement dépassées. Le chemin de fer, qui transporte avec sécurité en deux jours ce qui se portait périlleusement à dos d'homme en un mois, peut, avec grand avantage pour le commerce, maintenir les prix anciens. On payait autrefois de

1,000 à 1,500 francs à la tonne. Le chemin de fer maintient ses tarifs au-dessous de ces prix et trouve encore une très large rémunération.

La voie est à l'écartement de 75 centimètres entre les bourrelets des rails, soit, avec la surlargeur, 765 millimètres et 81 centimètres d'axe en axe. Le rail, qui a 110 millimètres de haut, 88 millimètres au patin, 9 millimètres à l'âme et 45 millimètres au bourrelet, pèse 21 kilogrammes le mètre courant.

La traverse métallique est du type Ponsard et Boyenval à section transversale en double fer zorès et terminée aux extrémités en forme de pied-de-biche. L'appui à $1^{m}50$ de long sur 22 centimètres; la hauteur est de 51 millimètres. Par deux tire-fonds, le rail est fixé à une plaque d'assise rivée à la traverse.

Ces traverses sont au nombre de dix par rail de 7 mètres, — ce qui fait un écartement d'axe en axe de 72 centimètres, les traverses extrêmes, près des éclisses, se trouvant rapprochées à 55 centimètres.

Le poids total de la voie et de son armement constituant la superstructure est de 100 kilogrammes le mètre courant.

Les régions avoisinantes produisent des bois lourds donnant d'excellents supports de rail; mais, plusieurs essais ont démontré que le bois, dans cet emploi de traverses, et malgré tous les moyens usuels de conservation, résiste très mal sous ce climat aux actions de l'air et de l'eau.

L'armement métallique est bourré dans un ballastage qui a 1m90 en crête et 2m60 de base, avec une hauteur de 35 centimètres.

La plate-forme des terrassements a 3m50 de large sur remblai et 3 mètres en déblai, sans compter les rigoles latérales au pied des talus sans berme.

La voie qui part de Matadi à la cote 26 doit gravir tout de suite les 280 mètres du massif de Palaballa et, plus loin, par des terrains compliqués, coupés de rivières importantes, s'élever à 480 mètres au col de Zolé et à 745 mètres au col de Sona-Congo pour aboutir dans les plaines du Stanley-Pool à l'altitude de 315 mètres. Comme l'espacement des rivières augmente vers le Pool, les difficultés du sol sont massées au commencement de la ligne. Les travaux ouverts en 1889, étaient au kilomètre 12 en 1892, au kilomètre 28 en 1893, au kilomètre 62 en 1894, au kilomètre 104 en 1895, au kilomètre 195 en 1896, au kilomètre 291 en 1897, et au terminus, au kilomètre 399 en 1898. Les moindres difficultés physiques du sol et aussi la puissance d'une organisation mieux expérimentée ont été surtout les causes de cette progression géométrique dans l'avancement des travaux.

Les trains de la cérémonie inaugurale, — conduits par des machinistes sénégalais, — se composaient d'un wagon plat pour les bagages et les hommes de service et de deux voitures à voyageurs. Ces voitures sont à deux rangées longitudi-

nales de six sièges rotinés, pivotants, avec tables mobiles; les panneaux des longs côtés sont ouverts par trois grandes baies sans vitres; au fond du compartiment est ménagé un réduit pour le service du bar. Le plancher est recouvert de linoléum; les boiseries sont en teak avec panneaux intérieurs d'érable dans un encadrement d'acajou. Trois lampes à pétrole éclairent chaque compartiment. Ce matériel est très confortable et heureusement conçu pour lutter contre les désagréments climatériques du voyage.

La voie, au départ de Matadi, suit le fleuve, montant dans le flanc de la montagne en tranchée de roc. Des ouvertures font passer de belles vues sur le Congo et sur la rive opposée : on voit Chionzo, ce qui reste de Vivi et le fond redoutable du Chaudron d'Enfer, — quand un premier crochet détourne le tracé pour lui faire franchir le ravin Léopold sur un pont de 20 mètres. Le ravin, très rocheux et de profil accidenté, est à sec; sa tourmente pierreuse a l'aspect symbolique d'un champ de bataille : c'est le terrain où l'énergie européenne livra un des plus durs combats au sol africain; le nombre des travailleurs perdus ici fut terrible, et le voyageur qui sait ce que coûtèrent ces quelques hectomètres de rails, pense avec respect à ces vaillants, à ces soldats de l'industrie tombés dans le ravin, —qui, vaincu, garde sa menaçante physionomie. Sur l'autre versant, la voie se reprend à côtoyer le Congo et montre un cours d'eau qui se rétrécit, se déforme

et s'encaisse; les eaux sont violentes et tourbillonnent en cette issue de la passe des cataractes. Les parois du railway sont de grès, de schiste, de quartz, de roches dures qui n'ont cédé qu'à la poudre. Le chemin de fer gravit ainsi la rampe jusqu'à la cote 64 — où il pénètre à droite dans la vallée de la Mpozo.

Par là aussi regimbe en rogue maussaderie, le passage des Echelles où la roche à pic a dû être attaquée par des hommes suspendus à des cordes. Puis, les défilés, les tristes ravins de la Fièvre et du Désespoir, noms funèbres qui disent et rappellent la désolation, le découragement quand le personnel, chaque jour, était décimé par la maladie, effrayé par les difficultés, réduit par la fuite et les défections.

Sur un demi-hectomètre, des murs de soutènement en robuste maçonnerie étayent les roches colossales et les terrasses de pierre. La plateforme en corniche est pour ainsi dire en porte à faux à près de 40 mètres de haut.

Les directeurs de la construction, MM. Espanet et Goffin, qui ont surmonté nombre de difficultés inattendues, ont eu, à certains moments, sous leurs ordres huit mille travailleurs dont deux cent cinquante blancs et deux mille Sénégalais, Acras et Sierra-Léonais; et délibérément, avec une mâle volonté, ils ont traversé, à la tête de cette armée, les périodes cruelles de dangers et de privations, les temps où la réussite a même pu paraître compromise devant les incertitudes de la

première organisation, les lenteurs du début, les maladies et les désertions.

Sous la lumière douce du matin, quand se lève un soleil encore rose, enveloppé de brumes, le spectacle est d'une délicate beauté, d'une fantaisie sans apprêt. La Mpozo serpente et bouillonne; ses flancs sont de roches en rognons parsemant une végétation sauvage. De longs remous entourent de grondements et d'éclaboussures d'eau des récifs sombres. La voie, à flanc de coteau, montre à vif une muraille de stratifications rougeâtres. Le versant opposé est capricieusement paré d'un commencement de brousse avec de faux cotonniers. Comme dessin, c'est un peu l'Ardenne en rouge.

Sur un pont de 60 mètres, le chemin de fer passe cette rivière torrentielle qui a des crues de 5 mètres en une nuit. Ce pont est bien connu par les timbres de l'Etat indépendant à qui il fournit une vignette. La voie poursuit son ascension, parvient à la cote 95 et, peu après le kilomètre 10, quitte la Mpozo pour s'engager, toujours en rampe, dans le ravin du Diable — où des lacets nombreux, fantasques, contournent les hauteurs, passent les gorges par des ponts métalliques de 25 et de 40 mètres pour arriver, à la cote 200, devant le redoutable massif de Palaballa.

Quelques nègres, plantés à la porte de leur hutte de paille et de branchages, regardent, ahuris, filer le train ; les plus téméraires risquent un geste de salut... La végétation, — où domine

le bombax, le faux cotonnier à épines entourant quelques baobabs, — se fait rare en ces hauteurs; elle reste dans les fonds, le long des cours d'eau, dans le riche entassement d'humus. A droite, pointe le pic Cambier dans un paysage de sommets nus, sur une dévastation de pierres sèches, sur un pays tourmenté, culbuté, et de grand aspect farouche dans une imposante solitude.

La voie arrive à 280 mètres d'altitude, après avoir monté de près de 240 mètres sur une longueur de 6 kilomètres de courbes et de contre-courbes. La difficulté technique a été considérable; la voie, vue de la plate-forme d'arrière du train, indique par ses coudes et ses serpentements, les détours, les trucs, les moyens, les contournements qu'il a fallu combiner pour trouver les passages les moins durs, s'insinuer dans les cols, profiter d'un pli de terrain et parvenir au sommet de cette rébarbative accumulation de hauteurs. Le chemin de fer, revenant sur lui-même, bouclant sa voie, pour repasser au même point, mais à un niveau supérieur, comme dans les tracés hélicoïdaux, est un petit Gothard sans tunnels. Et la locomotive, au bout du revêche ravin du Diable, a bien mérité le moment d'arrêt pour se ravitailler à un réservoir dont les appareils sont agilement manœuvrés par des noirs. L'alimentation se fait au moyen de pompes à bras à action rotative et à double effet avec cloche à air, — desservant de petits châteaux d'eau d'une dizaine de mètres cubes de capacité et montés sur charpente métallique.

La crête est franchie à cette cote de 280. L'air est frais. Les terrains sont rouges, piqués de quartz blanc; les étendues de cimes, aux aspérités déchirées et chauves, se multiplient et se tassent dans des perspectives accidentées, tumultueuses, fantastiques et claires. Le ruissellement des eaux creuse des descentes torrentielles et des dégringolades de roches, comme le ravin du Sommeil, que la voie traverse dans une descente en lacets et en série de courbes de petit rayon. Le sifflet de la locomotive dans ces immenses solitudes est un indicible étonnement.

Au ravin de la Chute, un pont dans une section de voie en courbe a un dispositif particulier : le longeron d'amont est armé de deux contreforts dans le sens horizontal, donc latéralement au pont, et du côté de la concavité de la courbe; le tablier, en projection horizontale, est ainsi constitué de deux trapèzes réunis par une partie centrale rectangulaire; ce tablier, construit à Hal, présente de la sorte un surcroît de résistance au moment de renversement.

Passant une série de rubans de verdure maigre qui suivent les ruisseaux, le train part en pente jusqu'au poste téléphonique de la gare de Palaballa. Descente toujours contrariée par le terrain, développée en zigzags, en crochets, à travers la brousse où de grandes taches gris noir marquent les feux d'herbes allumés par des chasseurs de rats. Cette section, particulièrement difficile à établir et sur laquelle le matériel circule aisément,

sans heurts et sans secousse, prouve l'excellent armement de la voie, sa solidité et sa pose parfaite. Le Basoko qui tient le frein de notre voiture, manœuvre avec une adroite sûreté. Le rail, tout du long, est accompagné de poteaux métalliques à section de cornière portant deux fils, l'un pour le télégraphe, l'autre pour le téléphone.

Après le bassin de la Mia, se passe le col de l'Horizon, suivi du col de Kutadi, du kilomètre 25 au kilomètre 30, où s'étend une orographie moins violente et où les difficultés de construction s'atténuent. Des sommets moins âpres, toujours nus et roussis. Des lopins immenses brûlés, incendiés, couverts de cendres sinistres. Puis, une verdure pauvre. Sur ces longues herbes folles appelées « mti » s'élancent des palmiers, le « teba » du pays, palmiers insouciants, irréguliers, épanouis en vastes plumeaux; puis aussi, les malolo, qui donnent une mauvaise grenade.

Après cette végétation abandonnée, délabrée, en teinte neutre, le pays prend un aspect plus riant. Le baobab se montre. Les arbres se tassent en taillis. A travers des plaines herbues, coupées de roches noires, les alignements droits se font plus longs et le train, mieux à l'aise, file plus vite. Un grand aigle blanc et noir, les ailes éployées, plane, fort indifférent à cette invasion de la mécanique voyageuse.

Des ponts métalliques traversent encore des torrents secs, inavoués, mais qui ont leurs heures d'inondation furieuse et ravageante. Les environs

sont toujours déserts. Il paraît que les villages indigènes ont plié bagage devant la voie ferrée. Des travailleurs sénégalais demeurent seuls campés près de leurs anciens chantiers.

La voie file maintenant par de petits bois, morceaux épars de forêts. La richesse ligneuse de la contrée — massifs frais et sombres, terrains débroussés, arbres énergiques comme de beaux dracena — s'affirme aux bois de la rivière la Kimesa, dont le train suit la vallée, après le col de Tombagadio, pour arriver à la station de Kengé, au kilomètre 40 — où tournoie un aéromoteur.

A côté de la station, dans un abandon de cendres, de poussière et de décombres, gît le lamentable village d'une tribu de Lagos. Les huttes, en paille tressée sur une ossature mouvante de gaules, de perches et de rondins, forment cercle. Des bois carbonisés et quelques pierres — rudiment de four — occupent le centre de cette place. Notre venue fait événement, — en silence. Les hommes sortent de leurs misérables repaires et se postent, hébétés, devant leur seuil, attendant, sans un mot, sans une esquisse de salut. Ils ont la tête rasée. Des manteaux troués jetés sur leurs épaules laissent voir des triangles tatoués sur l'estomac; plusieurs, maigres comme des oiseaux de proie, ont le buste nu; les jambes se cachent jusqu'aux genoux sous une étoffe ou un morceau de sac ficelé à la ceinture. D'autres ont la tête enveloppée d'un chiffon. Tous ont un air brute, la face non dégrossie, et

d'abominables yeux abîmés de taies et de suppurations. Impassibles, ils laissent notre curiosité errer, plonger dans l'intérieur des huttes où trainent de la paille, des enfants contrefaits, des poules picorant des morceaux de vieux biscuits. Une femme, la seule qui se montre, a le front barré d'une tresse de paille qui couronne et maintient les cheveux.

Près de ce fragment de village crasseux, poussent l'éponge végétale et le pois cajan, le « wandou » que ces malheureux font cuire dans de vieilles boîtes à conserves.

Ils nous laissent tout examiner, ces êtres abstrus, hagards, spectres de dénuement noir, ces Lagos accablés au rang inférieur dans la série des races du pays. Nous partons sans avoir vu la plus légère mobilité, un essai d'expression dans leurs traits inertes.

Le train se remet en marche, et dans la vallée de la Kengé, et le long des affluents de la Duizi, parcourt des terrains de fertilité latente, des superficies inoccupées où, sans doute, s'installeront des fermes, des cultures maraichères et de sérieuses exploitations agricoles. Des arbres, en vastes bosquets, versent de l'ombre sur les ruisselets, et le pays se calme en gracieux vallonnements, dans une géographie physique plus tempérée. Des bandes de grands arbres s'alignent, entortillés de lianes et postés comme les premiers indices de la flore équatoriale : parmi eux, de beaux échantillons de « foucou », un excellent

bois de construction. Les termites, dont pointent les champignonnages dans les champs, ont imposé au chemin de fer l'emploi des traverses métalliques.

Les environs sont abrités. Des noirs se rangent sur le talus au passage du train pavoisé ; plusieurs sont armés de la machette, sorte de couteau allongé ou de faux sans manche qui sert à défricher en sabrant les herbes. De ces noirs, les uns demeurent impassibles et figés, nous faisant un accueil de fierté raidie, restant droits et d'apparence indifférente, sans une avance ; les autres, ceux qui ont pris part aux travaux de la ligne, clament des joies bruyantes, les bras en l'air. Les habitats de ces tribus sont plus soignés et de longs dessins de galets et de coquillages enjolivent les allées irrégulièrement plantées.

La Duizi, que longe la voie ferrée au kilom. 50, est une pimpante rivière gazouillant sur un lit de roches, se sauvant sous des arcs de verdure. Les arbres sont, depuis les racines, parés de ramilles, habillés de plantes parasitaires. Ici, s'épanouit le « parasolier » qui semble s'entourer d'ombrelles vertes.

La Duizi, dans sa retraite de végétation dense et enclose, est l'abreuvoir des éléphants. Sur cette section, la locomotive a déjà dû lutter contre un de ces pachydermes ou contre un buffle qui ne prétendait point céder la place. Sur les talus se marquent profondément de grosses traces de pas d'éléphants.

Le long de la Lamballala, la forêt se resserre et se tasse encore, s'emmêle, occupe l'espace de ses ramifications enchevêtrées. Des souches tordues, des bois noueux, des feuilles larges, un encombrement d'essences curieuses et variées, une population de plantes agglomérées, un fouillis où paraissent asphyxiés quelques palmiers gris. Pas un chemin n'est réalisable dans cette forêt qui semble un gigantesque travail de fascinage et où la plate-forme de la voie ferrée a dû être ouverte à la hache.

Au Monolithe, — kilomètre 63, — l'air et l'espace sont rendus et sur les terrains qui s'égalisent et s'allongent, poussent le palmier élaïs et le bananier : un de ceux-ci porte un plantureux régime de certainement deux cents bananes. Ici, aussi, apparaît le faisan du Congo.

La montuosité du sol se calme toujours, les collines s'arrondissent, une végétation souriante se dispose en grands bouquets verts, — et ces agglomérations d'arbres montrent un embrouillis de troncs et de branches de toutes formes, et non, comme sous nos latitudes, les régulières et longues hachures parallèles de mêmes fûts.

Au long de la Bembisi, — kilomètre 72, — le paysage sylvestre est charmant sur les bords de cette rivière qui a des crues soudaines de sept mètres. La forêt, où vivent des bandes d'éléphants, a de verdoyantes coquetteries, de frais et sombres recoins, du mystère dans un poétique et rêveur arrangement.

L'importante Lufu est traversée sur un pont de 50 mètres de portée, et la voie, entre des parois d'apparences ardoisières et calcaires, arrive à la station de Lufu. Le chef de gare est un noir, un Sénégalais, grand, assez façonnier, habillé de blanc et portant de grandes lunettes bleues. La station sur la hauteur est un bâtiment soigné, clair et simple, entouré d'un jardinage de fleurs.

Dans la partie suivante s'étendent des champs de papyrus; de nombreuses termitières se bombent en champignons; de hautes herbes en forme de glaïeuls garnissent les plaines qui filent en très beaux horizons, en pentes douces jusqu'à des collines couvertes d'arbres. De petits singes grimaçants, qui s'amusent et grignotent, sont pris de peur soudaine et s'esquivent en gambades, secouant les branches et disparaissant dans l'épaisseur du feuillage.

Après le col de l'Antilope, se projette, vers le kilomètre 90 sur la droite, les monts chevelus crétés d'arbres. Le terrain est de sable rouge ferrugineux. Entre des groupes d'élaïs s'ouvrent des perspectives immenses; des étagements de plans irréguliers se perdent, se dissolvent dans une brume bleuâtre, les lointains s'effaçant, s'estompant en délicats effets de couleur. Et bientôt la brousse a repris ses droits et règne dans cet étrange paysage en gris, vert et rouge. C'est encore la grande savane rumorante, défrichée par le feu, aride et désherbée. La vue se perd sur une immense dénudation, — mais sans se buter à

une réelle impression de désolation et de tristesse.

La gare de Songololo, près du kilomètre 100, est une élégante construction en boiserie norvégienne. En face, est une grande remise à locomotives et tout un quartier d'habitations pour le personnel.

Plus loin, le train descend vers la Kunkula dans des fonds humides, herbus, où s'épanouissent de géantes et capricieuses « orchidées » violettes; dans cette zone de grandes surfaces planies, les terres sont toisonnées de hauts roseaux balancés dans le vent. De longs lézards mornes reposent près du ballast; à gauche, des canards bronzés pataugent dans un marécage — où le soir, à la fraîche, les antilopes des environs viennent se désaltérer.

La physionomie de la région se fonce ensuite et la broussaille se multiplie à perte de vue; l'aspect de la végétation est morne, d'un vert jauni, fané; les plantes sauvages — populace de la botanique congolaise — envahissent d'une brutale domination l'immensité des plaines. Trois antilopes, avec grâce, les oreilles pointées, s'arrêtent à notre passage et, pris d'effarement, partent d'un galop léger.

Au loin se soulève, se gonfle, se masse, une imposante alignée de montagnes, et à partir du kilomètre 125 — où dorment des étangs et des marais, et où serpente le ravin des Singes, — la voie, après le passage de la Sansikua, monte pour l'ascension du Col de la Hutte. La végétation

reste vivace, accrochée aux versants de montagnes étrangement conformées; les bananiers se comptent à profusion ainsi que le safos qui donne des prunes violettes; des lianes accrochent des cordages aux moindres rameaux; des baies pendent en grappes rouges; des jardins vagues ouverts à tous s'ornent de grosses fleurs en cloches blanches; le terrain — disent les agronomes — serait excellent pour la culture de la canne à sucre.

Mais, l'altitude augmente toujours, et les plantes, attaquées par le grand vent, se blottissent dans les replis du sol, s'entassent dans les fonds comme en de vastes entonnoirs. La roche qui encaisse la tranchée est de coloration violacée, rappelant le minerai de fer manganésé. La ligne s'infléchit, sinue à flanc de coteau, se noue aux difficultés du terrain, revient et surplombe des sections déjà franchies; le voyageur domine un dédale de belles vallées béantes entre des montagnes vertes, entre des montagnes jaunes; ce panorama convulsé, ce jeu d'altitudes, ce peuple de sommets en fière assemblée rappellent certains passages de l'Arlberg. Comme couleur, la descente de la Malanga serait un paysage espagnol, s'il y avait des oliviers.

La ligne franchit encore le Col Manioc et le Col de Bafu près de roches bizarres qui manifestent très nettement des phénomènes d'érosion. Autour, traîne, en bandes immenses, en aspect de désastre, le deuil des parcelles récemment incendiées par

les indigènes. Près du kilomètre 150, le pont tubulaire du Kwilu, de 80 mètres de long, est d'une légère et jolie construction; le tracé se reprend ensuite à monter dans une contrée large ouverte qui, — ainsi qu'en bien d'autres points, — ne donne pas l'impression d'une région pauvre, — mais d'une région sans habitants. Le paysage est à la sépia sur des teintes neutres d'automne. La voie ferrée se déroule sur les crêtes et, passant le Col des Deux-Versants, domine un superbe spectacle, une contrée capricieuse, grandiose, irrégulière, parsemée d'immenses roches grises, mélangée de végétations turbulentes, vivaces, qui poussent en étonnements et en surprises.

La descente se fait devant de majestueux aperçus de montagnes dans un tableau qui s'étend et s'enfonce à l'infini; à l'avant-plan, un massif rocheux crénelé, bastionné en véritable forteresse de granit, le massif imposant de Bangu. Comme grandeur dans une tonalité exquise, comme majesté développée dans un ravissement de décor, le spectacle est certes parmi les plus superbes que traverse une ligne ferrée. Cette prestigieuse et stupéfiante descente se poursuit en nombreux lacets et, de çà, de là, de grandes roches noires se dressent en fantômes de pierre, gardiens de ce merveilleux panorama.

Après les premiers kilomètres, les roches très dures ont disparu; tous les terrains sont de cohésion moyenne; quelques rares massifs de quartzites ont résisté à la pioche. Les roches non meubles

le long de la route sont schisteuses et calcareuses; parmi ces dernières paraissent des bancs de marbre commun. Les talus montrent un terrain argileux mélangé de sables ou enfermant en rognons ou en agglomérats, un minerai de fer pauvre un peu granulé, couleur de limonite. Dans cette région émergent des bancs de calcaire dont on pourrait certainement faire de la chaux.

Les tranchées sont taillées dans un schiste calcareux rosé; des amas de calcaires gris usés, abîmés par le ruissellement, font place à plusieurs affleurements de marbre; et au bout d'une plaine de paisible végétation, la ligne arrive à la station de Kimpesse dans la vallée de la Lukunga.

Après cette station, qui sera un point important de la ligne, — on assiste, longtemps encore, au redressement en haute solennité de ce fantastique et énorme massif de Bangu; ce colosse de l'orographie, superbement vêtu de tons graves, étale, grandit, affirme sa puissance majestueuse, assise sur une formation de massive énergie. Sur les fonds des premiers plans, pointe en fantaisies une vivacité de plantes curieuses, dilatées en tous sens, épanouies bellement dans le bonheur de leur liberté.

Bientôt, quand la Lukunga s'éloigne restant aux pieds du massif de Baugu, les roches de Bemba accaparent le terrain, se resserrent et forment au long de la voie des muraillements étranges, les uns en forteresses, les autres en formes de ruines de vieilles architectures, d'autres encore

alignées en colonnades. Le Col de Gambi est franchi, — et le train, engagé dans une vallée assez étroite, parcourt des terres jaunes, des étendues de brousses et, entre des parcelles de culture en coins de paradou, où sont postés de placides indigènes, contourne des pentes et des croupes, enlace le terrain, traverse des champs d'orseille — une utile plante tinctoriale... Enfin, dans la vallée de la Lambessa, arrive à Tumba — kilomètre 188 — le voyageur fatigué d'attention, ravi d'émerveillement après ce long déroulement de panoramas africains.

Des rumeurs, dans le district, avaient répandu la nouvelle de la venue d'un représentant du Roi-souverain... Les chefs indigènes, pour s'affirmer sans messéance et pour prouver qu'ils ne sont point de grossiers sauvages dépourvus de savoir-vivre, ont alors, très courtoisement, voulu faire accueil aux autorités.

A l'arrivée du train, à Tumba, les majestés noires et leurs suites sont rangées, dans une immobile et solennelle gravité, le long de l'avenue de la gare. En groupes, accroupis, étalés sur le sol, ils forment tas, par village ou par tribu. Avec un orgueil d'ostentation, chefs et seigneurs de toutes importances, ont sorti leurs plus étonnants ori-

peaux et se sont parés de ce qui, marquant la richesse et la puissance, doit en imposer aux étrangers... Or, cette grande tenue, cet appareil de superlative parade, piteuse contrefaçon d'officialité, donne, avant tout, une déconcertante drôlerie aux dignitaires emplumés. Ils nous servent, très consciencieusement, le spectacle d'une élucubration carnavalesque, sérieuse et imperturbable.

Le chef a fait porter par un adjudant son siège — qui est un fauteuil disloqué, un vieux voltaire troué, ou un simple pliant. Mais, ce meuble incomplet, détraqué est, tout de même, un luxe, une rareté; il est déposé, en manière de trône portatif, devant l'envieuse admiration des foules. Le chef s'est installé sur ce siège et a disposé de la plus manifeste façon son bariolage d'insignes. Son costume fantastique est combiné en surcharge de lambeaux d'uniformes, de vieux fonds de costumier, jaquette à brandebourgs ou tunique de ton voyant. L'un, sur un jupon de toile, a gauchement endossé un habit rouge à grosses aiguillettes ternies, vieil habit de cour ou tenue de valet de pied. Les livrées, par leur charge de galons, ont un merveilleux succès. Un autre s'enorgueillit d'un vieux casque bossué, estropié, muni d'une seule moitié de jugulaire, mais surmonté d'un aigle à la russe. Un autre, en chemise de flanelle bleue, tient entre ses jambes un haut sabre de cavalerie et se raidit la tête pour ne pas faire dégringoler un bonnet à poil trop étroit. Tous ont

la poitrine constellée de médailles, de plaques, de grandes pièces de monnaie pendues au cou par des cordons; il faut du clinquant métallique très quelconque, insignes incompréhensibles mais marques de fierté certaines. Un dernier, drapé dans un tapis de table et tenant un énorme parapluie, a fait étendre un morceau de paillasson sous ses pieds, et porte, pour bien affirmer son faste et son opulence, trois chapeaux superposés.

Derrière le chef, sont plantés des étendards, le plus grand nombre en peaux de léopards tendues sur des perches en croix. Plusieurs chefs, toujours pour déployer leur chic, ont amené les plus séduisantes de leurs épouses qui sont assises dans le sable, le cou entortillé de perles. Près de ces dames, se trouvent les joueurs de tam-tam et les sonneurs de trompe. Aux côtés du maître, au premier rang de préséance, sont postés aussi les féticheurs à l'air malin et sournois, habillés de plumes baroques, de bibelots talismaniques et d'amulettes de première valeur; puis, parmi les autorités et les gens de cour, encore, le poète ou le chanteur de louanges qui récitera et hurlera à pleine voix les exploits belliqueux du maître, — non seulement pour chatouiller les oreilles de celui-ci, mais beaucoup pour ennuyer et défier les voisins. Autour enfin, en attroupement, en galerie admirative, sont les notables, les importants de la tribu, costumés d'une moindre bizarrerie de singularités, de fantaisies cérémonieuses, parmi lesquelles beaucoup de vastes parasols à rayures

vives; les propriétaires de ces raretés ont grand soin de les tenir ouvertes afin que nul n'en ignore... Au nombre des gens de qualité, se pavane un gaillard crasseux, la tête turbanée de chiffons et la face abominablement balafrée : il se carre dans une capote de soldat, fume la pipe et n'a qu'un soulier. Son voisin porte la peau de chat sauvage qui est insigne royal et, devant ses féaux, très majestueusement, se mouche dans ses doigts. Pour un autre, encore, un gilet de flanelle est devenu, par l'ajoute de perles cousues devant et dans le dos, un dolman de cérémonie. Une simple et ignoblement sale chemise de nuit et une casquette galonnée font, tout aussi bien, figure jalousée. Le meilleur luxe, le suprême genre épatant des seigneurs de deuxième classe, paraît être le bonnet grec à lourdes broderies de couleur. La canne longue, les colliers de griffes de fauves, les calottes en fibres d'ananas sont aussi des affirmations de dignité, des éléments de parure recherchée dans ce caricatural congrès de grands chefs en chiffonniers et d'empereurs grabataires.

Le spectacle est inimaginable, avec des détails d'une drôlerie sincère et désarmante. Doutant, malgré tout, de la réalité possible, on croit à un rêve de parodiste, à une invention d'étudiants fumistes, à une énormité de mascarade.

Chez eux, avec énergie, le sérieux persiste : ils se gobent magistralement... Ravis, béats, gonflés de morgue, ils demeurent immobiles, très certains d'être imposants dans leur bric-à-brac d'accoutre-

ment. Les fiertés sont grotesques, les solennités empesées; la conviction a un naturel et admirable resplendissement de ridicule.

La politesse, la règle de l'étiquette et la loi du protocole bakongo veulent que les étrangers passent minutieusement la revue de ce luxe de maraudeurs. Il faut aller devant chaque groupe, regarder, avec un petit étonnement, le chef, détailler sa tenue, analyser son esbrouffe : ils traduisent notre curiosité en vénération. Et quand on touche les galons, quand on soupèse les torsades graisseuses, quand on regarde de près les médailles dont ils ignorent les inscriptions et le sens, — que le blanc doit comprendre et respecter, — ils se laissent contempler avec un dorlottement de satisfaction, une complaisance qui daigne honorer le passant, une visible griserie de fatuité. Ils restent, après cette comédie d'hommages, roidis de gloriole, boursouflés de contentement orgueilleux, toutes leurs prétentions étalées sous un semblant de hautaine indifférence. L'apparat de ces députations de peuplades du district des Cataractes, tribus de Bakongo, autochtones des environs, le facies altier de ces noirs crépus et tatoués, les dents cassées, la mine dure sans méchanceté, le corps huilé ou rougi de « ngula », les pointes d'ivoire portées en signes cabalistiques de fétichisme, l'ahurissant assemblage de parures ficelées, de défroques rabistoquées, de funambulesques déchets de costume, l'ensemble de ce travestissement délabré et insensé est d'un superbe

inconcevable de sérieux authentique : la vision d'un peuple d'aliénés.

Au nombre de ces chefs, trône, en évidence, et couronné de plumes, le fameux Maketu des Banza Matadi; il porte sur la poitrine, au bout d'un collier de viroles de cuivre, une médaille aussi grande que sérieusement officielle et qui lui fut décernée par le Roi-souverain pour avoir compris et secondé l'influence des civilisateurs.

Quand l'inspection est terminée, quand ils sont convaincus de l'impression produite, leur tour est venu de manifester, de rendre la politesse reçue en faisant connaitre leurs sentiments de joie et leur parfaite allégresse.

Tout le monde est debout, brusquement.

Alors, commence un affreux et assourdissant concert, un ensemble de cris, de hurlements, de vociférations devant constituer un enthousiasme charivarique. Les instruments et les gens cornant et beuglant, les parapluies, les étendards et les armes en virulente agitation, toute la cohue, prise de rage, se trémousse, saute, trépigne avec une exaspération de vacarme, autour du chef, toujours grave, mais debout maintenant et menant cette sarabande de forcenés. Ils se répandent dans la plaine, tapageant avec férocité, chacun manifestant suivant les us de son pays. Les uns dansent en vertige, pivotent comme des toupies, les bâtons, les cannes, les flèches agités, les lances tournoyantes, les sabres effectuant des moulinets désarticulés, les bras remués et battant

l'air... Un autre groupe exécute des simulacres de chasses et de combats, imite la poursuite et l'ardeur de la tuerie, joue des scènes d'attaque avec des cris d'entraînement, des provocations à pleine voix. Un des mimes remplit le rôle du gibier ; il se dissimule, se blottit, cherche des chances de fuite ; et le tout aboutit à des tableaux de victoires hurlantes et braillantes, les armes frappées les unes contre les autres.

De toutes parts, se démène et éclate en résonnances furibondes, la brutale gueulerie, la joie du bruit. Les trompettes s'essoufflent, les tam-tams, les tambours de danse résonnent *fortissimo*, des « artistes » se crèvent les joues sur des cors de chasse, pour atteindre le comble de la surexcitation dans les cris à pleins poumons, dans une frénésie de tapage, accompagnée de trémoussements et de : hou!... hou!... — qui doivent signifier des : très bien! entièrement approbatifs.

D'un autre côté, un chœur entame gravement une mélopée énigmatique dont le rythme régulier, traînant, est agaçant et crispant de lente monotonie. Puis, la mesure s'anime, s'enfièvre; les chanteurs pressent le mouvement, s'emportent et glapissent à se retourner la poitrine.

Cette démonstration effrénée, ce hourvari en solennité si pompeusement insensée, est un étonnement à pouffer de rire, qui devient un douloureux assourdissement et l'envie de s'esquiver. Mais, devant cette ardeur emballée, dans cette parade à grand boucan, pas un instant ne se des-

sine un soupçon de mystification. Elle est drôlatique avec une immense mais naïve bizarrerie, cette démonstration de bruit infernal, dégageant de vilaines odeurs et remuant des parapluies multicolores fiévreusement agités à bout de bras... Et l'on pense peut-être que leur tenue de fiers et misérables primitifs, leurs chiffons symboliques, leurs loques prétentieuses et leurs panaches dépenaillés ne sont, au fond, guère moins explicables ou moins convaincus que certaines dorures ou aigrettes, couleurs de rubans ou formes de chapeau consacrant de l'officialité ou des grades dans notre très supérieure civilisation. Simplement, nous assistons à une démonstration sociologique découvrant l'initiale évolution des conventions qui s'imposent à tout assemblage d'hommes.

Non loin des maisons danoises qui nous servent de campement à Tumba, dans la vaste plaine nue qui, de l'autre côté du chemin de fer, monte vers les bâtiments de l'État, un attroupement d'indigènes s'est formé. On entend une vague et criarde confusion de chants et de glapissements d'appel : des Bakongo se divertissent au « tam-tam », aux danses de fête. Le tam-tam, c'est la joie de la jeunesse, l'irrésistible et seul amusement, l'occa-

sion de contacts, les trouvailles d'éventualités amoureuses : c'est la valse noire.

La galerie est faite de curieux immobiles, plantés droits qui, très flegmatiquement, les bras croisés sur la poitrine et le couteau dans la gaine de peau attaché au bras ou à la ceinture, sucent à grosses lèvres un court brûle-gueule. Au centre de cette curiosité, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, sont en deux rangées se faisant vis-à-vis. Danseurs et danseuses sont nus jusqu'aux hanches; une étoffe fanée, aux tons de poussière, juponne les jambes au-dessus des genoux. Les jeunes personnes ont les cheveux courts, crépus, jardinés par des arrangements qui tracent des allées rasées allant de l'avant à l'arrière de la tête. Elles portent un ivoire taillé pendu au cou, des bracelets et des chevillières en torsades de cuivre. Les plus coquettes ont, sur la poitrine, un tout minuscule foulard carré, rouge d'un vif éclatant; mais, la plupart, généreusement, dansent les seins au vent, — et cette exposition de jeunes poitrines en formation, de seins se gonflant et mûrissant est d'une grâce franche.

La danse est conduite par un tambourinaire à cheval sur un instrument étendu dans le sable; il tape des doigts, cogne des jointures et pianote énergiquement sur la peau résonnante. Le musicien se démène et se dandine en des agitations d'énergumène; il crie, il hurle, il excite.

Les deux rangs de danseurs avancent l'un vers l'autre, puis reculent, et recommencent le va-et-

vient; cette double oscillation est le seul, le continuel mouvement, — que les intervenants, sur le rythme du tam-tam, accompagnent de battements de mains et d'un chant long, nasillé sur trois notes toujours répétées. Et les danseurs continuent, avec une inlassable patience et une obstination agaçante et froide, ces allées, ces venues, ces rencontres suivies de retraites, en un mouvement de vague se reformant toujours pour retomber... Les avancées et les reculs s'effectuent avec des contorsions de poitrine, des balancements de ventre, un roulement des hanches, des torsions mêlées de dandinements ridicules. En se trémoussant, le corps a des remous, des gaucheries d'attitudes contraintes où se cache une singerie de doux propos, une vague expression de tendres désirs. Mais toujours, sans un geste autre que le battement de mains, la figure immuable, les traits fixes dans une indifférence froide, c'est le corps qui joue tout le rôle. La mine distraite des opérateurs donne même, à ces manœuvres érotiques, une simple agitation machinale; dans l'accomplissement d'un rite, ils semblent officier et exécuter les cérémonies graves et ambulantes d'une idolâtrie naïve.

A la longue, tout de même, les chants devenant plus cris, plus appels, le batteur de tam-tam, s'esquintant en plus violentes diableries, corse sa musique, précipite sa cadence, chauffe son public. Les contorsions, les mouvements de ventre, les étals de corps se font en simulations d'offres,

d'avances, d'invites amoureuses; l'équivoque sensuel s'avoue, se précise par une mimique où seuls manquent le clignement d'œil ou la sortie d'une pièce de monnaie.

Un couple reste au milieu et, très naturellement, la face toujours impassible, mime, en sèches mignotises et dans le naturisme le plus précis, l'accouplement. Les deux protagonistes, tandis que les camarades accompagnent, sont accolés; les poitrines nues se serrant l'une à l'autre, l'homme tient la femme aux épaules très étroitement, et la femme caresse le dos de son mâle, — tandis que les deux corps ondulent, et se frôlent en des mouvements caractéristiques et honnêtement obscènes... Après le temps moral que veut cet exercice, les deux danseurs, — dont la physionomie n'a exprimé aucun semblant de sensation, — rentrent dans le rang... Et paisiblement, dans un calme toujours rêveur et distrait, reprennent ces danses tranquilles, ces réjouissances sans précipitation, ces exercices pour pays chauds... On ne retrouve pas l'enthousiasme furieux et le paroxysme que décrit le journal des Goncourt.

Le chant nègre, qui accompagne, a une forme de complainte, de poésie grossière appuyée de perpétuelles reprises, de répétitions alanguies, puériles, d'une navrante sincérité et aussi d'une suavité indicible.

Les manœuvres de balancements lents et de secousses enferment une notion de joie, manifestent de l'instinct; elles sont, informes, la

recherche d'une chose essayée dans une incapacité d'expression. Une lourde maladresse de moyens fait de cette danse une tentative, une ébauche, qu'un affinement des sens et une plus soigneuse recherche transformeront, accuseront voluptueusement en souplesses, renversements et provocations, — pour aboutir à ces pas d'almées, aux cambrures de grâces étranges, au charme de gestes et d'enlaçantes invites, aux pâmoisons haletantes, aux spasmes, aux ondulations clairement et savamment lascives de la vieille Arabie.

La danse congolaise est une candeur trémoussée, une crudité brutale de nature sauvage, — et c'est par cela que cette volontaire ardeur de la chair, dans sa gaucherie solennelle, garde une étrange attirance.

Interminable, elle recommence, reprend et se poursuit, toujours identique, la danse qui paraît ne jamais plus devoir finir. Toute la nuit, résonne le tam-tam et geignent les chantonnements en brouhaha de joie...

Auprès du groupe, un chétif allumage de branchettes grésille. Sur ce feu, cuisent de minces morceaux de viandes embrochés à des baguettes fichées dans le sol. Et tout autour, une couverture aux épaules et se garant de l'humidité froide de la nuit, des Congomen accroupis, gravement silencieux, fument un mélange de tabac et de chanvre.

Des garçonnets pincent du « ndimbi », un bois creusé en caisse d'harmonie et sur lequel sont

fixées, avec ornements de perles, des lamelles d'acier que le joueur fait vibrer.

On se serre et une place s'ouvre devant le feu, quand un danseur, épuisé, vient s'allonger près de la chaleur, se roule dans un drap et s'endort.

De ma cabane, je l'écoute, bizarre, dans le grand calme de l'ombre, cette persistante harmonie barbare, ignorante de la mélodie, simple indication d'un rythme vague, tapoté en notes sourdes.

De Tumba, la seconde moitié du railway congolais descend par de vastes fagnes encore tachées en noir de parties incendiées, la vallée de la Lambessa, jusqu'au passage de la rivière Gongo, — où des arbres abattus marquent la place de l'ancien chantier de montage du pont. La série des bassins hydrographiques secondaires, que la ligne recoupe ensuite, sont d'une luxuriante fertilité; le profil en long est en rampe continue; de part et d'autre de la voie, ondulent sous le vent des tourmentes de hautes herbes en désordre, de roseaux, d'arbustes sauvages à grandes feuilles étalées, un gaspillage d'énergie végétale. Aux roches disparues succèdent des sables argileux. Dans les forêts à distance, se blottissent et se dissimulent nombre de villages indigènes.

Après Kunda, au kilomètre 210, aux abords de la Luvu, s'étendent éperdument des fagnes monotones, des herbes sèches et minces, le « mianga », toujours surabondant dans les terrains qui ont été cultivés, puis abandonnés; ce mianga est un assez bon textile travaillé par les indigènes. L'immense pays de végétation pauvre donne l'impression d'une Campine équatoriale.

La situation de la voie à flanc de coteau a imposé la construction d'un long réseau de fossés de garde pour empêcher l'action ravinante des eaux pluviales; dans les plis de terrain, les eaux sont souvent conduites sous la voie au moyen d'aqueducs métalliques en tôle d'acier.

Dans les tranchées qui suivent Kama, vers le kilomètre 217, le déblai paraît avoir été économisé; le profil en travers est resserré par des surfaces raides, bien loin du talus naturel de ces roches meubles; des fendillements, des commencements de lézardes permettent de croire que les grandes pluies attaqueront ces talus et feront des éboulements sur la voie. Les eaux sont, du reste, si violentes que sur une section très voisine le rail a dû être déplacé et ripé devant la venue des inondations.

Dans la vallée que longe le train, des parties très boisées avoisinent la ligne; entre les arbres s'embrouillent des réseaux de lianes longues et balancées, pendues à toutes les branches et semblant constituer un outillage de gymnastique pour les singes.

Après la Zumbula, au kilomètre 221, le pittoresque se reconstitue; les terrains se déforment, montent et descendent; l'aspect s'accidente en arrangements variés. La ligne gravit les rampes de Zona. Un cantonnier nègre, le drapeau blanc à la main, tire son chapeau de paille au train défilant et montre sa figure grimacée d'un sourire d'ahurissement... Une balastière ouverte sur un des flancs de la tranchée offre d'excellents matériaux pour l'assise de la superstructure.

Devant la montée, où la locomotive dépense de la vapeur, les paysages se déploient et reculent jusqu'à l'infini en plaines, en forêts, en landes rousses, en steppes chiffonnées.

Par des ravins boisés, par des gorges vertes, par des détours à travers de fraiches arborescences, l'ascension se développe, se poursuit vers des hauteurs sous bois. Les perspectives s'ouvrent et se dilatent sur un bel ensemble de sites forestiers; et au point culminant de la ligne, au col de Zona, à la cote 745, la vue embrasse immensément des échappées panoramiques sur des horizons de forêts... La descente s'opère devant cet étonnant tableau : des bruyères folles, des versants sauvages en bizarreries de combinaisons, des végétations venues en coups de tête, au hasard, semées par le vent, ravagées par places, — et le fond de l'étendue est un éploiement de la contrée. La vue porte jusqu'à Tumba, à quarante kilomètres. De tous les côtés, des perspectives sans fins, couvertes d'un moutonnement d'arbres en touffes, en

masses sylvestres, en foules toujours renouvelées jusqu'aux derniers plans, perdus dans le ciel en vert et rouge. Cette longue tortueuse pente promène une intarissable jouissance contemplative.

Un peu plus loin, des cumulées 241 à 245, une tranchée nouvelle en confection montre l'adoption d'une variante qui doit corriger et simplifier le premier tracé adopté. Evidemment, sur un terrain aussi compliqué et sans documents complets, on n'a pu vouloir, du premier coup, trouver partout les passages définitifs; en différents points, des corrections à faire ou déjà commencées assureront un meilleur système de pentes, de rampes et de courbes; les différences de kilométrage prouvent ces modifications.

Avant la station importante et bien outillée de Congolo, on constate encore que les talus ont peu de base; en plusieurs endroits du déblai, des commencements d'affaissement se montrent. Les indigènes ont pris, malgré toutes les défenses, la mauvaise habitude de circuler ou sur la voie ou sur le franc-bord le long de la crête des talus — ce qui n'est pas pour consolider ceux-ci. Cette seconde section du chemin de fer, depuis Tumba, n'a pas encore la perfection d'exécution de la première partie; la voie, moins régulièrement posée, n'a plus ces alignements impeccables, et les cahots du train comme les entrées de courbe ont de la dureté. Il convient de remarquer, en même temps, que la voie plus neuve et moins affermie dans son ballastage par un trafic sérieux,

doit être moins bien assise, les tassements ne s'étant point encore effectués. Bien naturellement, la construction trahit la hâte d'ouvrir au plus tôt à l'exploitation, — quitte à faire plus tard des frais de réfection.

Au delà de Congolo, un pont tubulaire de cent mètres de portée, pesant 408 tonnes, un ouvrage métallique très soigné traverse l'Inkissi, une importante rivière dont le cours est irrégulier et le régime fantasque. Les culées, avec hauts murs en ailes, sont en maçonnerie de moellons débrutis; les tablettes et les dés d'appui sont en béton de petit gravier. Les eaux brunes, chargées de matières limoneuses, ont des crues violentes; jamais les habitants du pays n'étaient parvenus à jeter d'un bord à l'autre une passerelle de bois; l'ouvrage était toujours emporté, et devant ces eaux indomptables, l'Inkissi avait été déclarée la rivière fétiche. Très charitablement, les noirs avaient prévenu les ingénieurs belges, afin qu'ils ne perdissent point du temps, leur affirmant que jamais un pont ne subsisterait sur la rivière fétiche. Or, par un plaisant hasard, le premier pont provisoire, établi en bois pour le service du chemin de fer, fut enlevé la nuit par une crue subite. Les noirs triomphaient et haussaient les épaules, voyant la fatuité des travailleurs blancs reprendre l'ouvrage. Mais, un nouveau guignon faillit confirmer la superstition locale. Le tablier métallique, suivant l'ordinaire, était mis en place avec l'aide d'un pont de service. La partie métallique était amenée

et parvenue dans la verticale de sa position définitive, les sabots surplombant les galets d'appui, quand une masse de troncs d'arbres charriés dans le courant violent des eaux vint casser net une palée de la charpente. Il était heureusement trop tard; le tablier en descendant prit exactement sa place... L'indolente philosophie du nègre déclare aujourd'hui tout bonnement que le blanc est plus fort que le fétiche : voilà tout.

De l'autre côté de ce pont, qui a son roman dans la construction du chemin de fer, le train remonte, passe au pied du grand drapeau bleu de la mission de Kisantu et rencontre l'ancienne et méchante route des caravanes, pauvre sentier sinueux et rugueux, irrégulier et raide. Les talus hauts sont revêtus d'arbustes à feuilles rouges, de plantations qui ont l'air de jardins sans propriétaire.

Une nouvelle rivière, la Guvu, à lit de roche, est traversée à la lisière d'un bois très dense où s'ouvrent, sur fond de verdure sombre, de beaux palmiers rafia. Du milieu de plaines de sable blanc, la locomotive domine les méandres des forêts de Madimba. Ce décor de toute puissance végétale est de la féerie, du rêve qui a de la fantaisie et de la violence. Partout, la lourde toison de forêts qui couvre les ondulations du sol, dit la richesse grasse et puissante, étalée et prodigue, les terrains productifs, le climat favorable. Partout, une énergie verte sort de terre, s'épand, se recouvre, se tasse et lutte; et cette ardente et fastueuse végétation, en débordante abondance,

chante une des plus belles strophes dans cette longue et brillante chanson de la nature équatoriale. Des bandes, en caps de forêt, avancent jusqu'au talus de la voie, montrent une verdure hautaine, magnifiée par cette solitude; des légions de cocotiers, la tête étoilée et paradante, planent très haut. C'est une série d'étonnements et d'admirations devant ce grand gala de la botanique, — où remuent l'acrobatie de petits singes rieurs, le trot effaré des antilopes et les fumées maigres des villages indigènes — et où se chasse le léopard.

Après les points secondaires de Mangwele et de Kibuya, au kilomètre 310, la ligne est allongée au milieu des sables : des sables colorés, des sables roses, des marbrures de sables cuits, des sables gris, des sables blancs de silice très pure... Et brusquement, par un crochet, la voie pénètre dans la plus émerveillante et délicieuse partie, la grande séduction de ce long parcours. En pleine forêt touffue, serrée, dans les ombres massées, le train s'insinue, rampe, et semble écarter les branches. C'est la violente forêt enchevêtrée, la forêt dans son débraillé hirsute et volontaire. Pendant plus de quarante kilomètres, la ligne suit sous bois les bords de la Lukaya dans ces fonds déroutants; les troncs s'emmêlent, se tordent, se croisent en indébrouillable confusion; des yuccas sauvages, des fougères en bigarrures découpées forment le sol d'où jaillissent des arbres étranges et des euphorbes en gigantesques candélabres. Des feuilles larges, jaunes et brunes, des grappes

rouges, des ramures de parade, des arbres en bosquets impénétrables, des berceaux envoûtant des ruisselets, une éclatante joie de frondaisons puissamment chez elles, — et encore des fougères colosses grandies en prétentions d'arbres, des ramilles qui rampent, qui grimpent, qui enlacent, des plantes singulières et complexes qui semblent se préparer pour des expositions, des fleurs étoi-lées en belles joies de couleurs, de vieux baliveaux ficelés de lianes : tout un labeur d'accumulation d'années, un persistant effort du sol, jouent cette extasiante verdure à grand orchestre. C'est une exagération bizarre, un grossissement des plantes de nos climats : notre végétation dessinée en extravagances. Dans une clairière, des huttes en branchages, abandonnées par les Sénégalais; puis, encore la croisée de l'ancienne route des caravanes; des coins de repos au bord de la rivière qui trottine, va et vient et fait la coquette; puis, la ligne rentre sous le tunnel de feuillage; on est convaincu que la forêt a dû être sabrée et hachée pour donner passage aux deux files de rails; des arbres coupés, abattus, sciés, gisent au long des talus, sont renversés dans la rivière, improvisant des barrages qui taquinent l'eau. C'est à travers un ravage, par une démolition de forêt, et au milieu de décombres végétaux que le train avance jusqu'aux ateliers de Moakela et à la petite gare du kilomètre 350.

Le chemin de fer continue parallèlement à la Lukaya dont les rives sont maintenant des sables

d'un rose chaud, des sables qui ressemblent à de la brique pilée et qui remontent en tapis jusqu'aux sous-bois. Longtemps encore, persiste ce compagnonnage ombreux de la voie ferrée et de la forêt ; les sables se teintent de gris, les verdoyances sylvestres se succèdent et se renouvellent en pittoresque variété, de grandes larges feuilles brunes, jaunes, vertes pavoisent les branches — et les arbres, gréés de cordages de lianes, semblent des mâtures en fête.

Au kilomètre 360, la forêt se disperse; le train, revenu au grand air, quitte les parties basses et prend son élan pour franchir une dernière barrière de hauteurs. Il laisse la Lukaya à droite, monte dans le flanc d'un coteau devant un bel horizon de collines forestières, passe aux côtés de la mission de Kimuenza, retourne et revient en S devant un majestueux et vaste tableau d'espace où ondulent de maigres savanes remuant dans la brise des tons changeants, des reflets singuliers, des nuances insolites. Vers Zama, au kilomètre 377, et à la cote 430, la vue se développe encore et s'étend sur un infini de plaines où les hautes herbes jaunes ont des colorations dorées de champs de blé. En ligne droite, en alignement sur ce plateau d'allure régulière, le train s'élance et file jusqu'à l'importante station de Dolo, où se rangent des avenues de bananiers.

Dès le départ, alors, le voyageur découvre la grande nappe bleue du Stanley-Pool, le beau lac songeur, vaste repos du Congo entre des rives

dentelées. A Kinshassa, un arrêt près des établissements commerciaux belges installés au bord du lac immense dont on voit les bancs de sables blonds, les îles allongées sous les verdures en panaches. Puis, une dizaine de kilomètres arrêtent la ligne et déposent le voyageur dans les allées sablonneuses de Léopoldville... Quatre cents kilomètres ont été parcourus, sans un moment de lassitude, à travers des fantaisies de paysages d'une impressionnante grandeur, de figurations gigantesques, sauvages ou gracieuses, toujours d'une puissante variété d'aspect.

Et au terme de ces deux journées de mouvement, surgit le respect pour cette œuvre opiniâtre, réalisée malgré des années de difficultés et de dangers, aujourd'hui triomphalement vivante et prenant rang parmi les grandioses travaux voulus par la témérité de l'homme.

La factorerie, dans l'isolement de la forêt, au bout des communications régulières et au débouché des voies du Haut-Congo, est un tableau d'arrangement d'existences européennes dans l'exotisme. Un confort relatif et accommodant est campé dans des maisonnettes à véranda bien garées de la chaleur, construites avec des recherches d'aérage, des défenses contre des armées de moustiques, de

chauves-souris, de serpents. Cette installation pratique, ingénieuse fortification et illusion de villa, est plantée au milieu d'un charme de curieuses verdures ornementales, près des services d'un potager géométriquement conçu, devant des allées qui s'avancent dans des parcs sous les branches à longues pendeloques des baobabs, — ces arbres grimaçants, aux contorsions grises, aux ramifications saugrenues. Dans le décor d'alentour, les très dignes palmiers semblent de gigantesques bouquets de plumes d'autruche teintes en vert. Des plantations, en soigneuse toilette, assemblent, mélangent des massifs de caféiers aux graciles mignonnes fleurs blanches, fleurs d'un jour, des essais de légumes d'Europe, des bandes de précieuses pommes de terre, les orangers monstres, les mandariniers et les manguiers, les avocatiers, — et toujours des foules de bananiers qui paraissent fabriqués de bandes de toiles vertes sur fil de fer. Dans tous les coins, sans une parcelle inoccupée, grandit, pousse, grimpe, s'épanouit la diversité de ces plantes que l'indifférence indigène appelle du nom général de matiti.

L'amabilité des propriétaires, dans la joie rare d'une venue de compatriotes, oblige à goûter la papaïe, un melon doux, le corosol ou cœur de bœuf, une poire en beurre de cacao, et une quantité de fruits fantaisistes qui sont des desserts confits, des entremets délicatement sirupeux ou des rafraîchissements acidulés. Il faut encore, pour parachever notre initiation et ne point déso-

bliger nos hôtes, manger de la trompe d'éléphant, ce qui est une volumineuse charcuterie, du bifteck d'hippopotame, ce qui est du bœuf vénérable avec des tendances coriaces, puis déguster les pommes de terre de la région, les excellents poissons du lac et, enfin, le café congolais.

Dans les dépendances de la factorerie s'activent des noirs, travailleurs dressés aux besognes intérieures, gens heureux d'un profit et d'une protection, et vivant très fidèlement aux portes de l'exploitation. Leur village, rangé le long d'une route, est un aspect de vie indigène. L'homme, debout dans ses penaillons, est planté à la porte de la case. Il fume une pipe délabrée, la mine hautaine, la physionomie immuable, la pensée paraissant bien loin. Les femmes travaillent, vont et viennent; leur démarche lourde de créatures grasses, avec des anneaux de cuivre sonnant aux chevilles, a une cadence, des ondulations, comme une valse marchée. Elles ont la tête nue, les cheveux en partie rasés, la lèvre inférieure retombante, les yeux aux aguets toujours en mouvement, des mines de bonnes sorcières, avec des sourires copieux incarnant de la violence et du désir. Sur la terre battue, près d'un vacillant feu de branchettes, distraitement, tournaillant avec mollesse, elles élaborent les travaux très sommaires de leur ménage, préparant la bouillie de maïs, nommée chez nous de la gaude, ou écrasant des racines séchées pour faire ce qu'on appelle dans le pays la farine de manioc — dont le vrai

nom est la cassave. Elles font cuire le safou ou confectionnent la chikwangue.

Des chiens efflanqués rôdent et flairent; de pseudo-jars pataugent dans des boues, et de grosses araignées, grises et pelucheuses, courent à toutes pattes dans le sable.

Aux magasins de la factorerie, une femme apporte un pain de manioc enveloppé dans une feuille de bananier. Puis, un noir, le pagne déchiré, un Wamfunus, présente des balles de caoutchouc, que le commis fait couper en deux pour s'assurer qu'aucune ajoute de sable n'augmente frauduleusement le poids. Le noir a d'excessives prétentions; il faut marchander. L'employé offre un rabais, devant lequel le vendeur se récrie bruyamment; après quoi, il dépose la marchandise sur le sol, s'assied à côté, et attend des heures, pour venir refaire la même proposition, suivie du même refus et de l'identique manœuvre du marchand nomade, avec l'espoir de lasser ou de surprendre le blanc, — le temps n'ayant aucune valeur pour le noir. Quand une transaction moyenne est conclue, le nègre, très attentif, prend le paiement en barrettes de cuivre, en pièces d'argent ou en cauries, le coquillage-monnaie, — et puis, quémande, en souriant, la gratification, le traditionnel et indispensable matabish.

Le jour finit en gracieuse préciosité sous un ciel estompé de bleu, pomponné de rose, — et sur les berges sablonneuses du Pool, devant Kinshassa, près d'une fournée de briques en déchargement, des noirs, à coups de machette, tranchent et dépècent la difformité accablée d'un hippopotame.

La masse énorme vient d'être très péniblement tirée de l'eau, au moyen de lianes et de cordages. La bête, en écrasant amoncellement, se tasse dans le sol. La tête déjà est coupée et poussée à part; le morceau est affreux, d'une colossale hideur; les grosses lèvres baveuses et ciliées sont béantes, déchirées; les yeux troubles, abîmés, visqueux, coulent; la peau et ses replis usés, sont tailladés; le museau à poils paraît, dans ses déformations, hogner encore d'inertes menaces... L'amas gluant et boueux du corps est attaqué, ouvert : des cataractes de boyaux et d'entrailles. de viscères, d'organes bleus et sanguinolents, coulent dans le sable. Les noirs marchent et pataugent dans cet effondrement de répugnantes tripailles, et les quartiers de viande sont violemment taillés et débités, tandis que les bas morceaux, rejetés à la volée, sont abandonnés aux curieuses accourues du village. Les femmes se précipitent sur l'aubaine; elles s'attellent, par groupes, à ces volumineux déchets de pachyderme et traînent, sur le sable, dans la poussière, la portion de monstre englué de boue et de souillures. Avec des hâtes alléchées et des gaietés qui

s'excitent, le cortège, en cris et en grimaçantes joyeusetés, traverse le jardin de la factorerie pour gagner les cases qui bordent l'avenue de la gare.

De la flânerie solitaire, dans la béatitude de la nuit, le long du Pool... La lune a allumé tous ses feux blancs; l'astre est vivant; il s'en donne librement, au milieu d'un ciel myriadaire, sablé d'étoiles. Le Pool, sous un glacis de lumière, a de longs miroitements, des frissons argentés, des éclats charmants d'atténuation. Les îles sombres, en fond, se haussent derrière des haies de brumes. Dans la paix de l'immensité reposante, le souffle de la nuit, affectueusement, distribue de la fraîcheur. L'œil, qui s'habitue à la pénombre, écarte l'obscurité et voit très finement, en grisailles ajourées, le dessin fantastique d'un baobab; le monceau du tronc est encombrant et fait une bâtisse noire. A côté, les palmiers ont des attitudes religieuses, des balancements graves et bénisseurs; des arbustes se compliquent, s'évasent comme de géantes fleurs ténébreuses.

Les montagnes, derrière les rivages boisés, s'en vont en longs profils de galopades, en cahots de terre jetant des sablées de bleu confus dans les lointains. Un ensemble se compose, vit et se

développe sous la très douce pluie lumineuse que versent les rayons lunaires.

Une pirogue échouée à la rive fait événement, et l'eau en passant y arrête la curiosité d'un incessant clapotis.

Le tableau, en coquet demi-deuil, est une dilatation, un épanouissement, une mise à l'aise dans la sereine tranquillité. Mais, des singularités de formes, un vent frais sans aucune des senteurs de verdure auxquelles nous sommes accoutumés, de l'extraordinaire partout, ajoutent de la bizarrerie à l'admiration.

Dans le crécellement des cigales, des grillons, des insectes susurrent; des grincements, de clandestins appels viennent des arbres. Par nuées agitées, des chauves-souris ont des affolements vagabonds. Puis, s'ajoute le rythme barbotant de pêcheurs qui reviennent en pirogue.

Comme l'œil voit maintenant dans le sombre, l'oreille distingue et divise les vagues bourdonnements, détaille une étrangeté de rumeurs, le travail des millions d'existences infimes et laborieuses manifestées encore par les voltiges de moustiques, les assauts de bibets, moucherons et bibus ailés qui font fourmiller l'air. Une passe de vent apporte du lointain un bruit cotonneux, les résonnances molles du tam-tam.

Plus avant, le terrain se découvre, se libère. Le calme est intime, l'isolement plus solennel, et une poignance réside dans les hésitantes brumes. On la voit, on la touche, dans sa familiarité, la nuit

douce et languide, étendue sur le prélassement des eaux. Les astres reposent dans des tulles de ténèbres; les nébuleuses ont des câlineries de lueurs; l'intimité du soir écarte tout mésaise; les buées qui s'évaporent, s'élèvent en ascensions d'encens, et, idéalement, dans une surélévation mystique, le spectacle se transmue en paysage de prodige, — épandant la tolérance et la miséricorde pour toutes les petites grandes choses de la civilisation fanfaronne et éclipsée. Maintenant resplendit, dans une majesté d'énigme, la fête discrète où passent de beaux dédains et de généreuses timidités;

> Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
> Valse mélancolique et langoureux vertige.

Au bord du Pool, dans la candeur du matin, l'étonnement du jour qui s'éveille... Sous l'industrieuse magie de la lumière, les colorations s'avivent et font un paysage apuré, tout neuf.

Les vagues très molles jouent et s'allongent sur le doux sable des grèves.

Les premières clartés s'élucident, bonnes et tendres, débarrassant la nature de ses lourdes ténèbres; la texture et la vie des végétations se débrouillent; et la jeune beauté du jour s'épanouit à l'approche du soleil qui fera l'atmosphère vermeille.

L'œuvre d'éthérisation s'accomplit dans de graciles pâleurs; des lueurs très fines, des rayons vaporeux s'effusent, tracent et détaillent les belles arborisations des rives... C'est l'heure bleue : tout se dilate, se redresse dans une brume claire et impalpable; tout dépouille l'accablement nocturne, s'évade de la nuit, se libère, se tend, se mire, se pare devant le miroir des eaux... C'est la toilette délicieuse et l'apprêt d'un frais et frissonnant décor.

Le silence, en marque d'expectative, est immensément recueilli, — quand un lent ramage, un caquetage, rumorant sous les baobabs, approche, grossit... Les femmes du village viennent aux filets d'eau qui sourdent des berges du grand lac. Elles arrivent aux sources faire leur provision d'eau, femmes kassaï et femmes manyanga, allant majestueuses de lenteur et l'indolence regardante; elles vont, sans hâte; leur nonchalance épaisse a des balancements du ventre; les hanches ondulent; la poitrine mi-nue émerge, avec les bras et les fortes épaules, de longues étoffes légères, ballantes, retenues par une ceinture à vif lignage. Sur le noir du cou, scintillent des colliers de coraux ou de perles; l'une d'elles porte, en guise de médaillon, une clochette. Très gâcheuses de leur temps, traînant les pieds nus dans le sable, elles marchent, le buste redressé, la gargoulette campée sur la tête ou à l'épaule. Ce sont de solides gueuses sombres, à bonnes faces grossement douces, les yeux en bossettes, la balèvre en saillie

d'un rouge de raisiné; pour coiffure, elles ont une houppette sur le milieu de la tête, à côté de parties de crâne rasées; quelques-unes ajoutent la coquetterie d'une ganse rouge serrant le front.

Ma présence ne cause qu'une fort mince curiosité sans étonnement; c'est plutôt un essai de gaieté avenante qui s'indique dans des airs de petites masques, une joie en dessous, des idées de rire qui animent drôlement la musarderie de ces gaupes traînaillantes... Les mères portent leur bébé, leur tchi-tchi, dans un enroulement de ceinture large. Une d'elles sort le mioche de son étoffement : un joli petiot gracile, couleur de citron, la tête en ébouriffement hagard, les joues rondes comme des pommes, le ventre gonflé en bonbonne; le môme a pour tout habillement deux rangs de perles bleues et blanches autour de la taille.

Les femmes jacassent et commèrent, et emplissent leurs récipients, leurs cruches de terre...

La brume matineuse, qui s'est amassée sur le Pool, confectionne la petite pluie saisonnière des commencements de journées : la « cassime », comme on dit dans le parler local, — ou ce que les ouvrages scientifiques dénomment cacimbo. Cet arrosage d'une demi-heure n'est qu'une bruine inconsistante, une condensation de brouillard, un débarbouillage de l'atmosphère, une ombre humide qui passe; c'est une mousseline de fraîcheur, une très vague pluie vaporeuse.

Les porteuses ont chargé leur provision d'eau;

elles gravissent la berge et s'en vont à la file, en cortège flânant; elles traversent les jardins de la factorerie et disparaissent sous le dôme vert de l'allée des acacias flamboyants, — vers le village indigène de Kinshassa.

Dans une longue pirogue, — frêle et roulant embryon d'embarcation, — six noirs, des pêcheurs bayanzi, le buste nu, longent la rive du Pool, et vont au travail. Ces Congomen, — dont l'un a trouvé un chapeau de paille, — ont la figure massive et plate, un sourire à dents étincelantes dans un teint de réglisse. L'un mâchonne une tige de fleur; et lentement, les bras mous, en gens mal réveillés, ils vont sans presse, comme si, balladeurs, ils savouraient la douceur de vie dans cette joie de lumière. Seulement, le calme d'action est mêlé d'une verbosité surabondante, intarissable; ils crient, jacassent, discutent et contredisent; ils s'invectivent avec naturel, sans idées de coups; ils lâchent la pagaie et se fâchent avec simplicité, remuant toujours des épithètes, tempêtant, faisant un bruit de gros mots. Ce durant, le bateau avance toujours, car, dans leur fureur verbale, ils restent pratiques, manœuvrent sagement, en mesure, sans gâcher de l'effort. Mais, quand le guetteur d'avant signale un écueil,

ou qu'une venue de courant attaque l'embarcation, tous les six, ardents et vigoureux, tendent de solides musculatures et luttent avec obstination... La passe franchie, ils reprennent leur mollesse de bras et leur activité de verbiage. Leur façon de besogner est la discussion par le fait du manque d'ordre. La moindre chose se présente comme une difficulté devant le nègre sans expérience, non accoutumé au travail. Son inquiétude de l'incident, son effarement de l'imprévu, l'importance du moment et la nécessité de l'attention se traduisent par des criailleries et des controverses, par un débordement d'épithètes et une nervosité d'expression, par un besoin de cris et de tapage, — qui se retrouve encore chez nous dans le petit peuple.

Un noir au crâne rasé s'est prestement dépouillé de ses chiffons et, une large serpette entre les dents, commence la grimpade le long d'un superbe palmier droit, lancé en admirable verticale. L'indigène, pour cette ascension, ferme par un nœud une longue bretelle de liane faisant une ellipse lâche circonscrivant l'homme et l'arbre; ainsi, en remontant le long de l'arbre par secousses cette bretelle, et la tendant par un dangereux renversement du corps, il monte, pas à pas — à la manière des clowns japonais. Parvenu au nœud d'épa-

nouissement de la tête de l'arbre, il choisit sa branche, l'abat, entaille le cœur végétal et recueille le vin de palme.

Ce vin, employé comme levure pour la fabrication du pain avec la farine importée, est aussi mis en fermentation pour devenir le malafu, la liqueur enivrante, la joie et l'excitation des grandes fêtes noires, la griserie et la bamboche, l'ivresse aux rêves fous.

Cette sève de palmier, que nous goûtons fraîche, est un breuvage aigrelet, un liquide d'un blanc laiteux et citronné; il dissimule quelque parenté avec le vin sur et la bière de Louvain ; mais il s'agrémente d'un petit piquant, d'un léger montant : c'est un cidre blanc.

L'étonnement est inconcevable de trouver, après ces milliers de kilomètres, dans cette sauvagerie d'isolement, sur des eaux si fortement défendues par les cataractes, de vigilants et énergiques bateaux à vapeur, grands et confortables, besognant sous des panaches de fumée. Ils semblent des appareils magiques, des constructions fabuleuses : on se demande par où ils ont pu se faufiler ici.

Le *Brabant,* qui nous prend à son bord, est le principal de ces steamers curieusement construits

pour habiter un pays chaud et des eaux peu profondes. La coque en profil de barge est à fond plat, à gabarit évasé. Le bâtiment est partagé en deux étages. Le bas est occupé par les matelots, la machinerie, le service des manœuvres. Au-dessus, le pont couvert porte le massif des cabines, la plate-forme des passagers. Le *Brabant,* qui jauge 150 tonnes, est chauffé au bois; il est mû par deux roues à aubes, placées à l'arrière, poussant le bateau en jetant de longs remous écumants. C'est le type des sternwheels à très faible tirant d'eau et capables de développer une grande force de propulsion malgré peu d'immersion.

Les marins de l'Etat qui font le service, sont des noirs empressés et agiles, portant une courte jupe blanche sur les jambes nues, et un maillot bleu, étoilé de jaune, sur la poitrine. Ce sont des Sango, des hommes du haut fleuve, ayant, sous le béret, le front crété de tatouages.

La conduite est difficile, dans ces eaux basses et violentes, sans aménagements. Pour aborder la rive, le bateau doit venir drosser, échouant l'avant dans la vase. Le départ, quand il faut dégager la partie enlisée du bâtiment, est une opération souvent laborieuse; le bateau, faisant machine en arrière, n'arrive pas toujours à se remettre à flot. Alors, au commandement, les hommes dépouillent lestement leur costume et, intégralement nus, se jettent à l'eau; avec une solide unanimité d'effort, ils soulèvent et poussent le steamer qui, peu à peu, sort de l'ensablement

et glisse vers le large. Tous les marins, à la nage, attrapent le plat-bord et regrimpent sur le pont, — où ils enfilent leur tenue et reprennent leur prestance.

La navigation, autour du Pool, est précautionneuse; des tourbillons, des contre-courants, des récifs et des rapides se succèdent; des hauts-fonds barrent les passes entre les îles qui sont des ébouriffements de végétations avançant des langues de sable sous les eaux. Des blocs de pierres émergent comme des essais d'enrochement; on croise des pagayeurs qui dansent violemment dans les remous du vapeur; près d'un îlot, des points noirs se bombent à fleur d'eau : ce sont les oreilles et le muffle d'un hippopotame... Le bateau, qui vire, louvoie et cherche les passes à travers des flots limoneux, effarouche des poules d'eau filant à tire d'aile, — tandis que de beaux hérons, plantés sur un écueil, contemplent, avec une dignité impassible, le défilé du *Brabant* et de son cortège de fumée.

Après l'ascension croulante dans des épaisseurs de sable menu, sec, insinuant, la vue, sur les hauteurs de Brazzaville, embrasse superbement le Stanley-Pool et ses labyrinthes bleus entre des îles flottantes. Le lac, à l'infini, est bordé de

sables blancs, de verdures en massifs sur des soubassements de pierres tombées et enrochantes. La grande nappe, sous une vaporeuse grisaille de lagune, occupe son humide domaine en vastes sinuosités. Et dans sa magnificence lumineuse, dans sa quiétude, le Pool ronronnant et tendre, — avec cette captieuse poésie dont tout lac est bénéficiaire, — semble un long repos du fleuve dans une région de mystère et de douceur. L'entour de végétations claires, jeunettes, très irrégulièrement, se mélange de tons graves, patriarcaux; des dômes de frondaisons se bombent; plus loin, de fraîches perspectives partent vers l'horizon; des arbres longs et pensifs, attirés par l'eau, semblent verser leurs branchages dans le courant; les ajoncs de la lande bordière s'ébouriffent; et, très loin, soupçonnées dans des tons hydratés et calcareux, se dressent les falaises de Douvres. Dans les hauteurs boisées, de maigres et tremblantes colonnettes fumeuses annoncent des aldées disséminées, des hameaux indigènes. Une pointe montueuse cache Kinshassa et la baie de Ndolo. Derrière l'île de Bamu, se massent d'immenses festonnements de verdure, des lointains embués, des horizons qui, sur les découpures sylvestres, semblent faits d'un flottement de dentelles bleues.

Devant nous, l'étiage découvre des interstices de roches, des bancs, des monticules, une convulsion de rocs sous-marins qui sont les récifs et les écueils, les menaces embusquées dans ces dangereux parages, où des bateaux ont été engloutis.

Par là, brusquement, sur des anfractuosités rocailleuses, des remous tourbillonnent, des barres écument; les eaux rechignent à quitter leur délicieux repos; elles opposent des façons résistant à la poussée qui les jettent dans le goulet des cataractes. A droite et à gauche, les côtes avoisinantes, en vertes visions, sont parées de jolis palmiers qui sont la consolation du regard, — et derrière nous, dans les branches, des singes examinent, épient, la tête mobile, virant de tous les côtés.

Brazzaville, sur son élévation, a une coquetterie coloniale, malgré l'air peu accueillant que donnent le manque de développement bâti et l'absence de toute installation d'accès à la rive. Une garnison de marins et de tirailleurs manœuvrant sur la place d'armes qui domine le site, paraît le principal élément vital, — avec d'intéressants essais de culture. Des porteurs, en flottante gandourah de cotonnette, offrent le trajet en tippoï, — le hamac de toile suspendu à deux perches que quatre hommes portent sur l'épaule. Ce moyen de locomotion tient en éveil par la multiplication des cahots, sursauts, choppades et secousses.

Le long des routes débraillées qui s'enfoncent dans la sauvagerie environnante, on voit, regagnant leurs paillottes, des nègres à face brute, des nomades de tribus forestières; ces hommes, la figure peinte et le ventre dans un pagne de couleur vive, ont encore les allures méfiantes des « cibles à chicotte » de la vieille région des razzias. Chez beaucoup, la chevelure, partagée au milieu de la

tête, est raidie, poissée en deux cornes pointant latéralement en courbe légère un peu au-dessus de l'oreille.

La vivacité remueuse et amusante de la faune fait passer des tortues, des caméléons, des serpents d'eau, des martins-pêcheurs, des ibis, des mygales, de grandes tarentules à corps de souris, des criquets, des charaxes et de longues chenilles brunes qui sont un très recherché comestible pour les gourmets indigènes.

Une tribu de Bateke vient, en palabre démonstrative, près des autorités françaises de Brazzaville.

Des hordes de noirs à faces bestiales, vilainement cruelles, le front très découvert, les cheveux en bandes ou en touffes sur le sommet de la tête, le buste nu, un chiffon formant pagne autour des reins, un lourd bracelet de cuivre au poignet. Beaucoup sont armés d'une lance de bois mince, coiffée d'une délicate ferrure ouvrée; quelques-uns ont un chapeau souillé, troué, ou bien un parapluie de couleur; un long diable agite un drapeau français attaché à une gaule... Ils suivent, en désordre, leur chef, un abominable drôle à tête de bandit, porté sur un brancard recouvert de peaux de léopards. Ce suzerain penailleux a le

crâne enveloppé d'un madras noué; il est couvert de colliers, de bracelets, d'ornements de cuivre et de verroteries; sa figure est ignoblement arrangée et maquillée; les yeux sont peints d'une bouillie de craie, pour donner au maître une expression surnaturelle et terrifiante; et le chenapan a des regards fixes, des attitudes de mauvais comparse marquant des menaces qui sont comiques : grimaces de croque-mitaine, défis de fier-à-bras, expression de malandrin sur une tête de commandant de pirates. Il tient à la main une espèce de sceptre-martinet et gonfle sa solennité grotesque.

Les porteurs déposent le vilain personnage sur le sol, le brancard devenant litière et les peaux étant éployées en étalage de descentes de lit. La foule noire fait galerie en demi-cercle sur les côtés; les hommes s'asseyent, s'accroupissent à croppetons, gardant un étonnement de silence.

Dans l'espace central resté libre, le féticheur, le nganga, se présente, cérémonieusement juponné de longues plumes noires et le cou surchargé de bizarres amulettes, de griffes de fauves et de talismans de premier choix. Un tambourinaire travaille, tandis que le féticheur se contorsionne, danse et pérore; il se tient l'estomac à deux mains, jette des cris au ciel, sursaute avec des trépignements furieux et hurle des affirmations.

Le tassement des figures noires est une collection de curiosités tendues, de faces violentes, hagardes et très attentives. Les physionomies, horribles par l'épilage des cils et des sourcils,

sont durcies d'expressions hargneuses, montrant des dents voraces, des instincts de fauves bipèdes. L'ensemble est barbaresque et pas rassurant.

Indisciplinés, qui ont quitté le territoire de l'Etat indépendant, ils ne sont ici encore que des aubains, — et des officiers nous préviennent, en vue des promenades isolées que nous pourrions être tentés de faire, que beaucoup de ces Bateke n'ont pu encore perdre la mauvaise habitude de l'anthropophagie.

Le mois précédent, ce chef, qui veut faire du spectacle déclamatoire, était en révolte. Il a été pris par les tirailleurs et colloqué pour huit jours au bloc. Aujourd'hui, dans la parade piteuse de son tumultueux équipage, il vient, avec sa peuplade, jouer un semblant de soumission, — en attendant que l'occasion soit meilleure pour la rébellion.

Comme une accumulation de volonté vigilante qui surveille et commande le débouché du haut cours du Congo, Léopoldville, dans son appareil militaire, au milieu de camps en exercice, s'érige sur les hauteurs, à l'endroit où le fleuve quitte le Pool. La ville, en ébauche et de physionomie sérieuse, est bâtie sur des vallonnements et des crêtes; un ravin partage les habitations, taille la

cité par une vaste tranchée, un fond allongé, — et la topographie se dessine en petite façon d'Edimbourg.

La voie maîtresse, l'avenue du Roi-Souverain, dans une belle ampleur, part du poste de la force publique, du quartier officiel où, dans un square, une colonne élève une civilisation, le flambeau à bout de bras, au-dessus du buste de Léopold II. La ville, — familièrement appelée Léo, — possède donc des monuments publics, comme elle a des plaques indicatrices aux coins de routes et des services affichant une naïve organisation communale et approximative. Les constructions, régulières et solides, sont en briques et pans de charpente; des enclos, des jardinets les agrémentent, bordés d'ananas; l'avenue part dans un accompagnement de bananiers et d'acacias, passe devant des maisonnettes rectangulaires entourées de colonnades, des établissements commerciaux, le commissariat de district, des habitations carrées au centre de vérandas, des constructions en boiseries dans le style du Nord.

Le ravin, à gauche, se déroule sous les plantations. Le chemin des Bambous, normal à l'avenue, traverse ce ravin par un pont sur des eaux herbues, où pataugent des canards couleur bronze; un escalier en terre et en bois remonte l'autre versant jusqu'aux maisons et aux bureaux de la poste.

L'avenue principale fait un arrêt sur une place dominante où le repos est charmant près d'un

banc circulaire, très à l'ombre, sous un arbre rempli de gazouillements d'oiseaux. La vue s'en va sur le Pool, dans des lointains vaporeux d'azur tendre, découpés par les forêts et où s'ouvrent de superbes morceaux de solitudes... Ensuite, la route descend à la rive, aboutit à la place de la Marine que centre un sémaphore planté sur une tour grise crénelée. Là, dans l'amollissante tiédeur de l'air, le déchargement des steamers du Haut-Congo s'opère; la flottille de l'Etat fait des préparatifs; à côté, se trouve le chantier de réparations navales; des marins, des artisans travaillent, laissant circuler de petits cochons noirs, le groin fureteur; des nègres démontent le lourd pâté d'un four à briques; et d'autres nègres, les bras croisés, regardent très consciencieusement; des chèvres sournoises, la barbiche malicieuse, grignotent, à la dérobée, les plantations bordières, — et le Pool, dans sa souveraine distraction, poursuit son grand rêve bleu.

La promenade, continuée dans les environs, croise le nonchaloir de Bakongos, des hommes qui semblent tout en taffetas noir; leurs yeux épiants ont des lueurs singulières, comme filtreuses de curiosités; la denture encadrée de grosses lèvres gourmandes se montre en expression de sourire bon garçon... La rencontre des blancs a son émotion : on sent l'impulsion de ces affinités instinctives qui apparentent et rapprochent les êtres de même race; et spontanément, on cause avec des inconnus parce qu'ils sont des

compatriotes; on parle tout de suite de santé et de climatologie, de paludisme et de coups de chaleur, de désordres viscéraux, de malaria et des risques hâbleusement exagérés que surmontent les constitutions solides et les natures prudentes, sans redouter plus la fièvre paludaire d'Afrique que la fièvre des polders.

Enfin, par des chemins de poussière brune, de sables fins et insinuants, dans un poudroiement desséchant, on gagne le vieux Léopoldville, le quartier des employés, les camps militaires et le point culminant, — où l'on assiste à la descente blanche des eaux embouquantes précipitées vers les rapides; le bouillonnement et la fureur mugissante de la première cataracte couvre d'une domination le fleuve contraint de reprendre son cours.

Par là, aussi, se découvre une partie de Léopoldville : un panorama de cultures, de bâtisses, de grands toits, la gare et la longue voie ferrée qui rattache cette avancée de civilisation au vieux monde. L'aspect dit une installation solide, d'une énergie calme et raisonnée, où vient sourdre un effort puissant, sous une volonté nette et bien dirigeante.

Quatre nègres, puissamment indolents, drapés de morceaux d'étoffes ramassées, poussent, le

long de la route, un petit tonneau, à efforts minuscules, mal tendus, avec des lenteurs magistrales... Le fardeau léger, tout disposé à rouler sous la moindre poussée, semble indigne d'une peine sérieuse; les nègres en placide nonchalance, dans une fierté de paresse, opèrent avec des façons hautaines; ils officient une cérémonie de transport; leur solennité de manœuvre est grandement considérable. Mais, estimant que l'opération se précipite de manière déraisonnable, ils s'arrêtent pour discuter, controverser, criailler; ils parlent tous les quatre à la fois, jargonnent à pleine bouche, les bras ballants : ils se reposent de la fatigue à venir.

Ils se remettent à la besogne, mous, condescendants, les nerfs lâches; ils jouent la peine, simulent du labeur, grandiosement flemmards, sans l'aiguillon d'une surveillance. Ces fatalistes demeurent persuadés que tout se réalise et aboutit, et que le blanc est bien sot, pour une question de plus ou moins d'heures, de dépenser de la fatigue, afin de contraindre des événements qui se résolvent tout seuls, — comme les fruits mûrissent aux branches.

Loin de la route, à l'écart, je me suis assis sur une pierre, en un coin de retraite très solitaire,

où la brousse hésite devant un commencement de forêt. Des taillis, des arbustes secs vivent là, et aussi de grandes fleurs bleues et jaunes, de couleurs saines et vigoureuses, mais sans odeur, — et cette impassibilité donne à la fleur plus de sincérité, plus de nature, comme si le parfum était un perfectionnement, un truc malin, un artifice de chimiste.

Le paysage est d'une gravité de choral. Son négligé a de l'énergie; son désordre a du solennel; son expression de puissante liberté est belle — et se fiche souverainement des professionnels de l'esthétique et ignore le code académique des colorations.

Des rafales tièdes, des bouffées de foehn lourd soufflent, attisent et excitent le frisson des germes. Et l'homme se reconnaît un ferment, une menue force organique, prise et entraînée dans l'effervescence chaude, sous le grand attouchement de la nature. La tranquillité du sol est faite d'ardeurs tracassées, de violences laborieuses. En suivant l'humble détail, l'herbe au ras du sol, les tiges montant patiemment en colonnettes grêles, élaborant sans arrêt, et toujours recommençant, on découvre toutes les petites veines en mouvement dans cet immense organisme végétal fait d'activité obstinée. On admire, visible, étalée, avouée, la perception du labeur amplifié des gramens construisant petit à petit les géants de la terre sauvage.

Des glissements de reptiles s'insinuent; des

lézards au repos attendent; entre les tigelles froissées, farfouille une maraudée de bêtes; une migration de fourmis blondes passent, en longue colonne, bien en rangs et surveillées par des conducteurs; sauterelles et carabiques se démènent, des lépidoptères légers voltigent, des bergeronnettes et des bengalis s'envolent avec de petits cris; un coléoptère très gros va à ses affaires; des nuées de bestioles et d'insectes très occupés mettent partout une crépitation grêle, des sautillements vivaces, une remuante variété, de vagues chuchotements, — une vie universelle qui se dit en murmures suaves, amoureux, enfantins. De petits coups de vent promènent ces gentilles rumeurs de préoccupations sur le merveilleux travail physiologique de l'infatigable fécondeuse. L'admirable laboratoire sans savants, sans microscopes, sans manies coordinatoires et catalogantes : c'est l'histoire naturelle en grande liberté, le superbe rythme secret des formations, les murmures impétueux de la vie... La nature œuvrante, évocatrice de grands phénomènes, après avoir provoqué une respectueuse multiplication de l'attention, devant la magnificence vitale, impose un endormement, une magnétique domination et l'évanouissement des aptitudes analytiques. On regarde encore les fonctions atomiques des choses inlassables; on suit les corpuscules à l'œuvre dans la chimie vivante du monde, — mais on n'a plus conscience que de l'équivalent mécanique de son être. Sans autre idéal, on prend son rang dans l'organisa-

tion travailleuse; on s'avoue une force insinuante, une simple résultante d'instinct animé,— ni papou, ni aryen, sans orgueil de pensée ou de devination.

La nature fascinante affirme sa possession, sa toute-puissance dans cet esseulement, où rien encore n'est agencé par l'industrieuse humanité. L'être, en plus intime communication avec les courants de la terre, éprouve la vertu des harmonies et se pénètre de désirs de simplification, de naïveté. La candeur souhaitée, l'attirante primitivité voudrait presque aller nue sous les belles frondaisons, très tranquillement, et dégagée des formules et des surcharges de vêtements baroques... Il faut avoir subi le grotesque phénomène, pour savoir le ridicule invraisemblable, la penauderie et l'inextinguible comique d'habits noirs et de chamarrures empanachées, portés avec essais d'orgueil dans cette grandiose indifférence des terres vierges. Ils allaient, ces dignitaires, raidissant leurs prétentions surdorées, sans comprendre ces bruits d'activité, ces murmures délicieux, ces chuchotis remuants, unis en une grande solennelle voix d'annonciation : sur ces régions toutes pures, dans ces étendues d'ardente lumière et de pleine liberté travailleuse, la révélation de la nature, en allégorie vivante et ingénue, ramène la vanité de l'homme à un chétif élément, momentané dans la continuité de la substance à travers le temps.

Ils sont amusants d'abord, et bien vite énervants, avec leurs yeux de singe, ces grands garçons noirs, institués boys près du blanc, et ayant l'air de faire les courses et le service. Ils organisent avec calme la tromperie, l'illusion d'une utilité, pas du tout empressée, mais toujours à point pour solliciter une rémunération, avec supplément de pourboires consentis ou soustraits, ces polissons crépus, aides de camp aux mains sales. Leur paresse est faite de malice et s'agence avec art. A son entrée, le premier soin du boy est de se documenter sur les menues propriétés du patron et de reconnaître l'endroit où se tapit la boite aux cigarettes. Quand le maître arrive, le serviteur, mis en mouvement, promène très mollement une branche de palmier sur le sol pour soulever beaucoup de poussière et avoir l'air de balayer le chimbèque. Mais, un moment après, il est assis, méditatif, dans le coin le plus cachette du logis... Le boy a l'oreille dure aux appels. Il fait semblant de ne rien comprendre; il n'entend point le langage du blanc et il déclare, imperturbable : — Moi, pas connu ça... Il sait aussi très bien répondre solennellement à un visiteur : — Moi, pas ton boy... Et il passe. Quand, à bout de patience, on lui dit : — C'est bon, tu peux t'en aller, va-t'en, file... La compréhension est subite, et il disparaît sans faire répéter.

Le maître parti, le noir use de ses droits domestiques pour ranger et casser; il goûte les pommades, boit l'eau dentifrice et se mouche dans

les serviettes de toilette. Il ne met de l'ordre que pour dissimuler de petits objets à sa convenance, des choses qui lui plaisent, autour desquelles il fait de l'ombre et de l'oubli, et qui deviendront un jour sa propriété.

Il donne à ses méfaits des explications en charabia impénétrable; il simule, avec des simagrées godiches, un air penaud de grand dadais pris en faute, — ou bien, son gros rire niais, sa satisfaction de négro, ses grimaces compliquées affirment que la bévue est sans importance ou que le premier venu n'en ferait pas autant. Il se gratte de la façon la plus alarmante, prend une mine apitoyante et attend, avec des façons de mauvais gamin guettant la taloche.

Le congédier, serait un remède illusoire, — car tous, ils sont d'une identique race de morte-payes, ces artistes en maraude, friponneaux nés pour la foire d'empoigne avec l'instinct du truquage et de la dissimulation, chapardeurs intimes, organisateurs de la piraterie à domicile, — avec une unique ambition : le pourboire, la gratification, le matabish.

L'air d'une tiédeur dense comme une haleine de calorifère, la température et ses sautes brusques, le mélange des saisons, le raccourcissement des

jours, la configuration végétale en dessin d'art, la couleur violente des choses : un défilé de stupéfactions, des étonnements finissant en doutes sur l'authenticité, le vraiment naturel de ces singularités ; une instinctive naïveté voudrait soupçonner des apprêts, du simulé devant l'exceptionnel de décorations que, depuis l'enfance, nous avons toujours vu représenter de la féerie... Follement, volètent des passereaux, des cardinals, des oiseaux multicolores, des papillons de feu. Toutes ces surprises joyeuses et chantantes animent une réalisation de fantaisie ; c'est un rêve vivant, un pays de musée : on se promène dans un jardin zoologique en liberté, sans grilles, sans cages ; on s'émerveille dans une serre démesurée et libérée de vitrages.

Plus loin, une cahute planchéiée, des cabanes coniques, des paillottes sur charpentes de perches, des constructions instablement élémentaires où campent des négrillons s'essayant à mimer nos façons ; puis, des pagayeurs se mettant à l'eau ; et aussi, notre arrivée promenant la badauderie des blancs devant les travaux usuels des noirs... Voici que le bout de village indigène, au bord du lac, me retrace furieusement des coins de l'Exposition de Tervueren...

Mais, il ne faut pas penser au pays ; il est imprudent de laisser l'imagination naviguer sur le millier de lieues du retour : la nostalgie est prompte à sauter à la gorge.

Dans le souvenir des paysages équatoriaux, restent, en incompréhensions et en étrangetés : les forêts, les forêts furieuses qui désorientent nos régulières lois de vision... Comme de gigantesques et violentes broussailles condensées, elles poussent, en tous sens, follement; elles s'emmêlent, s'entrelacent et se confusionnent, colossal *in globo*, — alors que la sylve, dans nos pays d'ordrè lucratif et de culture de rapport, en apparentant des essences similaires, en réunissant des arbres de même famille et des individus à peu près de même âge, présente un aspect de tracé régulier, une ordonnance d'ensemble et de la symétrie. Ici, dans un effrénement de barbarie, en farouche indiscipline et au caprice du hasard, poussent en expressions d'imprévu et se développent en méli-mélo, toutes les essences pêle-mêle, toutes les catégories et les espèces d'arbres et de plantes, en tas, en vrac, n'importe comment, se faufilant où il reste un peu d'espace. Le rapprochement,toujours plus compact, devient un plexus indébrouillable, un fouillis, une extravagance pléthorique, confectionnant, sous le soleil, un vaste bouquet de fantaisies vertes,— ou le bazar en désordre de toute la végétation ligneuse... La multitude de superbes troncs, de fûts élancés ou

trapus, les tiges droites ou souples s'entortillent, se joignent, s'épaulent; des arbres se tordent, se coudent pour s'insinuer et trouver passage; les branchettes, les ramures se tressent les unes aux autres; les végétaux de toutes natures s'emboîtent, se prêtent un peu de place, et, s'allongeant toujours, se soutiennent, se liguent ou s'attaquent, et les plantes se serrent, se blottissent dans la cohue sylvestre. Une branche, qui déniche un peu d'air libre, sort de l'étouffement, se frise, se défripe; mais ce mince réduit de liberté, déjà guigné par les alentours, sera bien vite assailli et conquis. Partout, des poussées de sève, des ardeurs feuillues cherchent un peu d'aise, un petit morceau d'espace; les feuillées entrecroisées, les limbes et les petioles ratatinés, les futaies et les frondaisons en attroupement se pénétrant et se conglomérant, forment un empaquètement de forêt, un vaste fouillis tassant ses mailles, le rassemblement d'une rebelle furie, tout un capharnaüm botanique tissé en bois. La complication est inextricable. Et toujours, obstinément, lutte et persiste, la fougue organique confectionnant, et serrant plus encore, ce désordre bourré, cet imbroglio d'arboriculture, ce foisonnement densifié en bloc de vie végétale, — qui barre toute tentative de pénétration.

Par la solitude des déserts, sans lois et sans police, l'apprêt du civilisé se défait et craque sous la tension des instincts d'origine. Une passion de liberté remplace les fausses glorioles de la science appliquée. L'être se simplifie, se fait élémentaire, végétatif, regardant des pensées très unies. On la perd vite, le long de ces brousses folles, l'âme moderne, très compliquée, faite de chiffres et de subtilités...

Nous sommes sans aucune nouvelle de nos pays; nous ignorons ce qui a pu se passer depuis six semaines dans les importances qui nous illusionnaient d'anxiété. Pour nous, dans le monde entier, les événements marquent le pas, et nous sentons, assez voluptueusement, une reposante et totale indifférence, une ataxie mentale, la parfaite inaction de la pensée engourdie : un hiver cérébral. Et sans fièvre de soucis, d'intérêts, d'ambitions, l'homme se refait de la jeunesse, de l'enfance; il se laisse vivre dans l'espace, comme dans un reposant étui d'azur. Très béatement, il savoure le temps vide, et, contemplatif, il n'ose trop remuer ou proférer un cri qui offenserait le silence. Les tâtonnements et les inquiétudes de l'esprit, ses tracas de curiosité, sont bien apaisés. Notre modernisme se détend, se décomplique. Nous avons la conscience de redevenir primaires et candides, dans cette existence plane et toujours identique, sans notions de calendrier, dans une vie qui n'est plus paginée.

La quiétude d'une belle journée dissipe toutes les querelles des docteurs. Un sentiment tendre et

naïf, une volonté animale remplace les subtils moteurs de l'âme, en ces heures calmes et régulières, où ne tressaille plus que l'idée accaparante de nourriture et de femelle. Rien de plus. Et des expressions de franche félicité, de jouissance se rencontrent dans cette réduction, dans cette restitution à la nature, où notre éducation perfectionnée perd ses contours, où les théories sagaces fondent leur précision, et où la matérialité de l'être s'affirme par le bonheur dans la belle santé et le manque d'idéal...

Nos conceptions, dépêtrées de conventionnel, comprennent alors le nègre, ses façons de forte bestialité, sa peau tailladée, ses bracelets lourds, sa chevelure en partie rasée. Cette ornementation brutale ne nous semble maintenant pas plus drôlatique ou déraisonnable que les fausses frisures et le maquillage des Européennes très désirées, coiffées comme des sauvagesses, de plumes, de rubans et de perles, d'oiseaux empaillés, de fleurs en toile peinte, de boucles en amoncellements extravagants... Dans la simplification de l'esprit, et à cette distance, les édifications architecturales de nos villes deviennent de la composition dramatique, du panneau théâtral; et nos paysages, industriellement arrangés, avec travaux d'art et rivières canalisées, font l'effet d'une nature teinte et qui se frelate de postiches.

Le soir approche dans les longues solitudes... Des cris rauques d'animaux inquiets blessent l'heure respectueuse. Le paysage grave, dans un calme de résignation, est du Leconte de Lisle. Les horizons se foncent en sinistre, — d'une émotion grandiose.

Et le soleil, comme s'il était épuisé des violences de la journée, semble choir plutôt que se coucher : c'est un tomber de soleil, un déclanchement brusque, précipité, un évanouissement de l'astre qui casse net le jour.

Déjà, le ciel, en azur puissant sous des poussées d'indigo, a pris des tons de sévérité. Bien vite, il se maquille de poudre violette, transforme en lueurs verdâtres les dernières réfractions solaires; puis, il s'ardoise, — et tout de suite, s'endeuille d'ombres profondes.

Au loin, s'élèvent des colonnes de brumes bâtissant des édifices de brouillards... Autour de nous, accaparante, règne la nuit ardente et nue, la nuit équatoriale, épandue et sereine comme un grand songe d'éternité...

L'abandon dans la liberté des éléments devient un rajeunissement, un bain de fraîche nature, une reviviscence énergique. L'imagination, absorbant les remarques qui surgissent et les incidents

qui passent, perd l'impression première de l'étrangeté : elle retrouve, elle réveille de confuses notions, — et comprend que cette nature si neuve, c'est, pour nous, du passé. Le transformisme a conduit nos ancêtres par des milieux semblables; et cette incursion explorative nous fait simplement rebrousser chemin sur la route de l'évolution. Vaguement, nous sommes des voyageurs se disant : nous avons traversé cela, quand nous étions enfants...

Dans cet esseulement, notre existence de là-bas, faite d'un furieux mouvement d'imprimés, ne paraît plus qu'un trimbalage essoufflé, une surmenante galopade vers les duperies et les déceptions. On voit mieux, d'ici, comment le pompeux factice du progrès, la cruauté du sens pratique et l'avortement du bonheur font ce régime complexe et haletant où, pour emporter une émotion, il faut la voler. Ici, l'énergie positive de la création, méprisant les trucs et les falsifications, toute mécanique et spontanée, verse l'ivresse d'un vin de vie. Plus rien d'intellectuel : le retour à l'instinct dans le prodige et le mystère du monde. L'Européen se familiarise ainsi, par rapprochement, avec l'Africain incompréhensif, — comme deux esprits convergeant, par-dessus les âges et les constructeurs de doctrines, et ils reconnaissent leur parenté. On comprend la tentation conduisant en ces plaines, des individualités qui dépouillent le formalisme du vieux monde pour revenir au primitif, sur la terre généreuse et

féconde, pour trouver une vie isolée et désintéressée dans un ermitage équatorial. Ces aventures ont un attrait captivant; bien vite, on devine la nostalgie qu'elles laissent à nos compatriotes. Très loin des contraintes et des flagorneries cérémonieuses, loin de notre progrès où il est impossible de vivre sans haines, c'est le bonheur de la lutte et de la victoire, la bataille contre toutes les forces animales et végétales; c'est la rentrée dans l'état de nature, — où l'homme souverain, affranchi de réglementations et de gendarmeries, dans un enivrement de liberté, est vraiment roi de la création.

La diversité des tribus, hordes et peuplades rencontrées, nomades ou autochtones, le long des côtes maritimes ou fluviales, échantillonne une série fournie de silhouettes, de têtes, de facies, de dessins physiques, de conformations et de physionomies fières ou grimacées, toutes variations exprimées autour du type noir : le nègre... Des longs, des chétifs et aussi quelques joufflus; des figures à l'encre; des mines doucement sinistres, avec un rire en blanc et noir faisant éclater des façons de compères jouant le benêt; le sans-soin des uns marqués de psora; d'autres luisant sous les huiles et les ablutions; une dureté

saillant souvent dans le prognathisme ; le nez renfoncé ; le ptyalisme qui mouille les grosses lèvres; la tête conique et des airs de jocrisse au cirage, sous des cheveux moutonnants, en touffes, en petits taillis ; des tatouages et des peinturages de peau ; et beaucoup, pris par la traîtrise du brusque refroidissement du soir, les épaules rentrées, une toux pénible leur raclant la poitrine ; toutes les variétés de déformations faciales se présentent. En réalité, ces physionomies sont plutôt des traits en ébauche; elles rappellent les opérations du sculpteur préparant un visage et modelant et massant des formes générales : l'expression attend le coup de pouce terminal, l'éveil qui affinera les traits dans la précision. Ces effigies béantes, un peu bonzes et empesées de gaucherie, montrent une mentalité à peine tâtonnante, non instiguée par la curiosité. Une lueur de sens simple, des évidences naïves brillent dans les brumes d'incompréhensions. Le nègre, devant une nouveauté, regarde : il ne comprend pas, mais il voit, il constate, c'est une conclusion, et elle lui suffit. Il n'a même pas d'étonnement après coup, quand la révélation se fait. Dans les travaux de terrassements du chemin de fer, les noirs, qui n'avaient jamais vu une plate-forme de route, raillaient le blanc et trouvaient absurde d'être payés pour prendre de la terre ici et aller la déposer là-bas. Aujourd'hui, très calmes, ils considèrent le résultat comme s'ils l'avaient toujours deviné et prévu. Leurs curiosités sont vives, mais

courtes. La pensée atrophiée, l'attention engourdie sans habitude d'exercice, ne font que des efforts momentanés, des essais, — et ils retombent bien vite dans l'inerte placidité, dans la lourde inaction, ces hommes qui semblent de molles machines à sommeil... L'ahurissement gai, le rire énorme et fantasque les prend devant l'allèchement d'un plaisir, la joie des danses ou de l'alcool, le bruit du tam-tam dont le bruit insipide résonne en écho de ces natures.

La simplicité des Congolais trouvait évident de fabriquer de la monnaie divisionnaire en coupant les pièces de cent sous en cinq secteurs égaux. Une logique courte et minuscule leur fournit des éléments de prudence et de circonspection, des préceptes de sagesse gardés comme des miettes d'expérience. Ils disent que c'est à jeun qu'il faut discuter, que c'est la sensation du bâton dans la main qui incite à frapper et que le dieu Zambi est trop grand et trop haut pour se soucier des hommes qui doivent donc se débrouiller eux-mêmes.

Au total, le nègre est englué d'indolence et d'indifférence par le manque de l'habitude du travail, par la non-constatation de l'utilité du labeur. C'est une éducation à faire, — petit à petit. On ne peut pas, à un moment donné, imposer l'activité à des hommes qui ont été façonnés dans un ordinaire d'oisiveté et à qui les avantages et les profits de la peine ne sont pas encore démontrés. Le noir, qui est solide et malléable, est un emma-

gasinement d'énergie inutilisée; il a de l'endurance et du zèle; à Matadi, il prouve un sens commercial. Le ressort est bon, — il suffit de le remonter.

Dans l'état présent, le nègre allongé dans des repaires puamment négligés ou, sous un arbre, nuitant, roulé dans une étoffe, reste, plus proche que nous, le frère des animaux, le moricaud hébété et bizarre, étonnant avec son rire en ébouriffement de Bamboula; et lui, nous regarde avec plus de stupéfaction que d'envie, nous qui, dans notre pâleur, devons lui faire l'effet d'une race de Pierrots astucieux.

En descendant le fleuve, dans un paysage rouge et cendreux, — qui est du Chateaubriand équatorial, — nous avons embarqué le peloton des petits instrumentistes bleus, la musique de la Mission.

Une bande de grands gosses circulant, pieds et mollets nus, la chemisette bleue à galons jaunes, et la taille enveloppée d'une vaste ceinture de flanelle bleue. Ils promènent, sous leur fez rouge à ganse jaune, une vivacité curieuse, très regardante, observant et commentant. Ils ont la tête grosse, brutalement modelée, une chevelure court frisée, des yeux en pruneaux dans des mines de

louveteaux apprivoisés. Plusieurs ont le front ramagé de tatouages descendant sur un nez plat· Le menton est dur et proéminent; le sourcil, tombé, est froncé par le soleil; les oreilles, écartées en vastes pavillons, ont souvent le lobe troué.

Ils campent à l'arrière, au milieu des caisses, et se font très promptement les aises d'un chez-soi en plein air. Ils enlèvent les parties de vêtement qui les gênent; les uns, comme des guetteurs, grimpent aux cordages avec des instincts de singe; d'autres ramassent des choses qui traînent, déballent un pauvre matériel de campement, usant de vieilles boîtes à conserves en manière de gamelle; ils tirent de leurs poches entrepositaires, du poisson fumé, d'énormes miches de pain dans lesquelles ils mordent à pleins crocs. On leur a donné des bouteilles de limonade gazeuse, qu'ils appellent, par harmonie imitative : du mataboum! Ils risquent des essais de français assez informe ou affirment simplement : boté! boté!... avec un sourire de bonne digestion.

Quelques-uns, dans un coin, feuillettent à doigts sales un cahier de musique et répètent des passages en chantonnements éraillés.

Des pauvrets, la poitrine concave, toussent douloureusement.

Et quand le moment est arrivé de faire montre de leur talent, ils se rangent en bonne tenue, avec une gravité de petits fonctionnaires, et ils jouent. Les longs doigts noirs manœuvrent sur les

pistons nickelés; les grosses lèvres spongieuses salivent sur les embouchures; dans ces attentions d'ébène, une vivacité de gros yeux émaillés suit les mouvements du chef, — et les couacs partent à la venvole. Ils jouent faux avec sérénité et orgueil... Mais, quand ces pardonnables maladroits, aux mines d'un autre monde, entonnent, dans l'éloignement de ces rives rébarbatives, et jettent aux échos d'Afrique un refrain de ducasse de Wallonie, la puérile ritournelle du Doudou, une émotion de plaisir tressaille. Et ensuite, la *Marche des Carabiniers*, qui nous paraît banalement cuivreuse le long du Treurenberg, devient, — jouée sans conviction par la gaucherie de ces moricauds, — un admirable élan, avec des envies de lancer les casquettes en l'air.

Boma, — les bâtiments propres et alignés, — a une apparence très ville, des avenues tracées et soignées, un tramway à vapeur, des magasins et de la réclame, un bureau de police, une église dominant le verdoyant tableau, des résidences, des « palais » dans de beaux parcs officiels, le télégraphe, des places bien entretenues, — comme la place des Cocotiers qui, devant le pier d'accostage, est l'entrée de la coquette capitale. Là, converge l'activité des promeneurs : des blancs

causent à l'ombre; des indigènes somnolent; le mouvement du port amène, en blanc et bleu, les marins de l'Etat, des Ubangi et des Sango à profil de léopard, les dents limées; les sergents de ville, portant l'écharpe rouge et le casque écussonné, montent la garde, très dignement, près d'un édifice en briques grandement titré : Commissariat de police; le bâtiment de la paix citadine s'ouvre en perron où s'étalent les affiches et les annonces avec des casques d'agents.

L'ensemble montre une aisance de civilisation bien implantée, qui a pris racine et, solidement, pousse et se développe.

Une claironnée violente remue la curiosité de la foule : les troupes indigènes arrivent en tenue bleue flottante, les pieds et les mollets nus, la tête coiffée de rouge. Les troupes, qui doivent être passées en revue, prennent position pour la cérémonie. Les fusiliers noirs présentent les armes avec une nerveuse conviction, une évidente fierté de la correction de leurs mouvements. L'attitude est disciplinée et la marche allègrement martiale quand, par pelotons, derrière les commandants en uniformes d'officiers de marine, ils défilent, au pas de parade, ces soldats de bronze, sous le déploiement du drapeau bleu.

Après la troupe, passent, crânement et sans armes, les pupilles... La force, dans cette initiation des peuplades sauvages, s'impose : elle est le premier ressort du progrès, l'élément tout d'abord nécessaire; elle caractérise la phase première

dans l'évolution vers une condition supérieure, vers un éveil d'intelligence et de conscience, quand l'autorité, — toujours indispensable, — pouvant par raisonnement convaincre, ne devra plus empoigner.

La promenade par les boulevards, opulemment plantés, est amusante devant la variété des négoces, les boutiquettes à grandes affiches, les bonnes femmes drôlement accoutrées vendant des bibelots et des objets de toilette, les bazars de pacotille et Shanu, le noir, habillé à la dernière façon, le maître-bijoutier s'exprimant en français aussi bien qu'un membre de la Chambre des représentants. Les passants sont des indigènes baguenaudant, des porteurs allant droits sous la charge, le pas raide; des fonctionnaires habillés de coutil blanc; des boys très posément en courses; des soldats, des agents de compagnies sous le vaste feutre; un disparate circulant où surgit la surprise de se trouver soudain devant un camarade connu jadis aux environs des Galeries Saint-Hubert ou à l'Université...

— Eh bien! mon vieux, comment ça va?

— Pas fort... Mais, je me retape tout de même...

Le pauvre diable, pâle, défait, les joues tirées, relève le col de sa veste. Malgré l'épuisement du corps dévoré par la fièvre et bourré de quinine, il veut causer, avoir des nouvelles... Il est pris d'une suffocante quinte de toux, tend une main longue et osseuse, et s'en va, faisant le fort, — sous une expression de poignante mélancolie...

Un négrillon, les lèvres boursouflées et les yeux éteints sous une envie de sommeil, est assis dans le sable, les jambes en V, à la porte d'une cabane. Le boy, l'attention vague, passe à la craie le casque de son maître. Sans idée de précipitation possible, il caresse distraitement de son chiffon blanc, le casque, sur lequel ses doigts crasseux renouvellent toujours des marques brunes. Sans inquiétude, machinalement, il poursuit l'opération, très insoucieux de la lutte engagée entre la saleté de ses doigts et la craie de son tampon. Il a grandement le temps. Ce nettoyage se terminera bien un jour ou l'autre, et on verra comment.

Une seule chose serait peut-être susceptible de dérider ce patient serviteur, et de décrocher son insouciance : c'est de savoir ce que, dans un naïf langage, l'Européen appelle travailler comme un nègre.

Au bout d'une descente, par une avenue de sable, à travers un champ de bananiers, deux piliers sévères, quadrangulaires, maçonnés, forment une

entrée toujours béante, sans grille... Le cimetière.

La promenade se fait lente, réfléchie comme l'accomplissement d'un devoir. La méditation se prolonge, s'attarde dans les allées droites, — et déjà si étendues, — entre les tertres, les uns, simples bombements du sol, les autres, surmontés d'une croix noire numérotée. Quelques pierres tombales, des monuments dressés, de la statuaire funèbre, des couronnes de perles, des envois touchants, des souvenirs, des hommages venus du pays. Des noms sont peints en grands caractères ou gravés sur la pierre, au milieu de touffes d'herbes et de fleurs qui éclairent d'un peu d'existence le sable mortuaire.

On suit ces noms avec de l'anxiété, — et on retrouve de vieilles amitiés gisant là, des camaraderies d'autrefois; on revit la souvenance de scènes d'adieux. Je lis : CANDEILH... CONDRY..., puis, au bout de la lugubre rangée, le nom de ce bon garçon : WARLOMONT, avec la date 1888, et une énorme couronne envoyée par le régiment des grenadiers... De ce côté : GILMONT... Voici encore le nom de HOTON... la tombe du père DEDEKEN... Et par ici, des Portugais inconnus, — et aussi des croix de bois sans nom.

Ils n'ont pas eu une mort inutile, les aventureux qui reposent ici, payant en sacrifice et en généreuse vaillance, en dévouement et en deuil, la victoire du jeune Empire. Les feuilles de marbre, allongées sur le sol, sont autant de pages notoires

dans ce cimetière qui remémore, — comme la colonne Doit du Grand Livre africain. C'est la dette qui se marque et demeure envers ceux qui bravement furent des initiateurs de prospérité.

L'enclos recueilli, — champ sacré, semé d'héroïsme, — apparait comme le sanctuaire de l'Exemple, vers lequel l'avenir viendra pèleriner, continuant une dévotion de gratitude, aux non-oubliés.

L'impression est profonde et austère. Elle retient le passant songeur dans le repos, dans le calme de cette solitude au grand air, à mi-côte, devant le fleuve qui passe toujours.

Des oiseaux volètent avec un chant aigre, et vont se cacher dans un acacia flamboyant solennellement planté près de l'entrée. Et le vent, qui agite les arbres, enlève des feuilles jaunies, des pétales de fleurs flétries, qui planent un instant et viennent, symboliquement, mélanger, sur les tombes, une expression d'Afrique aux tendres souvenirs envoyés d'Europe.

A Boma-plateau, où le tramway arrivé par l'Avenue royale fait une première halte, se déploie la régularité, le méticuleux du fonctionnarisme : les allées sont spacieuses, les avenues solennellement plantées; en des jardins méthodiques, se

dressent des édifices rectangulaires largement aménagés, la résidence du gouverneur, les bâtiments de l'intendance, les bureaux du secrétariat général et une imprimerie où des typos, noirs comme leur encre, composent et tirent les affiches et les circulaires du gouvernement. L'église de fer, avec ses appentis donnant de l'ombre, fait vis-à-vis au bâtiment crénelé de la force publique; mais, entre les deux, sinue un vallon allant retrouver la Rivière des crocodiles. Les alentours sont plantés de beaux arbres épanouis, de cocotiers, de bananiers, d'eucalyptus; des essais de plantes, des élevages de jeunes pousses, des pépinières très surveillées, préparent, pour les ans prochains, une flore merveilleuse.

De l'autre côté, sous le ciel calendré de soleil, coule l'étagement des villas descendant la colline et formant une petite cité riante qui affirme de l'énergie et de la prospérité. Là-bas, le fleuve décrit une grande boucle dans le bel espace de la vallée; les érosions se marquent en lisérés rouges; la dénudation du substratum se perçoit, — et son étude est scientifiquement entamée. Des commencements de collections de la faune malacologique et ichthyologique montrent un travail de documentation suivie; la cité studieuse a des velléités de musée; des cartes fluviales sont ébauchées et le dossier du pays se forme.

Dans les larges allées de la descente, traînassent, le fardeau sur la tête, des femmes de soldat revenant des champs, négresses charnues, replètes

et mamelues, les lèvres peintes de sang, et des regards bien doux coulés sous un plissement de paupières.

On quitte Boma, emportant une impression jeune et saine... Boma, qui affiche une aisance confortable, qui fait même du genre, avec quelque distinction assez britannique, dans l'élégance de ses cottages coloniaux, est — soigneusement rangée — la cité du classement, la ville administrative : l'organisation et la méthode s'affirment dans ce carrefour de tous les grands services de l'Etat africain.

Un moment de troublant enthousiasme et d'étreignante sincérité dans les adieux...

Les amarres sont lâchées.

Le steamer se détache du pier — qui est chargé de compatriotes et vibrant d'acclamations. Et tout le monde entonne, à pleins poumons, la *Brabançonne*... Cette musique, qui nous paraît si galvaudée par les pistons de festival et si réduite en banalité dans les expositions de bétail, prend ici, dans l'éloignement, une saisissante grandeur : le chant ému se dresse, monte dans les airs, en majestueux symbole des affections lointaines.

La distance s'allonge entre eux et nous... Eux, gardent cette mélancolie obstinément pensive et

toujours tendue vers le pays. Nous, nous sentons le réconfort et le ravissement orgueilleux d'avoir trouvé, par la volonté et l'abnégation de ces bravoures, un déploiement de la nation belge sur ce sol africain.

Longtemps, les mouchoirs s'agitent, les adieux se gesticulent, — et nous éprouvons, en quittant le Congo, autant d'émoi qu'au départ, devant les quais d'Anvers.

Le bateau, qui a repris la régularité de ses fonctions itinérantes, descend le large estuaire du fleuve.

Nous saluons la pointe de Banana d'un ultime adieu aux terres congolaises.

Et maintenant, voguant vers la haute mer, sous la tombée de la nuit, dans les songeries longues qui s'accoudent au bastingage, chacun, après ces journées de grand intérêt, après ce millier de kilomètres parcourus en pays original, chacun classe et condense ses souvenirs, cherche la résultante de ses impressions, dégage l'émotion maîtresse qu'il emporte.

La vie africaine apparaît dans la tumultueuse activité traficante de Matadi; l'administration veille à Boma; des stations énergiques propagent des idées de travail et d'instruction, entretiennent et multiplient des commencements de cultures et d'exploitations, favorisent la mise en valeur de territoires immenses. En même temps, une organisation sage, habile, raisonnée, s'étend, s'affirme, se fait accepter et apprécier, préparant,

au milieu d'une fertilité hier inactive et abandonnée, une gigantesque civilisation laborieuse et riche.

La barbarie, peu à peu, patiemment, jour par jour, est défrichée, transformée par des hommes généreux, des intrépides, des déserteurs du banal, des audacieux violemment trempés, offrant leur vie pour une généreuse fantaisie de gloire, campant dans la brousse et y bâtissant un Etat. Parmi ces caractères de belle décision, les officiers surtout emportent une véritable admiration. Nous les avons trouvés dans les districts, au milieu des indigènes; et nous avons reconnu partout l'énergie calme, la prudence pacifiante, la sagesse de ces vaillants, dont beaucoup sont devenus très simplement des héros, quand il a fallu prendre les armes. L'installation des stations comme le plus substantiel de l'œuvre africaine sont dus à des militaires dont les noms resteront des fiertés pour leur pays.

Le pouvoir judiciaire, confié à de jeunes hommes, — dont plusieurs n'ont pas même d'heureux débuts à leur actif, — ne fait pas bon effet. Une magistrature maladroite, parfois cassante, paraît le point faible dans ce gouvernement.

Enfin, on brave même le prompt soupçon de courtisanerie, tant il est impérieusement juste de reconnaitre que l'Afrique congolaise donne, avant tout, un sentiment de respect pour celui qui, depuis des années, a deviné et compris ce qui est aujourd'hui en plein épanouissement; pour l'homme

qui a voulu que la petite nation belge fût la marraine du colosse congolais et qui, malgré les criailleries de gazetiers impondérants, malgré les déclamations d'avocats à tout faire, malgré les gros mots d'une politique intéressée, a fermement créé, avec les faibles ressources de la neutralité belge, l'Etat du Congo. Les régions, déjà travailleuses, étalent un spectacle d'ordre, de discipline et d'effort conscient; elles montrent la puissance d'une idée non pas livrée à des bureaux de ministères électoraux, mais dirigée par une même et constante volonté bien avisée. Le conducteur de ce superbe mouvement est un clairvoyant, un vrai maître. Comme le disait devant nous, à Léopoldville, le 6 juillet 1898, le colonel Thys, dans une très belle et chaude allocution, à la cérémonie inaugurale du chemin de fer du Congo : « la conception de Léopold II dominera, comme un poème grandiose, l'histoire du Progrès dans la fin du dix-neuvième siècle. »

Nous avons repris le flottement et l'inaction de l'existence maritime. Nous avons retrouvé nos habitudes dans les coins du bateau, — et nous poursuivons, encore dans le Sud, allongeant toujours l'éloignement du chez-nous.

Après la pointe Saint-Georges, par 8 degrés de

latitude australe, le jour se lève, alourdi, rechignant. La matinée est d'un gris hivernal. La mer, planie et lissée sous un long glacis, est troublée et déchirée seulement par les ailerons des squales, les nageoires dorsales des requins, qui abondamment nous suivent et nous surveillent.

L'air, sous les moussons chargés de vapeurs, est tassé, compact comme une condensation de clarté, une matérialisation de lumière qui fatigue la vue; il faut baisser les visières des casquettes pour soutenir ce jour qui est vif sans éclat. Le ciel et l'eau dans cet épanchement de luminosité, — le soleil restant au-dessus d'un écran de nuages, — ont une même teinte; ils s'emboivent et se dissolvent un peu l'un dans l'autre. La mer molle, en lourdeur de pâte vert bleu et tout unie, a l'air désorienté d'un grand lac qui aurait perdu ses rives.

Saint-Paul-de-Loanda et les monts de l'Angola sont devant nous.

La baie, dans un recul des terres, est défendue des vents et des courants côtiers, — sous la garde de la forteresse Saint-Michel. Au fond, des constructions s'étendent devant un paysage d'euphorbes, de steppes, d'eriodendrons, de nappes onduleuses de savanes, de gommiers; et dans l'étage-

ment des verdures, pointent les villas des planteurs, les musseques des grands propriétaires.

L'orgueil de la ville est sa gare, origine du chemin de fer d'Ambaka, — une voie d'un mètre d'écartement étourdiment posée sur traverses de bois. Les installations ont un air pas soigné; les caravaniers encombrent les quais de balles et de sacs de café; et le service d'exploitation est paternellement conciliant.

Vers la ville, les rues sont larges, plantées d'arbres et en plein sable ou sous pavement de coquillages. Quelques mathurins saurés par l'air salin, des nègres bantous très hilares, des gandins noirs pieds nus, des chasseurs de rats, des porteurs, la tête écrasée de charges, animent ces voies, où des perroquets s'égosillent. Mais surtout, et impressionnante, la mendicité horrifique du pays est sinistre : un délabrement d'êtres, une traînaillerie de souffrances, un étal de difformités geignent au soleil, contre les murs, dans les ruisseaux, dans les encoignures, sous les portes... Des paquets de chairs grises et de loques, des traîne-la-quille chiragres ou cicatriciels sortent d'une promiscuité de coupe-gorge; des rachitiques flétris, tous les phénomènes de l'endémie, les anormaux, les dépravés, comme une décomposition physique, montrent l'extermination inéluctable de la race. Une humanité endommagée, abimée, expose le pus, le sang, la sanie; les tissus des corps sont en chiffons; les tares et les emplâtres se collent sur des chairs corrompues; des êtres

informes, contaminés, rampent comme des songes tristes... Mercenaires, mis hors d'usage par l'anémie, le vice et la saleté, par les émanations et les miasmes, ils font voir les os saillant sous la peau verdâtre, les scrofules sur d'atroces maigreurs, les chairs collées aux tibias et aux fémurs, et tous les maux, et toutes les hontes qui atrophient et dégradent. Sur un seuil, une guenilleuse a mis sa poussinée, une tiaulée de mioches nus, sur un morceau de paillasse. Des aveugles marchent en file hésitante, en chapelet de misérables, se tenant par le manteau, allant, le bâton tâtonnant et les yeux vides vers le ciel en attitude d'imploration. Sur le trottoir, un mendiant pourri, gisant dans des chiffons, bredouille du vague...

La ville est lépreuse comme ses habitants : maisons en bois peint, constructions basses, varandes, murailles roses replâtrées, angles épaufrés, masures chancelantes, — puis, le luxe médiocre de l'Hôtel de France avec sa familiarité apparentant la cuisine et la salle à manger. Les demeures semblent faites de démolitions; cloisons, perches, solives, cordes, panneaux de fenêtre et décombres, sont à peu près assemblés, fabriquant des maisons d'architecture rabistoquée, des baraques comiques, des constructions pouffantes, des bâtiments contrefaits et grimaçants, une gaudriole de lignes... On serait tenté de faire la spécifiante coquille typographique en écrivant : des farçades.

L'étiolement d'une puante marmaille grouille à

tous les coins. Et dans cet ensemble poudré de poussière, et sous le beau soleil, la ville d'accalmie, qui sent la crasse, paraît un réaliste poème de saleté. Elle porte une prétention de chère guenille, cette bâtisse décrépite; et on croirait qu'il a été volontairement construit du délabré et confectionné des ruines. Malgré l'humidité de ses magasins-taudis, malgré les moisissures des baraques croulantes, la capitale, en repaire de marchands d'esclaves, se drape d'une certaine morgue, affichant de vieux parchemins souillés, et se titrant encore Sao Paolo da Assumpçao de Loanda.

Dans la reposante fadeur de Saint-Paul-de-Loanda, le marché appelle un peu d'animation dans un grand carré planté d'arbres maigres, étiolés. Quelques flâneurs passent dans l'affalement général d'un négoce stagnant. Les légumes, les fruits, les pâtes et les bouillies sont en grandes mannes ou en augées, — et la marchande est assise ou allongée par terre au milieu des épluchures et des déchets.

Les achats se négocient en lentes caqueteries, très dépenseuses de temps.

De jeunes femmes, les oisives, prétentieuses négresses aux lourdes frisures de toison, paradent,

enveloppées d'étoffes claires et légères. Les plus riches se coiffent du luxe d'un foulard lustré, et fument le cigare à pleines lèvres... Le tour de marché accompli, elles s'en iront, toujours traînassantes et jaboteuses, s'installer et coqueter devant les longs comptoirs où se vendent des bagues en torsades d'argent, des colliers de perles, du tabac, des badines en peau d'hippopotame, du bibelot voyant et du toc à gros effet.

En raison du dimanche, en l'honneur du jour de domingo, des affiches, très longues et détaillées, convoquent la foule à la PRAÇA DE TOUROS, annonçant *la grande torneio tauro-machico*, six bravissimos touros, de nombreux et émerveillants bandarilheiros et cavalleiros et un distincto amador, — et, en surplus, une musique abrilhantara o espectaculo com o seu vastissimo reportorio.

A travers des terrains bruns à végétations maladives, toutes les voitures de la localité montent vers les arènes, — qui ne sont, en réalité, qu'une maigre installation foraine, peinte en gris, secouant au vent de petits rideaux rouges devant les portes des loges.

Le sable de la piste est arrosé. Des valets de toril, des gens de service, déguisés en vert et jaune, font les derniers arrangements. La foule,

pas bien fournie, se tasse sur les gradins, dans les coins d'ombre, au sombra.

Les musiciens sont des noirs en tenue de coutil gris avec képi blanc. Leur entrée est saluée de cris, de trépignements, d'un tapage battu par les cannes sur les planches. Dans le public impatient, remuent des nègres en veston clair et des blancs au teint jaunâtre, des matelots de la flotte en large béret blanc, des femmes du peuple, la tête coiffée du madras jaune ou rouge, le nœud d'étoffe à l'oreille ; des connaisseurs discutent en agitant leurs vastes sombreros, et des dames mulâtresses, pas vilaines, sont endimanchées de plumets et de panaches extravagants ; les décolletages sont gracieux ; les toilettes, trop esbroufeuses et villageoises, multiplient les effets de jaune ; les bras nus, les mains habillées de mitaines, balancent, sur cette exposition de modes coloniales, une agitation d'éventails multicolores... Des cris, des appels, des interpellations, des défis, des promesses se clament, — quand sonne la trompette annonciatrice.

Le quadrille des « illustres » toréadors fait solennellement son entrée, avec salut au président, hommage au public, jet de la clef, marches et défilés respectueux, suivant un formalisme de rite... Le cavalier, en pourpoint de velours noir et monté sur un cheval blanc, effectue un tour de piste et, avec une pose d'écuyer de cirque faisant de la haute-école, il salue les bravos qui s'envolent.

La porte du toril — dont les vantaux bas sont écussonnés de têtes de taureaux aux cornes formidables — s'ouvre, donnant passage à un petit bœuf noir, l'allure pas méchante et les cornes emboulées sous une gaine de cuir.

Courses sans intérêt, espèce de jeux landais auxquels l'animal, de caractère peu querelleur, cherche à se mêler le moins possible. Il s'offusque seulement, estimant la plaisanterie sotte, quand les banderilles le mordent et lui sautent le long du corps, mêlées à des rubans de sang... Mais, la colère n'est point dans la nature de la bête ; ne se défendant que devant des attaques trop véhémentes, le bovin résigné attend le troupeau des camarades qui le ramèneront à l'étable.

Le public, malgré tout, manifeste, discute, conteste, acclame et lance des chapeaux dans la piste.

Et le même manège, couraillant et sautillant, et vainement provocant, recommence pour une deuxième course : le bœuf est roux, — c'est l'unique différence.



SAINTE-HÉLÈNE

Sur la mer équatoriale, le soleil disparaît, après une journée très pure, — malgré les passades de nuages.

L'adieu solaire est précipité. Le jour craque dans une explosion de splendeur, dans une décomposition de l'astre en énorme beauté... L'espace est en alerte, pénétré d'attention devant le déploiement de solennité. Les colorations s'accentuent et se violentent. Des feux et des outrances, des vibrations écarlates semblent, flamboyante confusion, jaillir d'un cratère sous-marin. La vision est volcanique, furieusement ignée. Les nuées ont du bouillonnement; les fumées violettes, les rayures d'or fondant, les déchirures rouges, en craquements, tracent l'impétuosité en flammes d'un phénomène plutonien s'imposant sur l'empire des eaux.

Le ciel est d'incandescence, en parure de vive clarté; il mêle étrangement des tons de colère et d'effroi, des nuances douces de supplique, des ten-

dresses d'agate, à du sinistre de feux de résine, à des fantasia d'incendie, à de chimériques teintes diamantées, éclaboussées de lueurs. Des jaunes safran, des moires lilas se marient délicatement; par de longues courbes de lumière, les nues emportent de mouvantes marbrures roses mêlées de rayons verts... Le ciel entier est envahi de ce fastueux débordement, de cette folle liquidation de tout le coloris du jour, — tandis que le soleil, foyer d'or calme, drapé de pourpre, tend un dernier rayon, éclat suprême, dans cette cérémonie d'apothéose.

Aussitôt, les ombres guetteuses se ruent et commencent le saccagement et la démolition. Des éboulis dégringolent et ravagent; des dessins de cascades et des torrents se précipitent. Les hordes de nuages galopent, se lancent ou se bastionnent, s'attaquent en formidables cataclysmes rouges. Des masses grises et jaunes se buttent dans des abordages immenses; des effondrements s'écrasent; des gouffres terrifiants s'ouvrent dans des péninsules violettes; des vapeurs iodeuses montent à côté de translucidités frêles comme en gardent les plus mignons coquillages de la côte...

A son rôle, et placide, une étoile de laiton s'allume dans un coin de firmament.

Et la cotonneuse fumée du steamer jetant ses cocons en longue écharpe, en astragales de fusain, se déroule, s'allonge, se tord, — et prend le fantastique. d'une immense chenille noire rampant sur le ciel.

Nous mouillons devant Sainte-Hélène.

L'île, un bloc solide et foncé, le profil hargneux, les pics dessinés en crocs, est de toutes parts abrupte : paysage de consternation, en rouge sombre, couleur de colère. C'est bien « l'immense cercueil flottant sur l'Océan » — et la vision du poète est exacte :

Il est au fond des mers, que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans...

Comme sous un titanesque coup de hache, l'île est fendue, déchirée. « On dirait, écrivait Mlle Betsy Balcombe, dans ses souvenirs de *Napoléon à Sainte-Hélène,* que le rocher, las de son existence solitaire et immobile au milieu de l'Océan, s'est mis à bâiller largement et n'a pu refermer la bouche. »

En cette faille — appelée prétentieusement la Vallée — repose, encaissée, tombée dans le pli de pierre, amincie et coïncée dans l'échancrure, aux pieds du Peak-hill, la petite ville de James-town, — avançant en signal, sur le bord escarpé, le clocher gris de son église. Et autour de cet amas d'existences, s'élèvent, se dressent, se rangent une garde de roches brunes et dépouillées, des terres à l'ensemble desquelles on a voulu

trouver un vague profil d'énorme tête de nègre, des massifs calcinés, grillés au grand vent, sortant des angles, avançant des pointes, se retirant en grottes, en cavités où s'engouffre bruyamment la vague. Le tuf, déchiqueté, tout en aspérités, est une barricade politique sur un pêle-mêle de rochers en plein Océan : une île sur la défensive, affirmant son humeur mal accueillante par les batteries de Munten et les canons braqués sur les hauteurs de Ladder-hill. La ville se défend derrière des murs, dans une enceinte à créneaux et à meurtrières; la garde est montée par de vieux affûts dans un parc d'artillerie, par tout un appareillage de fortifications ancrées dans les blocs de maçonnerie de soutènement qui consolident les pans de roches.

La cité, longue rue montante et tortueuse, a un aspect de faubourg anglais. Cottages exotiques, et britannisme d'exportation. Des négresses mal peignées sous le chapeau à plumes; des misses d'occasion; des dames jouant les ladies par leur chignon en tapon dans le cou et leurs robes de toile blanche et sale; des mulâtresses aux énormités pectorales crevant les corsages; des métis qui tiennent d'infects bars avec avis que les dames ne sont point admises; un maigre marché aux poissons où il y a cent mille fois plus de mouches que de poissons; une Napoléon Street; un épouvantail d'escalier en fer grimpant tout droit, par 730 marches, jusqu'au fort; un unique hôtel appelé the Hotel; des blanchisseuses galantes; des

boutiques de photographies; des soldats bruns à guêtres blanches, la badine à la main; de jolies fillettes au teint de citron qui vendent des objets indigènes, bracelets, ceintures, pochettes en pépins noirs et jaunes... La ville est rapidement explorée.

On entame la longue marche de huit à neuf kilomètres vers Longwood, le pèlerinage obligé de Island-Sainte-Helena, par des routes en interminables rampes, des sentiers de mulet, des grimpettes de montagnards.

Le chemin, qui part dans le flanc droit de la longue vallée étroite, permet de voir en détail et de plus près la structure du paysage... Les fonds s'enjolivent de vagues tentatives de cultures revêches; les hauteurs, d'une obstination implacable, restent arides, desséchées; la couleur générale est chromée; des tas de scories dévallent; des superpositions de roches font des parois vives et renversent les figuiers de Barbarie à palettes poilues qui tentent de vivre sur les penchants.

La route monte, monte toujours, cassant les jambes et découvrant des profondeurs de gorges sinistres, dures, où pointent des cactus, où se balancent des bananiers, où végètent des champs

de vignes étriquées, des indigotiers, — et vite reprennent les accaparantes ronces, les genêts, les ajoncs. La vue se désole devant un bouleversement de roches volcaniques, qui, sous la chaleur bouillante et dans leur couleur rouge feu, forment un décor d'enfer.

En des coins, à l'abri des vents, vivotent blottis, effarés, des arbres desséchés, des pins sauvages, une misère de végétation, de pauvres troncs tordus, des parcelles chichement boisées — où un bûcheron en haillons charge de bois un ânon efflanqué. Les mornes solitudes de ce pays de spleen s'étendent et s'attristent; cet esseulement de roches moroses, enfermées par l'Océan, donne une impression de grande cage à lion.

Dans une partie plus haute encore, — où le sol toujours tourmenté se boise plus abondamment,— les sommets s'enchaînent en longue crête enroulée en élément de spirale. Au bout de cette crête, que suit la route, est Longwood, — et dans l'entonnoir formé par le contournement de cette longue chaîne, le Napoleon's Vale... On descend par des chemins de gazons glissants, — et le tombeau gît dans un recoin de retraite fraîche, silencieuse, ombragée. Une clôture de bois à claire-voie enserre l'enclos funèbre; au centre, ce qui fut la tombe du « géant broyé sous le talon des rois »; une grille rouillée encadre un cimentement de carreaux formant un grand rectangle peint en blanc et fendillé — sans une inscription. Autour, dans ce fond méditatif, le calme et la solennité de

cyprès et de chênes ; et dans le grand silence de la mer voisine, le cri d'alarme de petits oiseaux écarlates. Le saule célèbre, mort lui aussi, est continué par la pousse d'un saule jeune et fluet, conservateur de la tradition :

Napoléon alla s'endormir sous le saule...

A la sortie de cet enclos, — point de résolution dans l'histoire du monde — est postée une Anglaise faisant au passage la demande d'une signature et l'offre de photographies et de souvenirs.

Le chemin remonte à travers une verdure malingre et grise, des tiges nourries de poussières et de terres caillouteuses, des frondaisons funéraires, des plantes abîmées, courbées par le vent, des arbres arc-boutés, l'échine ployée.

Au bout, enfin, — à 1,771 pieds d'altitude, dit la borne fichée à l'entrée, — un semblant de parc pierreux, aux arbres tordus, aux contours exténués, entoure la résidence basse et modeste de Longwood, la retraite du « prisonnier de l'Europe ».

Le bâtiment livré aux intempéries fut très délabré. On sait que le gouvernement français donna mission à un officier du génie de rétablir la maison et ses avoisinements dans l'état où tout se trouvait au temps de l'Empereur. L'habitation a été rigoureusement refaite et reconstituée ; des lambeaux de papiers trouvés aux murs ont servi à refabriquer d'identiques tentures qui tapissent

aujourd'hui les locaux. Les salles, petites, basses, sont vides et nues. L'une contient des drapeaux français et un buste de Bonaparte au long d'un mur, derrière une barrière debois. Ainsi, en reconstitution sur place se retrouvent la véranda et les coins où le vaincu rêvait, combinait encore et dictait son Mémorial, le bout de jardin, la terrasse, la salle à manger et son papier doré, la chambre à coucher le salon, — où de jeunes misses à lunettes, en taille claire, vendent des photographies. Ces jeunes personnes, malgré leur dehors et leur parler britannique, sont, affirme-t-on, des Françaises, filles de préposés français.

A côté, la maison du général Bertrand est en pimpante toilette de fleurs, de fuchsia, de bégonia, de coleus à grandes feuilles veloutées, décorant le perron où le prisonnier venait, la longue-vue à l'œil, regarder manœuvrer les troupes anglaises. Devant, s'étendent, dans un gris de très vieux souvenirs assombris, une plaine en pente douce, de vagues terrains et des roches violentes avancées en puissant promontoire. C'est le rocher de Sainte-Hélène et ses menaçantes dégringolades, ses éboulements, ses écrasements entassés découvrant la vue immense, l'horizon d'une mer en frissonnantes couleurs, dans une rêverie de tons bleus.

Ici, où s'éteignit vinculé le « voleur du tonnerre », vit une effervescence de souvenirs, de curiosité, une recherche de détails, un travail de mémoire devant ce promontoire qui a ses grades

dans l'Histoire comme dans la Poésie. Machinalement reviennent et défilent des bribes de textes, des vers fameux...

> Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
> Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe.
> . . . .
> Sur les escarpements croulant en noirs décombres
> Il marchait seul, rêveur, captif des vagues sombres.
> . . . .
> Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.

Mais au total, guère d'émotion : le sentiment d'une justice, d'une volonté pacifique infligeant, dans cette solitude, l'expiation à un tourmenteur de peuples, à ce brutal génie de la bataille. On examine sans révolte le panorama de cette île, écueil où vint s'abîmer et sombrer une sanglante aventure, aboutissement de toutes fortunes trop éclatantes. Le poète des *Contemplations* le dit :

> Il est au plus profond de notre Histoire humaine
> Une sorte de gouffre où viennent tour à tour
> Tomber tous ceux qui sont de la vie et du jour.

Et l'on quitte, sans autre impression que le calme d'une curiosité satisfaite, cette terre d'abord méchant, ces rochers qui, sans un phare, sans un feu, sans un signal, s'enveloppent d'obscurité et se dissimulent dans la complète nuit avec des précautions de prison.

ÎLES PORTUGAISES

Le cap est mis sur le Nord : c'est le retour, — et en même temps la constatation de la distance, l'empoignante impression de l'éloignement... On calcule, on réduit les dégrés en milles et en lieues ; on additionne qu'il faut maintenant suivre une immensité de huit mille kilomètres pour aller retrouver l'ordinaire des habitudes matérielles et de quelques amitiés, — qui sont les habitudes du sentiment.

On se confectionne une armature de patience. Dans l'avancée persistante du bateau, un consolant enfantillage regarde fondre et se réduire, minute par minute, la grande étendue séparatrice. On va même jusqu'aux encouragements affectueux à la machinerie, à la vigoureuse hélice, dont chaque tour nous approche de quelques mètres...

Car, après ces semaines de mouvement, nous nous sentons rassasiés de nouveautés. C'est du calme, que l'esprit souhaite, à présent. Les maga-

sins aux souvenirs sont emplis ; il faut la tranquillité de la rentrée pour la mise en ordre, le débrouillage des documents et le rangement méthodique.

Plusieurs de nos compagnons sont moins pétulants qu'à l'aller. Guéris de la crise que donne la fièvre du neuf, ils sont maintenant plus enfermés, plus enveloppés de pensée, avec le besoin de se reclure dans le travail réfléchissant... Après cette vaste ration émotionnelle, nous digérons.

Vers le neuvième parallèle Sud, la mer violette, balançant des écharpes de vapeur sur un azur fané, se fronce. Le temps grimace. Des nébulosités grises, épaisses d'humidité, se gonflent. L'horizon embué, est trouble, indistinct, — et il disparaît... La pluie marche sur nous, envahissante, semblant soulever la mer pour la laisser retomber en grosses gouttes.

La sirène hurle et prévient.

L'ondée opaque nous aborde, agressive. Nous coupons un nuage, une compacité humide. Le bateau claque dans la vague tourmentée, et nous barbottons dans une nuée descendue, surchargée et trop lourde. Le ciel a disparu ; l'averse englobe. Des rafales trempées, balayantes, font d'amples chasses d'eau... Et après ces journées de sur-

chauffe, on se laisse mouiller avec jouissance; sous la pluie doucheuse, parmi les sautillantes éclaboussures, le pataugement sur le pont est savoureux et rafraîchissant. La pluie tropicale, orage sans tonnerre, assaille; les violences fouettantes, les cinglades d'averse, l'arrosage à pleins jets, inondent; on cogne des paquets d'eau chassés à la galopade; on entend des chutes dégoulinantes, une musique de gouttières, partout un ruissellement, des cascatelles, une pulvérulente submersion.

Des lassitudes perdurent... Le temps est calé dans une monotonie toujours étirée sur la pérennité de l'eau.

De Sainte-Hélène aux îles du Cap-Vert, huit jours de pleine mer en des parages non fréquentés par les lignes de navigation. Des suites de jours et de jours sans rencontrer une voile, sans apercevoir une fumée, un mouvement qui annonce d'autres existences. L'inquiétude se figure très loin dans l'abandon irrémissible. L'Océan toujours vague, non repéré, s'en va, se développe, s'étend en amplitudes perpétuelles : c'est dans l'inépuisable que fonce notre route... Le calme imperturbable de la mer — qui toujours, toujours « allonge l'illimité » — impose un régime sans aboutisse-

ment; notre marche prend des allures régulières d'éternité établie, instituée.

L'énormité quantitative des eaux est devenue excessive; il y en a trop, du continuel liquide bleu et vert. On s'avoue des indigestions de sempiternel océanique, — et les languides contemplations se transforment, chez plusieurs, en blagueuse ingéniosité d'invectives. Elle agace, l'eau — même dans le bain du matin, l'eau servile et cajoleuse. Une horripilation, un énervement voudrait un peu de solidification des plaines environnantes; et c'est en protestataires contre l'élément submergeant, en révoltés antiaquatiques, que nous allons au bar avaler des grogs.

D'autres contrôlent les rhumbs de la boussole pour être bien sûrs qu'il ne dévoie pas et forlonge, le bateau trop lent qui semble musard, épris d'onde et de vent, sous le ciel qui n'a pas la ride d'un nuage.

Et dans le vide, continuent l'attente et les bêlements de l'ennui...

Enfin, nous avons repassé la ligne équinoxiale; nous réintégrons notre hémisphère, et nous patientons, déroutant une résignation baudelairienne,

Tant l'écheveau du temps lentement se dévide.

Dans l'attroupement des îles caboverdiennes, l'escale est faite devant Santiago : une langue de terres basses; des maisons jaunes, sur un fond de montagnes brunes, arrondies en gros dos; un massif bastion surélevé portant les principales constructions de Praya; un promontoire qui avance dans une opposition de ressac bondissant; un phare rond et nu comme un puits extrait de terre.

Les canots accostent au musoir d'une estacade rouge en réfection. Le travail de charpente a de l'intérêt : les pilots sont des fûts de palmier battus à la sonnette. Au bout de cette jetée de bois, l'arrivant est reçu par le bâtiment clair et morne de la douane. A droite, la route, longeant des murs que surmontent de balançantes ramures, vient à des fermes, à des exploitations où travaillent des moulins à maïs : les grains dorés sèchent, étendus sur des toiles au soleil. Plus loin, se dresse la montée raide en lacets, vers Praya, une villette soigneuse, à grandes rues d'équerre, à maisons basses et rectilignes, une cité de mine administrative, gérée de façon acceptable et montrant une propreté au-dessus de la pauvre moyenne portugaise. La ville tout en l'honneur de Serpa Pinto a des réverbères, un beau bâtiment des postes, des places carrées, pleines d'air, ombragées sous de beaux arbres; par les rues bien empierrées, passent des attelages de bœufs, de petits bourricots écrasés sous l'empilement des charges; des marchands de singes: de souples mulâtresses

portant sur la tête de grosses jarres d'eau fraîche; puis, des fourmillements d'enfants, quelques-uns nus, d'autres vilains d'affections cutanées rosissant des placards de chair... Ces passants, pas pressés, charmés de trouver de l'ombre, s'arrêtent sous une porte ou près d'un arbre et bavardent en jolis groupes de fantaisie, en vivant pittoresque de couleurs.

La population est d'un type réduit, des gaillards en diminutif, le teint brun gris, des figures au café. La mendicité dévolue à de vieilles décharnées, harcèle, — et les pauvresses branlantes, éjouies devant l'aubaine rare de vingt reis, remercient avec des confusions, des révérences et des envois de baisers.

Les jeunes femmes, graciles et bien découpées de profil, sont assez jolies; elles ont le nez malin, la mine futée, affinée d'une raillerie chaude, d'une moquerie alerte. Elles se promènent juponnées jusqu'aux genoux, les mollets nus, le buste libre dans une chemisette flottante, très dégagée. Au marché, — qui assemble le commerce et les commérages autour de montagnes de bananes, d'oranges, d'ananas, — elles exhibent, par l'incomplet de la toilette, un vif sans façon, une impudeur rafraîchissante, des langueurs foncées et aguichantes, des morceaux de corps prenant l'air. Ces révélations attrapent l'attention; et l'on ne sait plus bien quelles sont les denrées offertes dans les grandes corbeilles et les calebasses. Vaguement on se rappelle les calamités de mouches

sans nombre, et le papier-monnaie décoloré. gluant comme un torchis de crasse ; et aussi, dans le coin des charbonniers, — qui ne craignent pas de se salir les mains, — le combustible vendu par petits paquets, par minuscules provisions emportées dans un mouchoir. Le chauffage est peu connu dans ce climat heureux, sous un ciel bienfaisant, dans une atmosphère de paressant bien-être qui reste des années sans pluie. Les insouciants flâneurs cueillent, le long des chemins, des fruits nourrissants, mâchonnent du maïs et acquièrent — les jours de bamboche — pour quelques reis, de copieuses rations de vivres.

Dimanche. Le dîner a été balancé, — et le soir, de grands nuages d'un noir méchant passent devant la lune, étendent de l'obscurité. Les eaux plus dures cinglent et frappent. Le tangage a des retombées dans des jaillissements qui raflent l'appontement d'avant. Le vent grogne. La vague, au long du bateau, mugit. La mer en rebroussements a des brusqueries de colère. On comprend une hostilité des éléments, — et le baromètre, ce confident de l'atmosphère, marque de l'inquiétude.

C'est du gros temps pour la nuit.

On ferme tout ; on visse à fond les volets des hublots ; les hommes qui passent avec des bouts

de chanvre, assurent les élingues, renforcent des attaches, consolident les nœuds, enlèvent une partie des tentes... Le commandant fait mettre le cap un peu dans l'Ouest pour gagner plus au large, pour prendre la vague de front et la trancher normalement.

Mais le bateau s'agite de plus en plus. L'arbre de l'hélice a des mouvements irréguliers, des saccades, des sursauts quand les ailes émergent. Le tangage se violente, les lampes oscillent et des craquements crient la peinante souffrance et les fatigues du bâtiment.

Les officiers circulent, regardent, inspectent : des passagers gagnent leur couchette avec des idées de bourrasques, des idées en préparation de cauchemar, — et aussi cette résignation de fatalisme qui est la philosophie des flots.

Sur le pont, quelques-uns assistent à l'agitation de la mer et aux changements de décor dus au défilé de longs nuages déchirés provoquant des allumages lunaires, puis des extinctions brusques. L'eau battue, secouée, agacée, se rebiffe, prête à perdre patience ; de la révolte bondit dans la tourmente des eaux. Les heurts et les coups de vague attaquent le steamer, l'empoignent et, par des soulèvements sur de puissantes lames, semblent le saisir et l'emporter. Le bateau se reprend par des coups de barre, et recommence la lutte, le pont raboté par la rafale. Le navire a des inclinaisons, des penchements qui semblent décisifs, vaincus. En bas, la verrerie entrechoquée sonne,

les portes claquent, des ferrures grincent, comme une expression de fatigue, le halètement de la lutte contre les violences et les résistances de la mer.

Dans cette agitation, dans ce tableau d'alerte, le médecin du bord annonce que l'ingénieur mécanicien, un bel homme de 32 ans, pris d'une attaque de miserere, ne passera pas la nuit. Dans un délire d'agonie, déjà le malheureux n'a plus que des essais de mots : devant l'extinction de sa vie, il a repris le patois du pays de Galles, le parler de son enfance, dans lequel revient le nom de sa femme.

A minuit vingt-cinq, devant le capitaine et le médecin, il succombe, — ayant pu faire comprendre sa frayeur d'être laissé à la mer.

Le commissaire dresse les actes de formalités civiles que signe le capitaine.

L'affligeante nouvelle est répandue... Les rats gros et voraces qui nous dévorent ont tenté déjà de venir explorer le cadavre.

Les obsèques, l'immersion, sont décidées pour ce matin, les lois de la mer n'accordant pas plus de douze heures d'attente.

Le pavillon d'arrière est en berne.

Le corps étendu sur une planche est enseveli, avec des barres de fer, dans un sac qui est ensuite

cousu solidement et roulé dans le drapeau anglais.

A onze heures — par 23 degrés 40 de latitude Nord — le quartier-maître et trois matelots en tenue montent la dépouille mortelle... Une coupée d'arrière à bâbord a été ouverte. Le corps est déposé là, sur un plan incliné, installé sur le pont. Tout l'équipage en tenue, les passagers en toilette de deuil sont rangés.

Le capitaine, en uniforme de cérémonie, lit en anglais l'oraison mortuaire, des versets bibliques... Il lève le bras : la machine s'arrête; le bateau stoppe, et les quatre matelots inclinent la rampe de bois et soulèvent le drapeau mortuaire. Sous les couleurs du pavillon, le cadavre glisse, tombe à l'eau, les pieds en avant, entraîné par le lest de fer...

Quelques éclaboussures, — et l'effacement sous l'indifférence des eaux.

Formalité d'une simplicité brutale et expéditive, — et effroyable image symbolique de la disparition de nos douleurs dans le temps — dont les ans, comme des vagues, se referment avec une même impassibilité.

La matinée, sous la brise apaisée, est claire d'un radieux soleil. La mer bleue est crépitante de lumière, — mais il semble sinistre, ce bleu de la grande tombe mouvante, toujours ouverte.

L'hélice s'est remise en marche; le pavillon d'arrière, rehissé à sa place, claque dans un vent d'insouciance.

Mais chacun emporte sa songerie et son recueil-

lement en regardant la place, là-bas, qui s'éloigne, et la mer, ce déversoir infini, la mer happeuse et féroce qui remue, sous un brillant de joie, des colorations et des clartés faites de tant de dépouilles, de tant de drames, de tant de sinistres.

Et la mémoire psalmodie un vers de Baudelaire dans l'*Harmonie du soir* :

Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir...

Une belle heure de nuit, à la poupe, dans la solitude... Sous les abîmes du zénith, dans le vertige de l'immensité, par la solennité sombre, — prend une gravité de prêtre dans une cathédrale.

La lune rayonne un charme de mansuétude. Du ciel, — où se blottissent des morcelets de nuages en nichées vaporeuses, — une lumière dialysée coule, lumière de tendresse, timide, à travers des translucidités de voiles. Et sur l'eau, dans l'agitation que secoue le bateau, les phosphorescences parsèment un long effeuillement de pétales de clartés.

On entend la sourde respiration de la mer.

Et la pensée, en extase, suit le sillage, comme le vague chemin des admirations que nous abandonnons, là-bas, — et nostalgique, et visionnaire,

retrouve les contrées de splendeurs dans le grand lointain et dans la nuit.

Et la vie des caractères à bord, dans cette petite province flottante?..,

Une entente affable, sous des jours de fois à autre gris, — et sans orage.

Des arrangements, des affinités, des accommodements ont assorti les natures; mais, le psychologue a, sans doute, entrevu, en ébauche, les phénomènes que suscite dans toute agglomération d'êtres, la dissemblance des goûts et des façons. Tous les tempéraments étant représentés, le fâcheux devait en être; et les grincheux n'ont point fait surir la pâte de conciliation à laquelle toutes les bonnes volontés ont voulu travailler... Taquins et semeurs de mécontentement, critiques obstinés, — qui regretteront perpétuellement de n'être point intervenus dans la création du monde, — complètent, sans aigreur, ce nomade rassemblement très échantillonné en toutes variétés. Les officiels un peu empesés marquent de souriantes condescendances, jouent des rondeurs de manières qui se savent flatteuses; les autorités, les munis de pouvoirs, dans leur conscience de gros personnages, prennent de la place, régentent les conversations et tranchent les controverses; des

militaires assaisonnent leurs très longues parties de cartes, de plaisanteries à la graine d'épinard; les vieux Africains qui « la connaissent dans les coins » ne s'épatent pas, prennent de la quinine et font de philosophiques siestes; les fonctionnaires titrés émettent des questions bizarres et frayent peu avec le commun; les financiers, majestés actionnaires commandant la manœuvre des millions, ont l'assurance maxima que donne la poche lourde; des journalistes, les uns font des calembours en sautillant parce qu'ils se doivent à leur réputation d'esprit amuseur, les autres ne voient rien parce qu'ils griffonnent avec continuité du matin au soir, et transcrivent des statistiques; l'officier supérieur, qui ne parle que par affirmations nettes et par défis, a toujours raison : un tyranneau de Bergerac; les médicos, bons vivants, tutoient et purgent à la ronde; le littérateur profond aux attitudes de prêtrise, le vêtement insolite et solennel, penche indéfiniment sa méditation sur la proue; les mondains distingués et dédaigneux font des effets de chaussettes et ne lisent que des auteurs chics; l'observateur pénétrant se brûle aux tuyauteries, se cogne ou trébuche à tous les coins indignes de ses remarques; des réputations de naïveté se pavanent dans un sillage de gaieté; le jovial et bon camarade très parleur termine tout par de vastes régalades; le loustic complote et manigance des charges dans les cabines; des solennels, la tenue correcte, s'embêtent sénatorialement; bien d'autres encore se

font cataloguer, — sans omettre le désolant piano, champ de tapageuses gymnastiques où boucane une musique très spéciale : le Beethoven pour transatlantiques.

Dans cette compilation personnifiée, les conversations du bord sont du bariolage et passent des administrateurs, ne négligeant pas la réclame, au chauvinisme proférant la gloire prédominante de son pays, ou bien se fondent dans les fadaises fort polies d'une rencontre au pied d'un escalier. Le littérateur très creusant établit l'équation qui doit relier l'admiration à la distance; le major accable de sa gaieté en bourrades; un directeur de revue fait de la politique coloniale; un ancien de l'Afrique déroule des souvenirs d'expédition; un autre gémit sur le persistant mauvais vouloir de son kodak détraqué; les manies, les tics et les drôleries sermonneuses se manifestent et victiment... Aussi, le besoin d'isolement, — surtout pour les pensifs peu habitués à vivre en tas et à se dépenser en babil cérémonieux, — fut parfois vif. Plus d'un, après avoir essuyé un flux de bavardage ou écouté un défilé de considérations doctorales, a pensé que le bonheur eut été rare et trop beau de faire seul, à sa libre guise, ce voyage, sans de notoires premiers sujets sur les grandes scènes de l'attention publique.

Dans ce tohu-bohu de caractères si variés par l'instruction, les opinions et les tendances, surviennent des aimantations de sympathies et aussi des heurts, des défiances avec le sentiment de

mésintelligence prochaine. Naturellement. Alors, on se partage, on se subdivise pour former des cantonnements reliés les uns aux autres par des jeux de politesse et des manifestations de courtoisie ordinaire...

Les anciens, qui ont la pratique de ces aventures, nous racontent comment, dans toutes les longues traversées, sous toutes les latitudes, le petit monde d'un paquebot présente toujours les mêmes phénomènes sympathiques, — qui ont pour réaction les mêmes phénomènes antipathiques. Le naturel ne se laisse pas longtemps contraindre. Et, malgré tout, les uns, par énergie de tempérament ou par habitude professionnelle, commandent, — et d'autres, par défaut persistant, sont chineurs ou débineurs. Des volontaires, après carrière heureuse, ont l'orgueil de la réussite et ne retiennent pas des mouvements cassants. Ce sont les puissants, — contre lesquels la fâcherie serait puérile. Ils sont les beaux sujets pour l'observation studieuse, ces hommes à la main lourde, ces impératifs, oseurs aux formes violentes. Ils savent qu'on n'emporte pas le succès avec le sentiment; toute victoire est faite de brutalité qui brise et qui façonne; il faut la poussée de confiance que donne le grossissement du moi pour aller de l'avant, en négligeant les personnalités accessoires et les moyens temporaires. Et ceux-là, parce qu'ils ont froissé et écrasé, sont, dans leur éclat, suivi des animosités envieuses qui font cortège à toutes les réussites, et qui

attendent, — comme les requins derrière notre bateau.

Ainsi, dans toute communauté d'existences inoccupées, qui pourraient se fédérer en naïve cordialité confiante, des soucis de préséance, de grade, de dignité à tant de galons surgissent et aussi le sentiment si humain de régir et d'être la vedette.

Or, l'autorité ne s'affirme point sans attiser des émois et des résistances qui s'agglomèrent en coteries, en clans; des ferments d'inimitié revêche sont jetés, — tant la division et la tracasserie s'attachent au caractère de l'homme. Les chiffonnements qui tentent de déranger la meilleure volonté d'entente dessinent bien la folle utopie de la fraternité dans une nation : association bien plus vaste et plus bigarrée, n'ayant pas le coude à coude de relations de tous les jours, et devant, avec une opiniâtreté désespérée, soutenir des rivalités d'intérêts. Les rêveurs d'égalité, clamant les brillantes et sonores naïvetés du socialisme, se trouveraient déçus devant cette minuscule république, qui aurait pu, délicieusement, laisser flotter l'insouciance de sa vie contemplative. Cette vie devient une politique avec ses inquiétudes, parce que dans toute organisation de groupement humain, le désir d'évidence, et après lui la méfiance, s'insinuent; puis, l'envie, dans son coin, conjugue le verbe détester au mode acerbe...

Mais, le doux moraliste, pas plus étonné

qu'indigné, conclut que la politique ne peut être que la science des inévitables divisions entre des hommes obligés à une association d'existences.

Le matin se débrouille. L'espace se multiplie en explications de clartés qui élucident, — et dans le groupe des Açores, vers lequel nous naviguons, San Miguel se détaille, avec des commentaires bleus et verts, dans des dessins de lumière.

L'île capitale avance de radieux paysages de mamelons, en formes de grandes taupinées rebondies, de montagnes bosselées, lourdes et chamarrées de végétations velouteuses. Des maisons s'éveillent, comme pour nous recevoir. Des moulins à maïs tournent et miment de l'activité.

Le panorama est de douceur accueillante.

Dans la baie du centre, est assise, en apparat commercial, la ville de Ponta Delgada, centre de ravitaillement qui a dépossédé le bourg de Villa Franca, pour prendre l'autorité. Les jetées, commencées puis abandonnées devant les résistances et les rudesses contrecarrantes de l'Océan, demeurent en morceaux, — dans une très suffisante sécurité de mouillage, — affirme la capitainerie. Derrière ces pierrailles qui serpentent dans la vague, Ponta Delgada, très consolée, s'ouvre gracieusement au fond de la rade par un

arc de triomphe à triple portique. De là, partent des rues ombreuses où s'emmêle une vitalité pittoresque allant aux marchés, allant aux églises, à Saint-Joseph, à l'Espérance, au pieux édifice d'architecture jésuite très ouvragée, en style d'encadreur, toutes les baies liserées d'enjolivures plates en pierre grise.

Des magasins sombres et frais sont emplis d'acheteuses qui marchandent; des tailleurs cousent dans des boutiques en pierres nues ayant des airs d'entrepôt vide; des curiosités s'arrêtent devant les nombreuses tabacaria, devant les boucheries où les viandes ont des manteaux de moustiquaire; la fabrica de cerveja empile les bouteilles de bière sur le trottoir; la plaque d'un « solicitador judicial » affirme promptidâo e preços modicos; des orfèvreries exposent des filigranes fragiles et de vieux bijoux portugais sertissant des crysolithes.

Les maisons sont basses et roses; les fenêtres ouvertes derrière des balcons à ferrures légères, aspirent l'air. Les rues en petits carrelages sont coupées de « traversa », ruelles calmes où rôde la silencieuse hypocrisie de gros chats gris souris.

Sur la place joliette, devant l'Hotel Açoriano, le bâtiment clair de la Banque portugaise fait de la gravité; de beaux arbres sont ceinturés de bancs de bois où se tassent et s'empilent, dans une fainéantise transpirante, des maraudeurs, des trainards miséreux et pionçants. Des men-

diantes sont assises sur un seuil de porte, dans un carré d'ombre.

Dans le jardin Saint-François, se repose un square carré, autour d'un grêle kiosque pour concerts. Une fontaine, qui déborde, fait de l'irrigation; des arbres, des cèdres, des araucaria, le pied entouré de corbeilles, ombragent les bancs vert clair et les grands dessins en cailloutis des avenues, — où le soir, à la fraiche, la flânerie des insulaires se promène dans les mélodies d'une musique militaire.

De jeunes laitières, le jupon court et une cruche sur la tête, crient d'un ton rauque : leite !... leite !...

Dans des caboulots gîtés au fond de caves aux blocs de pierres suintantes, des hommes à figure bistrée boivent de gros vins rouges, des vinhos do alto douro à 120 reis le litre.

Au milieu de l'animation des rues principales, passent des gens barbus de noir, la cigarette aux lèvres et la vareuse sur l'épaule, des femmes en grandes mantes avec capuchons-cloches ressemblant au kapmantel brugeois, des ménagères en peignoir et pieds nus, des mulets chargés à plusieurs étages, de petits chevaux habillés de branchages protecteurs contre les mouches. Des gamins aux yeux effrontés sous de vastes chapeaux de paille fument à grosses bouffées; devant les débitants d'aguardente superior des pauvresses attendent et supplient portant deux doigts aux lèvres ou découvrant leur poitrine sous une

chemise en lambeaux; des perroquets à col jaune braillent à tue-tête; dans l'anse de la pêcherie, le long du quai des Sardines, des gens de mer en bonnet napolitain attendent la rentrée des barques.

L'air est lourd, et la chaleur « importante », comme dit un jeune guide qui annonce la « mauvaisation » du temps.

Le *Café Suisso* offre un rafraîchissant repos; l'établissement nu, dans une spacieuse clarté, a un peu la physionomie d'une cuisine où l'on vendrait, avec de la boisson, des photographies, des timbres-poste et des gâteaux. Des consommateurs lapent des limonades ou prennent aux alcarazas de longues lampées d'eau fraîche, des cavalheiros jouent des parties de dames, d'autres dégustent des sorvetes de laranja; des Anglais en flanelle blanche lisent de vastes journaux ou le *Diario dos Açores*, — et par les fenêtres se découvrent l'Océan reposant, et la grande baie bleue, rayée du tronçon de môle gris ruiné par la mer; de mignonnes voiles triangulaires rasent les flots, et les gros points rouges des bouées sautillent dans la vague.

Ponta Delgada, — à mine de petite province exportée, — est une cité propre et coquette, paressant avec une saine gaieté, en rose et vert, une ville où passent des femmes fringantes dont le teint et les joues ambrées semblent un reflet des cascades d'oranges croulant à tous les coins de rues : ville de repos et de vacances, avec une note

européenne, des échos du continent. Une population souriante, vivace, honnête fait circuler des rumeurs d'affaires dans cette île très parée, — qui se classe parmi les premières et les plus avenantes dans la diversité des colonies portugaises.

La banlieue et les environs, en choix d'excursions, sont des jardins, des parcs, de longues plantations, dans une séduisante variété d'aspects. D'un côté, les agressives formations volcaniques et les cratères surgissent, asséchant l'aridité des plaines de pierrailles; d'autre part, une région exploitée, toute de cultures opulentes; le travail agricole, la production fruitière égrènent de la prospérité dans des sites où villégiaturent des élégances autour de sources d'eaux sulfureuses.

La zone plutonienne, redressée dans l'étagement de montagnes, fait des reliefs fantasques, heurtés, des surfaces soulevées, fendillées, un bousculement d'irrégularités. La bizarrerie de formation ignée figure, sous les chaînes de collines molles, de grandes vagues de terre, la tumescence d'un pays pâteux figé dans une crise de bouillonnement, l'arrêt subit de brutales vibrations du sol, la fixation d'une tourmente, l'image d'une tempête solidifiée. Des soulèvements de terrain montrent de la furie, du vouloir batailleur,

en bosses déchirées et ravagées. Sur les sommets et dans les fonds, comme des blessures ou des abcès, l'éruption a crevé des cratères béants en forme de coupes, — qui se sont comblés de sables et de cendres, sont devenus de petits lacs mous et circulaires, des mares dans des terrains de calcinations, sur des épanchements de laves, devant des coulées de cendrées, de mâchefer, de vitrifications... Dans les scories grises, un crapaud, hagard, demeure affalé.

L'informe chemin monte toujours. Des vaches pâturent dans les hauteurs désolées et rougeâtres. Quelques guipures de fougères sombres flottent, au long des sentiers de chèvres. Par là, de pauvres diables maigres, noirs d'un mélange de sueur et de poussière, chargent du terreau pour les cultures d'ananas.

Plus haut encore, la route tortueuse passe une ligne de partage d'où se domine, dans son ensemble, la constitution imposante du sol; on voit, en dessins de violence, la projection de l'île comme par une explosion au-dessus des eaux. La perspective d'aridité ocreuse, image, comme un chapitre de furie dans la vie de la planète, les grandes aventures de la géologie et le travail patient du Temps, le puissant niveleur qui calme, efface et use les aspérités et les tourmentes physiques, — comme il endort les blessures du sentiment. De ce culminant crochet de chemin, les deux côtes de l'île se découvrent dans l'enveloppement de la mer. Les sommets pointent, les

flancs s'évasent, fléchissent et s'étendent dans les découpures des plages. Des traînées de nuages passent à un niveau inférieur, cachant des portions de paysage... La route devient folle et sursautante à travers de longues landes torturées. Des conduites et des barrages de réservoirs prennent des précautions d'aménagement contre l'impétueuse violence des eaux ravinantes. Des cassis en écharpes éreintent les malheureuses voiturettes condamnées aux travaux forcés de ces vagues itinéraires. Et par l'autre versant, on atteint le lac, le lac très écossais, le Lagoa grande, gigantesque dépression tassée dans un environnement d'altitudes boisées. La formation cratérienne est englobée dans des soulèvements en immenses pustules. Plusieurs gonflements de cratères conservent des structures très nettes, gardent leurs profils menaçants de bouches de feu et de lave... Dans ce pays à mine de cataclysme, en ce coin des Sete Cidades, la légende veut que sept villes aient été englouties.

Le lac, avec ses habitations, ses petits ateliers, son auberge, est un intermède de repos, un tableau de calme dans le tumultueux et sec désordonnement des roches éruptives, — où les pierres ponces allument des éclats blancs sous le soleil.

Après les explorantes fatigues sous la grosse et tuante chaleur de la journée, — on s'étend dans les longues chaises d'osier, en un coin découvert, avec la compagnie d'une limonade glacée. Et l'on se recueille pour compléter, parachever les souvenirs qui se rangent dans la mémoire.

Sous la bonne fraîcheur du soir, la douceur apaisante de la nuit envahit... Une nuit sans ténèbres, une nuit toute fluide dans les clartés de la lune. Le repos est caressé par le moelleux du bateau à l'ancre, qui semble battre une lente mesure de chantonnement maternel, et nous câliner sur des oreillers d'insouciance...

A distance, deux bâtiments, arrêtés comme nous, en rade, silhouettent un treillis de mâtures et des masses sombres sur la moire argentée.

L'atmosphère, sereine et affectueuse, s'étire et s'éploie en décor de calme et de rêve, en composition lunaire, en nocturne vague, flou et merveilleux.

La région des cultures, dans une autre direction de l'île San Miguel, part de Villa Franca, une modeste et coite bourgade baignant au bord de la mer des façades blanches, des toits rouges, des tours carrées, une image de petite ville lom barde sur les lacs du Nord de l'Italie.

La route, soignée par des équipes de cantonniers, va vers des fonds de montagnes, suivant de longs penchants découpés, suivant des plaines en pente douce sur lesquelles luisent les serres immenses où se cultivent, par milliers de plants, l'ananas açoréen récolté en toutes saisons. Des paysans brunis, la barbe longue et noire, travaillent la terre. Dans un manège en plein vent, des bœufs tournent lentement, battant le blé suivant le mode antique décrit dans l'Histoire sainte. Des paquets de beaux hortensias bleus se penchent sur les talus et les perrés. Des attelages descendent, traînés par une paire de bœufs le joug en frontal; le chariot est une caisse en clayonnage d'osier qui grince sur des roues pleines.

Les terres accentuent leurs mouvements, évoluent et s'accidentent à l'approche des torrents. Des lacs s'enferment dans des cirques de hauteurs forestières. Le paysage a de la violence sans brusquerie, une grâce de grandeur, et semble un enjolivement de pittoresque alpin : c'est la Suisse en grande toilette.

Dans les chaumines qui bordent la route, on voit, par portes et fenêtres ouvertes, des intérieurs rangés, le lit très paré, le traversin roulé sous des broderies; dans un coin, une commode chargée d'objets de pauvre luxe, des chromos godiches et un christ. Le sol de terre battue est couvert de jonchées d'herbes fraîches. Des campagnardes assises par terre, tressent des joncs, des roseaux blancs

ou teints en rose; le travail de la vannerie, la confection de petits paniers de formes contournées est l'industrie régionale. Ces ouvrières, qui ont de beaux yeux et qui sont coiffées d'un foulard formant fronteau, ont une figure de solennité biblique.

Des recoins feuillus s'enjolivent de somptueux jardins fleuris et font, auprès des lacs, des retraites de calme et de flânerie pour les villégiaturants, — car, à une quarantaine de kilomètres de Ponta Delgada, voici Furnas et ses châlets, dans des perspectives montagneuses... La petite ville de deux milliers d'habitants est installée dans une vaste cuvette, à deux cents mètres d'altitude, sur un immense terrain volcanique encore en grondante fermentation. Les roches sont craquelées, tièdes et trépidantes; les blocs de basaltes et de laves se mélangent de cendres, de produits hyalins, — et des fumerolles enlèvent de grosses bouffées blanches... Plus loin, le sol se sulfure en jaune; des jaillissements d'eau brûlante et de vapeur font clapoter des boues; on entend des grognements qui semblent sortir de cavernes; les bouillonnements d'eau, les fumées filtrant dans les sables, les rumeurs sourdes donnent l'inquiétude d'une proche explosion. Des odeurs âcres d'anhydride sulfureux acidifient l'espace; les dépôts, les oxydations et les hydratations font des ruisseaux rouges et bruns dans ce paysage diabolique. Là, fument et tapagent les geysers, les caldeiras, marmites cyclopéennes, laboratoires

du sous-sol, les chaufours de cette nature comburante. Des colonnes de vapeurs, des panaches de gaz balancés dans le vent, montent au-dessus des mares en ébullition, jetant l'eau à gros flots. La « Caldeira grande » lance, en vingt-quatre heures, plus de cent mille litres d'eau à la température de 98° centigrades. Les neuf geysers du groupe ont un débit de huit cent mille litres. A côté, des bains d'eaux thermales ont une clientèle de gens avariés, — comme les marins qui rapportent du Brésil des restes de béri-béri, — et les malades reprennent un peu de santé dans ce pays d'angoisse. Continuellement, le sol tremble, les profondeurs sont en remue-ménage; on vit sur des vibrations, sur les frissons d'une fièvre souterraine. A peu près chaque jour, la crise menace, les terres sont saisies de tressaillements, d'esquisses de tremblements qui font dégringoler des blocs de roches. Quand les oscillations prennent de la violence, les habitants sortent de leurs demeures et s'agenouillent en prières au milieu des chemins, implorant la clémence des forces mystérieuses.

Aussitôt le calme réintégré, bonnes gens, ils oublient et se rassurent, devant l'enchantement des sites, et devant leurs lacs de roman, les habitants de cette île à secousses, de cette terre électrique... Et la clientèle revient aux baignades, aux parcs et à l'anxieuse distraction de toutes les cités portugaises : le jeu.

A Furnas, la roulette — comme une toupie du

hasard rouge et noir — pivote, distribuant la chance ou le guignon, dans une pièce du rez-de-chaussée de l'hôtellerie. Le local est nu; le gris clair des murailles est orné d'une vulgarité de chromo; les chapeaux et les cannes s'entassent sur une table; une porte ouverte autorise une promenade dans un jardinet négligé où s'empilent des bûches, où sèche du linge. Le luxe de la maison est la musique des valses et des polkas confectionnées par un piano et un violon. Sur la cheminée, des verres entourent une carafe d'eau.

La table de jeu est gérée par deux croupiers en blanc; et des gens très quelconques, snobs de pacotille, les ordinaires flâneurs équivoques des villes d'eaux de deuxième classe, jettent, avec un faste modique, des pièces de cinq cents reis sur le tapis.

Le soleil disparaît, — et notre steamer à petite vapeur contourne l'île San Miguel pour aller prendre la mer dans le N.-E.

Nous regardons, intarissable contemplation, l'ensemble des terres, le dessin travaillé, les tourmentes du sol, les côtes en velours verts, largement ombrées, les criques déchirées en noir, — et dans le très loin, une silhouette bleutée de l'île cadette Santa Maria.

C'est l'heure de la couleur, opérant des variations, des changements de ton, des combinaisons, des effacements ou des agencements de teintures capricieuses, — sous de grands nuages blancs, alourdis, descendant comme des drapements de dentelles... Les lignes se renforcent, se durcissent sur les crêtes accidentées, dans les sinueuses pentes entrecroisées, dans les descentes et les éboulis. Le travail de déformation volcanique, arrêté par des gorges béantes, comme des entailles, se décompose, par ses pans allongés et ses arêtes vives, en une géométrie curieuse d'hétéroclites solides, et pétrit des volumes non catalogués dans les coordonnées classiques. Un inexpliqué de formidable gracieux est recouvert de selles de verdures maniérées, de cultures en damier, où se lotissent les carrés de maïs, les maisonnettes avec tous les petits yeux noirs de leurs fenêtres, — et, en haut, la fantaisie solitaire de quelques arbres sur un sommet. Dans les bois touffus et sous la ramageante tapisserie des végétations sauvages, la masse insulaire s'allonge, s'expose sur un fond de nuages dressés comme un décor. La parure de l'île est faite de tous les verts : du clair souriant au plus profond et farouche, nuance jeune pomme et couleur vert-de-gris, vert mousse et vert de gentillesse tendre, des verts qui mélangent le printemps et l'automne, les verts chimiques et le vert sentimental, avec une association en gris de roches froncées. Les ombres des nuées glissent sur les surfaces, promènent des effets de lumière;

font remuer et frissonner des colorations qui, peu à peu, deviennent graves, pensives. Des ondes de nuit semblent sortir des failles, comme de sinistres déchirures. Devant la mer unie, comme engourdie sous un charme, les teintes contrites, dans une lente agonie, s'apprêtent à mourir doucement, étouffées dans les ombres du soir.

Alors, l'île, enveloppée d'indécises diaphanéités, prend des nuances bizarres, adorablement fausses, momentanées comme des essais. Des bruns de lignite s'avivent d'étincellements d'acier; des tons fanés de tapis anciens s'allument de l'incandescence d'un dernier rayon solaire réfléchi dans une vitre; des chastetés de couleur s'étendent sous des teintes de vision, des rouges impératifs et des lumières de vitrail.

Dès l'extinction absolue du soleil, des brumes de soies se déroulent, s'étendent ou se replient comme pour un lent et précautionneux empaquetage. De longues et flânantes arabesques mauves s'étirent en chatoiements, en caresses sur l'immense immobilité bleue, et des murmures de consolation entourent l'île — qui se ternit et s'efface.

Nous avons retrouvé les placides fins de jours et leurs lentes rêveries moroses. Le crépuscule, sans brutalité, est redevenu l'heure longue et

mélancolique, l'effacement du jour en regrets qui insistent, en hésitations dilatoires, en attermoiements infinissants.

Dans l'air subtilisé, sur le ciel en songeries cristallines, vit un monde de vâpeurs qui étouffent graduellement la lumière, — et les marbres roses des nues deviennent des schistes ; les couleurs se défont comme un abandon de parure. Le ciel se déshabille.

La magnificence du couchant nous est rendue avec ses blondeurs septentrionales, ses idéales fluorescences, ses mousselines vaporeuses, ses frissonnantes tendresses. Nous nous reconnaissons chez nous, dans le décor de notre nature, — et nous trouvons l'ensemble bien délicatement beau. Affectueusement, nous admirons les anilines solaires, les pâleurs adriatiques, les harmonieuses tonalités...

La nuit approche dans une sérénité de requiem sur la mer infiniment verte. Les fantaisies décomposées du prisme se brouillent dans l'ombre, dans le noir chaos funéraire, — et le ciel, foraminé d'étoiles, se crible de points d'or.

Avec une hâte d'évasion prochaine, tous emballent, ficellent des caisses, ferment des cadenas.

En rangeant trois gros cahiers gonflés de

crayonnages, je feuillette un moment, je revis des souvenirs... Devant cette provision de notes, après une bonne prise d'impressions, je me sens la rétine gonflée de dessins et de couleurs. La surcharge de cet emmagasinement veut de l'ordre, un rangement. Le besoin d'une mise à jour de ces dossiers enjoint une comptabilité de pensée.

En donnant, à l'encre, une forme à des ébauches descriptives, je ne prétends nullement avoir découvert ou exploré. Je n'ai rien rencontré qui n'ait été vu depuis longtemps, consigné et décrit en des rapports, récits et journaux de voyage. Ma promenade n'a eu ni le temps, ni les moyens d'étudier. Mais de simples journées dans ce pays équatorial, encore mal accessible dans ses solitudes inexploitées, laissent de grandes émotions de nature. Un contact suffit pour provoquer une sensation, — et je ne cherchais pas plus.

Donc, en confirmant des souvenirs, en complétant des notules rapides, je ne tente pas de raconter un pays aussi vaste, où tant d'attentions intelligentes et tant de curiosités vaillantes ont passé, regardant de près. Bien simplement, je livre l'émotion éveillée en traversant les pays et la vie du Congo; j'écris le détail, l'à-côté, l'incident ou l'amusement d'observation et le mouvement des idées devant le tout neuf du spectacle africain. Et ce volume les classe et les enferme, surprises d'aspect, menus croquis, bribes d'études, minutes de contemplation, étonnements de passant ou

notations personnelles, vignettes à traits sommaires, essais de paysages figurés même avec leurs contradictions, suivant les changements d'humeur ou la couleur du temps, — et qui doivent uniquement, dans la mise en ordre de mes carnets, préciser des images formées un instant dans la chambre noire cérébrale.



TABLE DES MATIÈRES

ALGÉRIE

TUNISIE

ATLANTIQUE

CONGO

SAINTE-HÉLÈNE

ILES PORTUGAISES





Imprimerie Scientifique CHARLES BULENS, 22, rue de l'Escalier, Bruxelles

